This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

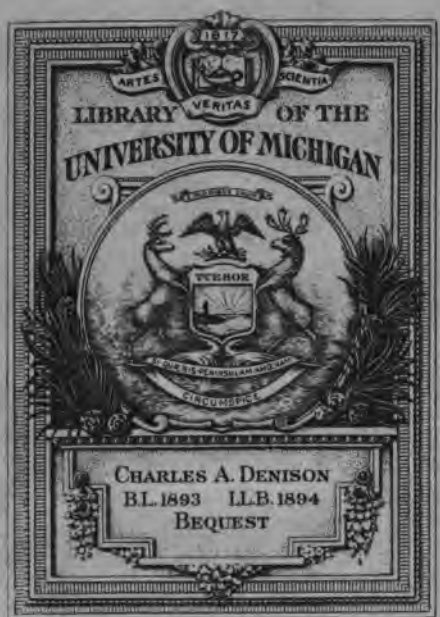
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

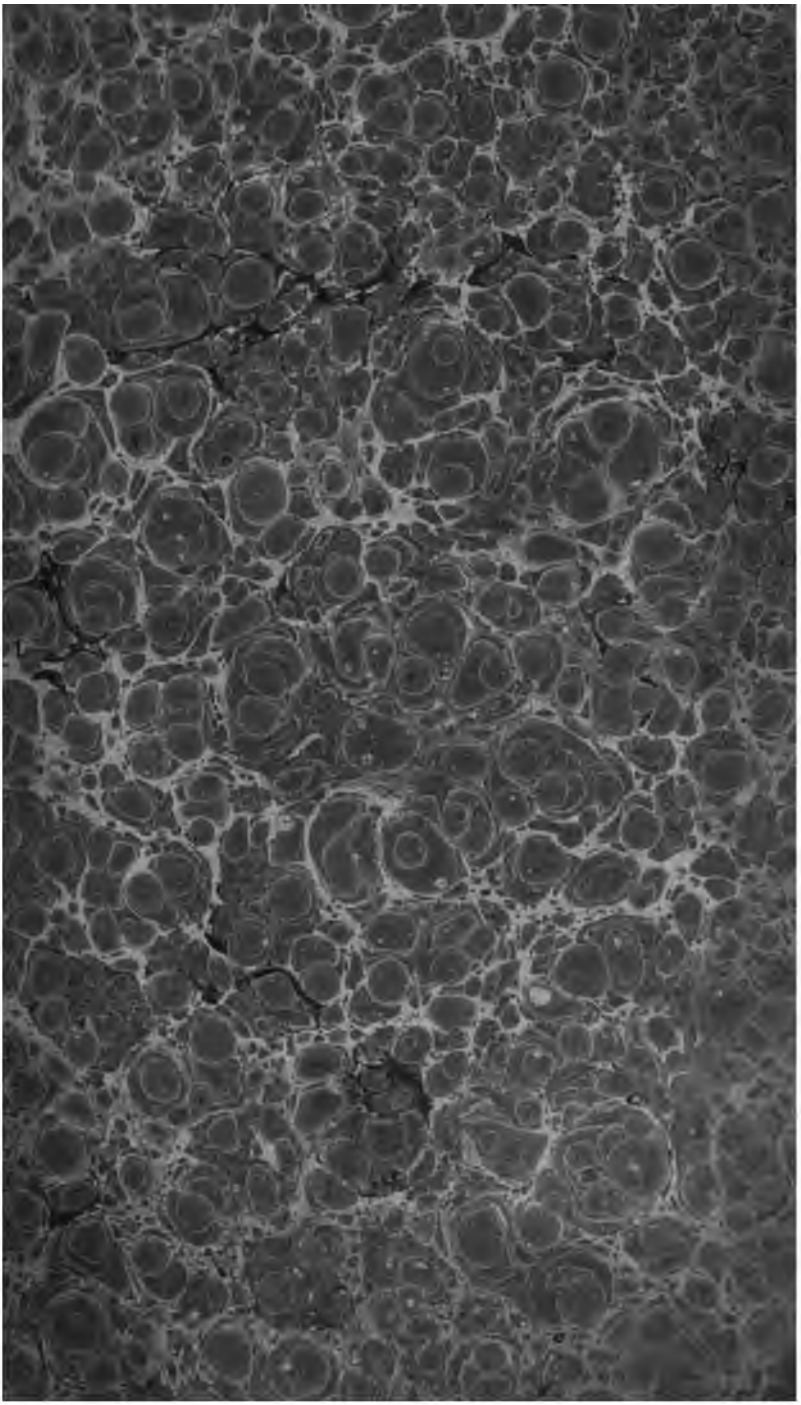
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
CHARLES A. DENISON
B.L. 1893 LL.B. 1894
BEQUEST



U
102
.J76
1811

SUITE

DU TRAITÉ

DES GRANDES

OPÉRATIONS MILITAIRES.

TOME SEPTIEME.

Cet Ouvrage se trouve A LONDRES,

Chez BOSSANGE et MASSON, libraires, n° 14, Great Marlborough street, et n° 100, New-Bond street.
A Québec (au Canada), chez J. H. BOSSANGE fils.

DE L'IMPRIMERIE DE DEMONVILLE.

HISTOIRE

CRITIQUE ET MILITAIRE

DES

CAMPAGNES DE LA RÉVOLUTION,

Faisant suite au Traité des Grandes Opérations militaires.

PAR LE GÉNÉRAL BARON DE JOMINI. Histoire

DEUXIEME ÉDITION,

Accompagnée d'un Atlas militaire, augmenté de Cartes et de Plans de bataille.

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE,

CONTENANT LES CAMPAGNES DE BONAPARTE EN ITALIE, ET DE MOREAU SUR LE RHIN, EN 1796 ET 1797.

A PARIS,

CHEZ MAGIMEL, ANSELIN ET POCHARD,

LIBRAIRES POUR L'ART MILITAIRE,

rue Dauphine, n° 9.

1816.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

MONSIEUR le Général JOMINI ayant publié les premiers volumes de cet Ouvrage, au fur et à mesure que l'activité de sa carrière le permettait, il avait cru devoir rassembler, en un seul Chapitre, ses principes épars, et l'avait placé comme Conclusion à la fin du quatrième Volume.

L'Ouvrage se trouvant terminé par les volumes que nous publions aujourd'hui, il est naturel que le Chapitre de Conclusions soit rétabli à la fin, et les lecteurs sont priés de supprimer entièrement le Chapitre XXXV du tome IV, vu qu'il se trouve remplacé par le Chapitre XL de la septième Partie.

Denison
Pourain
4-16-38
35959

AVERTISSEMENT.

J'AI donné, dans les deux volumes précédens, un abrégé des premières campagnes de la révolution, plutôt pour en tirer des maximes, que pour offrir un récit achevé de ces campagnes.

Occupé, depuis plusieurs années, à rassembler des matériaux suffisans pour rédiger l'histoire complète de ces événemens mémorables, sur un plan beaucoup plus vaste; j'ai cru néanmoins devoir me distraire un instant de ce travail, pour terminer entièrement mon premier ouvrage, en donnant à mes lecteurs une relation des opérations de 1796 et 1797, qui mirent fin à cette première guerre, par le traité de Campo-Formio, et qui furent une époque remarquable dans l'art de la Stratégie.

Cette troisième partie complétera donc le *Traité des Grandes Opérations militaires.*

J'ai dû conserver pour sa rédaction les mêmes formes que pour les volumes précédens. Si on lui avait donné plus de développement, l'ouvrage eût présenté des disparates choquantes.

Je me suis fait un devoir de rendre justice aux talens militaires que Bonaparte déploya dans ces deux premières campagnes, il serait à desirer qu'il en eût fait un meilleur usage par la suite.

On est forcé de convenir que ce général ne fut jamais plus habile que dans ses débuts; il sut faire servir à ses projets les causes générales qui, suivant Montesquieu, décident seules du destin des empires; il triompha en s'emparant même du domaine des passions, source inépuisable de puissance. On doit déplorer qu'il ait foulé aux pieds les principes dont l'application l'avait élevé au faite de la gloire. Ces étonnans succès de Bonaparte furent dus à l'art de conduire les hommes, d'exciter tous les genres d'enthousiasme et d'armer les peuples en faveur de

ses entreprises. Comment put-il oublier ou méconnaître ces vérités, et tourner contre lui toutes les passions des nations européennes? Il est tombé du faîte des grandeurs pour avoir oublié que la force et l'esprit humain ont aussi leurs bornes, et que plus les masses mises en mouvement sont grandes, moins le génie a de part aux événemens.

La première cause de ses revers fut un profond mépris pour les hommes, car ce mépris lui donna une trop haute idée de sa supériorité, et lui dissimula les dangers de ses entreprises gigantesques.

Au reste, les fautes qu'il a commises à Moscou, à Leipzig, ne doivent pas détruire le mérite des combinaisons de Montenotte, de Lonato et de Rivoli; mais en rendant justice au grand capitaine, loin de nous la pensée de faire son panégyrique comme chef de la nation française : laissons à la postérité ou à des écrivains plus habiles, le soin de le juger comme souverain et comme homme d'état. Les maux sans nombre qu'il a at-

tirés sur la France, ceux qu'il a fait peser sur toute l'Europe, éclipsant ses beaux faits d'armes, lui assigneront la première place au rang des conquérans, qui furent tour-à-tour l'admiration, la terreur et le fléau des peuples.

HISTOIRE
CRITIQUE ET MILITAIRE
DES
GUERRES DE LA RÉVOLUTION.

CAMPAGNE DE 1796.

PREMIÈRE PÉRIODE,
EN ITALIE.

SITUATION GÉNÉRALE DES AFFAIRES A L'OUVERTURE DE LA CAMPAGNE. OPÉRATIONS EN ITALIE, JUSQU'AU SIÉGE DE MANTOUE.

CHAPITRE XXV.

Etat général des armées à l'ouverture de la campagne; plans attribués aux deux partis; premières opérations en Italie; Beaulieu veut prendre l'offensive, mais il est attaqué lui-même par Bonaparte, qui perce le centre de l'armée alliée; bataille de Montenotte et de Mondovi; les Français marchent sur Turin; paix du Piémont.

La position politique de l'Europe n'avait éprouvé aucun changement remarquable depuis la paix de Bâle. La Prusse s'applaudissait d'avoir quitté

la coalition, depuis que les succès récens de Clairfayt semblaient replacer la France dans ses limites et rétablir une espèce d'équilibre entre les deux grandes puissances belligérantes. Le cabinet de Berlin pouvait effectivement voir dans ces succès, un heureux correctif de la faute qu'il avait commise en abandonnant la Hollande.

La Russie était occupée de l'organisation de ses provinces nouvellement acquises en Pologne; il était dans ses intérêts de rester spectatrice paisible d'une lutte qui affaiblissait ses rivales les plus dangereuses, et où elle interviendrait quand il en serait temps.

L'Angleterre continuait ses efforts pour affermir de plus en plus son empire maritime, que deux ans d'une fausse politique de l'Espagne et de la Hollande venaient de lui assurer pour des siècles. Les victoires que ses flottes avaient remportées sur celle de Brest; la prise plus aisée de celle de Toulon, que l'amiral Hood emmena en évacuant cette place. Enfin l'occupation des colonies les plus importantes dans les deux Indes, et de l'île de Corse dans la Méditerranée, avaient donné à cet empire une suprématie que rien ne semblait pouvoir lui ravir. Le cabinet de Saint-James n'avait que les efforts de la France à redouter; et la France était assez occupée sur le continent pour ne pouvoir songer à lui disputer le sceptre des mers; aussi

toutes ses vues tendaient-elles à prolonger les désordres de l'Europe qui paraissaient être les plus sûrs garans de sa grandeur.

L'Espagne jouissait des fruits d'une sage paix; elle était néanmoins placée dans l'alternative assez fâcheuse de devoir tôt ou tard se brouiller avec l'Angleterre dans un moment peu propice, ou de renoncer à ses relations avec la France: et l'instant n'était pas éloigné où une explosion devait avoir lieu.

L'Autriche, l'Empire germanique (la Saxe, la Bavière et la Souabe), les rois de Sardaigne et de Naples, étaient restés en lice contre la France, et l'issue de la campagne de 1795 semblait promettre des succès à ces alliés.

Enfin la république française après quatre ans d'orages affreux, commençait à respirer: un gouvernement modéré venait de succéder à ces assemblées turbulentes qui avaient agité si longtemps ce pays. Le directoire comptait parmi ses membres quelques hommes à talens. Il fit, pour remédier aux abus et aux maux qui avaient entraîné les revers de la campagne précédente, des efforts aussi grands qu'on pouvait les attendre d'un nouveau gouvernement et de la position dans laquelle il se trouvait. Cette position ne s'était pas beaucoup améliorée; l'intérieur était encore agité par la guerre civile, par le mécontentement et

le froissement des partis, par la banqueroute et la chûte du papier-monnaie. Les ressources de toute espèce diminuaient chaque jour par les suites de l'effervescence qui en avait fait abuser; l'armée mieux aguerrie était en échange beaucoup diminuée, et la désertion à l'intérieur avait été alarmante à la fin de la campagne. Une grande partie des volontaires et des jeunes gens de la réquisition, avait trouvé moyen de se soustraire aux drapeaux, et la patrie ne courant plus de dangers, ils se croyaient assez autorisés à rentrer dans leurs foyers. Cette terrible loi de la réquisition qui a changé entièrement la nature des guerres, existait encore; mais l'état de l'intérieur ne permettait pas de l'exécuter avec rigueur, quoique ce fût néanmoins la seule ressource pour le recrutement et le complètement des armées.

Le directoire se trouvait ainsi réduit à des moyens plus réguliers, soit pour les finances, soit pour les levées d'hommes; et cette diminution dans les élémens de puissance, au moment où les armées s'étendaient davantage, où elles avaient des frontières immenses à surveiller, des places et des provinces conquises à garder, compensait amplement la défection de quelques-uns des membres de la grande coalition formée contre la France. Malgré une situation si cri-

tique, et à l'instant même où son territoire était menacé, le directoire osa former le projet d'envahir l'Allemagne et l'Italie.

Nous avons vu que la campagne de 1795 avait été terminée par une suspension d'armes, dont les avantages étaient tous du côté des Français. Ils en profitèrent pour se remettre des pertes et des fatigues qu'ils avaient essuyées, et à la fin de mars ils se trouvaient en bon état, principalement à l'armée de Sambre et Meuse; celle du Rhin manquait encore de chevaux.

L'expérience de plusieurs campagnes n'avait pas changé le système des généraux ou des cabinets; on s'obstina, comme dans les années précédentes, à embrasser le théâtre de la guerre sur le Rhin, par deux armées divisées, et ayant des lignes d'opérations dont les bases étaient très-éloignées entre elles. Celle de gauche partant de Dusseldorf, était destinée à l'armée de Sambre et Meuse, aux ordres du général Jourdan; celle de droite, commandée par le général Moreau, était confiée à l'armée du Rhin et Moselle, dont la base était à Strasbourg. L'armée d'Italie fut placée sous le commandement en chef de Bonaparte : ce jeune général n'avait point encore eu l'occasion de faire ses preuves dans l'art de la guerre; comme officier supérieur d'artillerie, il n'avait jamais commandé de troupes, ni dirigé d'expéditions;

mais telle était la supériorité de ses talens militaires, que le gouvernement directorial, à peine établi, le reconnut capable du commandement le plus difficile : la suite démontra qu'il avait bien jugé.

Il n'est pas facile de déterminer positivement quel fut le plan général d'opérations dans cette campagne : il faudrait pour cela avoir à sa disposition les archives les plus secrètes des différens ministères; mais il est possible d'en juger par les entreprises même qui furent formées.

On a prétendu que l'armée de Sambre et Meuse devait marcher de Dusseldorf sur Ratisbonne et Straubing, pour se réunir sur l'Inn avec celle de Moreau. Cette masse de forces se serait ensuite liée par les montagnes de Salzbourg avec l'armée d'Italie, qui devait marcher par le Piémont, le Milanais, les Etats de Venise jusques sur la Carinthie.

Si ce projet a existé, il était gigantesque et hors de proportion avec les moyens que l'on donnait à l'armée d'Italie, qui avait la partie la plus difficile de cette opération. L'exécution ne fut pas moins fautive, on manqua à tous les principes en formant deux armées en Allemagne sur une même frontière, car le moindre revers essuyé par une de ces parties isolées, devait nécessairement renverser tout l'ensemble, qui seul peut assurer le succès de pareilles entre-

prises. La réussite d'un projet si vaste eût été possible si on y avait appliqué le principe de porter la plus forte masse au point décisif. Puisque la conformation des frontières était telle, qu'il fallait une ligne d'opérations secondaire, soit en Allemagne, soit en Italie, il fallait porter cent trente mille hommes, en une seule armée, sur Ulm et Munich, où l'on avait le plus d'avantages à frapper des coups importans, comme les dernières campagnes l'ont démontré (1800, 1805, 1809). L'armée d'Italie aurait dû alors être renforcée jusqu'à cent mille combattans qui, sous la conduite d'un général aussi entreprenant que Bonaparte, eussent aisément rempli le but qu'on se serait proposé en les portant jusques sur Vienne par les Alpes Noriques; ces forces eussent suffi en même temps pour garder et occuper le nord de l'Italie.

Quelque soit, au reste, le dégré de croyance que l'on puisse accorder à la réalité de ce projet, qui n'est pas sans vraisemblance, nous allons voir par le récit des événemens, combien son exécution fut loin du résultat qu'on se promettait, surtout pour ce qui concerne les armées d'Allemagne.

Les Autrichiens, de leur côté, encouragés par les succès de Clairfayt dans la campagne de 1795, et ne pouvant pas encore prévoir les coups dé-

cisifs qu'un général, jusqu'alors inconnu, allait leur porter en Italie, avaient résolu de poursuivre leurs avantages au-delà du Rhin, en y dirigeant leurs plus grands efforts. Les deux armées qu'ils y avaient rassemblées ne comptaient pas moins de cent quatre-vingt mille hommes, en y comprenant les émigrés et les contingens de Saxe, de Souabe et de Bavière. Le corps du Haut-Rhin, aux ordres de Wurmser, parut destiné à envahir l'*Alsace*, sa ligne s'étendait depuis Manheim jusques vers Bâle. Celui du Bas-Rhin était aux ordres directs de l'archiduc Charles, le gros de ses forces tenait vers Mayence, la ligne de la Nahe, sa droite couvrait le Rhin depuis Dusseldorf jusqu'au Mayn : cette armée devait seconder les opérations de la première en se portant sur la Moselle. Ces projets offensifs furent bientôt renversés par les victoires de l'armée d'Italie, qui engagèrent le conseil de guerre de Vienne à faire partir trente mille hommes de l'armée du Rhin au secours de ce pays, et à donner à l'archiduc Charles l'ordre de se tenir sur la défensive, quoiqu'il lui restât des forces assez imposantes pour suivre son premier plan. Les Autrichiens attendirent donc sur une ligne étendue, les coups qu'on voudrait leur porter, et ils ne tardèrent pas à ressentir les effets de cette faute.

Opérations de l'armée d'Italie (1).

Les victoires des armées impériales sur le Rhin, à la fin de février 1795, avaient permis à l'Autriche d'employer tous ses moyens pour réparer les désastres qui avaient terminé la même campagne en Italie par la bataille de Loano. Le général Dewins avait été remplacé par Beaulieu. Ce dernier, connu par de nombreuses preuves de courage, avait atteint sa soixante-quinzième année; et on pensait que sa grande expérience suppléerait à ce que l'âge devait lui enlever de vigueur morale et d'activité. Son armée était d'environ 34 à 35 mille hommes. Ces troupes étaient formées en 32 bataillons et 28 escadrons, avec 124 canons de campagne et 16 obusiers.

Outre cela Beaulieu avait sous lui le général Colli, commandant un corps d'environ 22 mille Sardes et Autrichiens auxiliaires. Le reste de l'armée piémontaise, fort de 20 à 25 mille hommes, te-

---

(1) Je suis fâché de ne pouvoir donner sur les opérations de cette armée, les mêmes détails que sur celles des armées du Rhin, mais les matériaux m'ont manqué. Les marches ont été si rapides, que l'historique des divisions n'a pas toujours été bien soigné. Outre cela, les renseignemens locaux que j'avais recueillis, ont été perdus avec mes papiers au passage de la Bérésina.

nait garnison dans les nombreuses places, et observait les passages des Alpes qui conduisent dans la Savoie et dans le Dauphiné. Cette armée, aux ordres du prince de Carignan, dispersée ainsi en postes défensifs depuis le Col de Tende jusqu'au Mont Saint-Bernard, faisait face à la petite armée des Alpes commandée par Kellermann; enfin une réserve de 9 bataillons autrichiens se formait dans les états de Carinthie.

Le projet des alliés était de reprendre l'offensive, et ils comptaient le faire avec d'autant plus de succès, qu'un corps d'armée napolitain qui devait les joindre s'assemblait sur la frontière, et même qu'une avant-garde de cavalerie de cette nation était déjà en marche pour se porter sur le Pò. Les petits princes d'Italie, notamment le Pape et les ducs de Modène et de Parme, devaient aussi fournir ou solder des contingens. Non contens de ces préparatifs, les coalisés employaient tous les moyens pour exciter les peuples à une guerre acharnée contre la nation française, et leurs efforts n'étaient pas toujours vains.

Le grand-duc de Toscane, déjà retiré depuis un an de la coalition, cherchait ainsi que les républiques de Gênes et de Venise, à observer une neutralité aussi stricte que leur position maritime et l'influence des Anglais pouvaient le permettre. Gênes surtout se trouvait dans la

position la plus pénible : placé au milieu des armées belligérantes, le territoire de cette république était toujours la proie du plus fort ; la ville même, semblait devoir appartenir au premier qui croirait de ses intérêts de l'occuper, sa seule défense consistait en des protestations. Elle avait vu la neutralité de son port violée par les Anglais en 1793 et 1794, et rien ne pouvait la mettre à l'abri d'un traitement semblable du côté de terre : déjà elle en était menacée par les demandes du sieur de Villiers, envoyé de France ; qui exigeait en réparation un emprunt de trente millions et la remise des forts de la côte.

Venise, plus heureusement située, croyait n'avoir rien à craindre des entreprises de la France, et ne cachait pas sa haine contre elle ; mais fidèle à ses intérêts qui lui faisaient craindre l'Autriche, elle se bornait à favoriser cette puissance indirectement.

Le directoire exécutif de la république française, en prenant les rênes des affaires, avait donné, comme nous l'avons déjà dit, ses premiers soins à la réorganisation des armées : il n'oublia pas celle d'Italie.

La tâche imposée au nouveau général était difficile, son armée avait à combattre des ennemis supérieurs, mieux pourvus de tout, mieux organisés, et soutenus de l'intérêt de tous les princes d'Italie. Sa force active, à la fin de

mars, était d'environ quarante-deux mille hommes occupant les cantonnemens suivans (1):

La division Laharpe, et celle de Massena,	étaient vers Savone et Finale,	fortes ensemble, 16,500 h.
Le général Augereau, à Lapietra.		8,000
La division Serrurier, à Ormea.		7,000
Le général Macquart, à Breglio.		3,700
Le général Garnier, à Roccabiliere		3,200
La cavalerie, aux ordres des généraux Kimaine et Stengel, en cantonnement le long de la côte. . .		4,000

L'artillerie n'était pas nombreuse, elle pouvait à peine compter 60 pièces, tandis que l'armée alliée en avait 200.

Deux divisions de réserve, composées de dépôts et de recrues, gardaient la côte jusqu'à Nice et Toulon, servaient de garnisons en s'instruisant, et devaient tenir les divisions actives au

(1) Ces positions ainsi que l'organisation des divisions ne furent que momentanées; on faisait dans ce moment le travail d'embrigadement qui n'avait pas encore été exécuté à cette armée. Tout fut ainsi changé dès l'arrivée du général en chef. Il paraît que les troupes des généraux Macquart et Garnier renforcèrent les divisions Massena et Laharpe. On n'a pas compris dans ces indications, la petite armée des Alpes que Kellermann commandait, et qui dut couvrir le Dauphiné. On l'estimait de 18 à 20 mille hommes, qui après la paix du Piémont, contribuèrent à renforcer l'armée d'Italie, et à remplacer les pertes inévitables que de nombreux combats lui avaient causées.

complet. On portait la force de ces réserves à 20 mille hommes environ; mais il faut remarquer néanmoins qu'elles avaient un service important sur la côte et à Toulon, qui n'eût permis de les appeler à l'armée que quand elles eussent été remplacées.

Les privations de tous les genres paraissaient devoir être un obstacle aux succès de cette armée, elles en devinrent le premier mobile. Bonaparte, dont l'imagination fut sans cesse exaltée par l'étude des grands hommes de l'antiquité, n'avait pas laissé échapper cette maxime importante que la guerre nourrit la guerre (1). Il n'ignorait pas non plus qu'une masse bien employée triomphe presque toujours de forces supérieures mal disposées ou mal engagées, et ses espérances embrassaient déjà la conquête de toute l'Italie.

---

(1) Cette grande maxime des Romains est fort juste lorsqu'on en fait l'application à des armées régulières proportionnées à la population qui les alimente, également proportionnées aux ressources des nations chez qui elles entrent. Mais elle n'est plus si exacte lorsqu'il s'agit de ces levées de peuples entiers, se précipitant les uns sur les autres; alors la guerre détruit tout : les vainqueurs en souffrent presque autant que les vaincus, surtout quand les expéditions sont lointaines. Voyez ce qu'en dit sagement Montesquieu dans son ouvrage sur la grandeur et la décadence des Romains, que l'on ne peut citer trop souvent, et que l'on ne peut assez lire.

Le général en chef arriva à Nice le 27 mars, ses premiers momens furent consacrés à pourvoir aux besoins qui auraient pu mettre un obstacle à ses opérations, et à prendre connaissance de l'état de ses troupes ainsi que des positions ennemies. Son quartier-général fut transféré, le 5 avril, à Albenga, et le 9 à Savone. Il trouva l'armée étendue dans une ligne de cantonnemens un peu longue. La division Laharpe gardait Savone, et poussa son avant-garde sur Voltri, menaçant Gênes pour appuyer les sommations du ministre de France, Villiers. Le général Massena prit position à Cadibono; Augereau au centre, vers le Mont St.-Giacomo; la gauche, aux ordres de Serrurier, vers Ormea et Garessio.

L'ennemi avait une ligne à peu près parallèle, mais encore plus étendue. Beaulieu avec la gauche à Voltagio et Ovada, le centre vers Sassello; la droite était formée de l'armée piémontaise aux ordres de Colli, qui gardait la ligne depuis Murialto jusques vers le Col de Tende, ayant son corps de bataille dans un camp retranché sous Ceva.

Pour se faire une idée exacte des opérations qui ont eu lieu sur ce théâtre de guerre qui ne ressemble à aucun autre en Europe, il faut en bien connaître la configuration, et il serait difficile d'en donner une description bien intel-

ligible, à moins d'y consacrer un volume entier. La planche xxx pourra mieux remplir ce but; on y remarquera le placement singulier de l'armée française au versant méridional de l'Appenin, entre les crêtes et la mer Méditerranée, ayant le Piémont pour ainsi dire en arrière de son flanc gauche, le golfe de Gênes derrière son centre et sa droite, et ne possédant pour toute communication qu'une seule route pratiquée sur des rocs à pic, courant d'un précipice à l'autre, et dont l'ennemi campé à Ceva était plus rapproché que l'armée elle-même.

Les seules remarques descriptives qu'il nous reste à ajouter au croquis topographique susmentionné sont au nombre de trois.

1°. Que la pente méridionale de l'Appenin vers la mer est très-escarpée, et que le versant opposé sur le Montferrat l'est beaucoup moins, formant une pente beaucoup plus longue et plus insensible jusques vers les plaines de la Lombardie.

2°. Que les deux grandes communications qui conduisent en Italie sont par le Col de Tende sur Coni et Turin ou par Gênes, et la Bochetta sur la Lombardie.

3°. Qu'on ne peut déboucher de cette espèce d'entonnoir, depuis Gênes jusqu'au Col de Tende, que par trois autres chemins un peu

praticables. Le premier conduit de Savone par Dego et la vallée de la Bormida sur Aqui ; le second conduit de Loano par Bardinette, Calisano, Muriato, Millesimo, sur la seconde vallée de la Bormida; enfin le troisième conduit de Ceva par Garessio, Ormea, le Mont Ariol, sur Oneille. Tous les autres chemins ne sont que des sentiers d'un accès plus ou moins difficile.

On peut juger au premier examen de la carte, combien la position de la rivière de Gênes est aventurée pour une armée française, lorsque la mer est dominée par les escadres anglaises, et que depuis les points de Garessio et de Tende l'ennemi est placé pour ainsi dire sur sa seule communication.

Bonaparte sentait l'urgence de frapper un coup décisif dès l'ouverture de la campagne; son projet était de prendre l'initiative. Si l'ennemi restait sur la défensive, divisé comme il l'était, on pouvait espérer d'accabler son centre, d'avoir ensuite bon marché des deux ailes séparées. Si les coalisés prenaient au contraire l'offensive, on pouvait juger par la position de Colli et son grand éloignement de Beaulieu, que dans cette supposition ce dernier s'avançerait sur la rivière de Gênes vers Vado, comme Wallis l'avait fait l'année précédente; alors on aurait pu espérer, avec plus de raison encore, de percer leur centre et de les battre séparément, car Beaulieu eût été

encore plus compromis dans la rivière de Gênes que s'il fût resté sur la défensive à Voltagio, au revers de l'Appenin.

Ainsi, dans toutes les hypothèses il fallait se masser vers le mont S^t.-Giacomo, depuis Altare jusqu'à Montenotte, pour être en mesure de parer à tout, et ce fut le parti que Bonaparte adopta.

Sur ces entrefaites, Beaulieu avait reçu du conseil de guerre, l'ordre positif de prendre l'offensive. Un premier projet présenté par Colli consistait à rassembler le gros de l'armée sur sa droite, vers les sources de la Bormida, pour attaquer les hauteurs de S^t.-Giacomo et d'Altare, de concert avec le corps piémontais, afin de culbuter la gauche des Français et de s'emparer des communications de leur droite. Ce projet était excellent, mais le bruit s'étant répandu que l'ennemi voulait s'emparer de Gênes pour y trouver des moyens de continuer la guerre, et déboucher ensuite par la Bocchetta dans les plaines du Montferrat, le Général autrichien ne tint aucun compte des conseils de Colli, et il adopta le plus dangereux de tous les partis qu'il pouvait choisir. Il résolut de porter sa gauche renforcée sur Gênes, pour établir ses communications avec les Anglais et priver les Français de l'appui de cette place importante.

Dès le 5 avril, l'armée alliée occupa les positions suivantes : Le général Pittony s'établit le premier du mois au passage de la Bocchetta avec 6 bataillons, poussant des patrouilles sur Campo Marone et Gênes : le corps de bataille était à Adorno sur l'Orba, aux ordres de Sebottendorf; la droite de Beaulieu, aux ordres d'Argenteau, était à Sassello, occupant Dégo et communiquant avec la gauche de Colli, commandée par Provéra qui gardait la position intermédiaire de Millésimo et les hauteurs de Cosséria qui dominent et séparent les deux vallées de la Bormida. Le corps de Colli, fort d'environ 18 à 20 mille hommes, gardait les vallées de Belbo et du Tanaro, ayant sa position principale au camp retranché de Céva et tenant par des postes, à Bagnasco, Murialto, les sources de la Cursaglia, celles de l'Eléro et de la Sésia.

On voit que les deux corps principaux se trouvaient aux extrémités d'une ligne étendue et coupée par des montagnes difficiles, tandis que le centre, formé des corps de Provera et d'Argenteau, se trouvait trop faible et disséminé, devant la masse des divisions Laharpe, Masséna et Augereau, rassemblées entre St.-Giacomo, Cadibone et Savone.

Le 15 avril, Beaulieu fit partir son aile gauche, forte de 11 bataillons divisés en deux colonnes : la première, aux ordres du général Pittony,

devait marcher par Conégliano sur Voltri, et la seconde commandée par Sebottendorf, devait s'y rendre, d'Ovada par Campofreddo et Masone.

Le général Cervoni qui gardait Voltri, avec trois mille hommes, fut débusqué après un combat assez vif des postes de Bra et Pegli. Menacé ainsi par des forces supérieures, canonné sur sa droite par des chaloupes anglaises, et bientôt tourné par sa gauche, ce corps se retira dans la nuit sur Madona de Savona, où il se réunit avec le général Laharpe. Ce mouvement fut protégé par deux bataillons que le Général en chef avait placés en soutien sur les hauteurs de Varaggio. La division Masséna s'était rassemblée vers Cadibono, celle du général Augereau au mont St.-Giacomo.

Tandis que Beaulieu, qui aurait dû porter toute l'armée alliée par Orméa sur la gauche des Français, ou par St.-Giacomo sur leur centre, courait ainsi de sa personne avec son aile gauche, sur les rives de la mer, Bonaparte instruit de ces faux mouvemens, avait résolu de l'en faire repentir et de diriger la masse de ses forces contre le centre des coalisés. A peine le Général autrichien fut-il arrivé à Voltri, où il devait s'aboucher avec l'amiral Nelson, sur les opérations ultérieures, qu'une canonnade menaçante se fit entendre à son centre. Beaulieu sentit alors que sa position devenait critique; le peu de résistance

qu'on avait trouvé dans la rivière de Gênes, lui indiquait assez qu'un grand effort devait avoir lieu dans les montagnes. Il y fit marcher des troupes et voulut s'y porter lui-même ; mais c'était dejà trop tard, le mal était irrémédiable.

Dans le moment où Beaulieu entrait à Voltri, le général Argenteau, commandant le centre, fort de dix mille Autrichiens, s'était mis aussi en marche avec l'élite de ses troupes pour forcer les positions retranchées occupées par la gauche de la division Laharpe sur les sommités de Montenotte et Monte- égino ; une partie de son corps resta en réserve dans la vallée ; le colonel Lèzéni fut laissé à Sassello pour se lier avec le corps de Beaulieu, et quelques bataillons couvrirent Dégo.

Plusieurs relations contemporaines ont affirmé que cette attaque s'était faite contre les intentions de Beaulieu ; mais cette assertion est démentie par le mémoire officiel que j'ai entre les mains ; d'ailleurs cette circonstance n'aurait pas eu la moindre influence sur les succès de la journée. Bonaparte avait résolu d'attaquer le centre des Autrichiens avec toutes ses forces ; ils n'eussent été que plus sûrement défaits s'ils l'avaient attendu dans un poste défensif.

Le 11 avril, le général Argenteau avait déjà emporté successivement plusieurs positions d'avant-garde, lorsqu'à une heure après midi il fit

attaquer la dernière redoute, vers Monte-Légino, par la brigade du général Rocavina. On sait comment le colonel Rampon qui y commandait un bataillon de la 21e demi-brigade et trois compagnies de grenadiers de la 117e, s'y défendit, et avec quel enthousiasme il fit, au milieu du feu, prêter à ses 1200 braves, le serment de mourir plutôt que de se rendre : plusieurs attaques très-vives furent repoussées. Argenteau voyant l'inutilité de ses efforts, prit position sur la hauteur en arrière de la redoute, attira à lui ses réserves et porta le régiment de Terzi du côté de Fereira pour couvrir son flanc droit, se proposant de renouveller ses tentatives le lendemain.

Pendant que tous ces mouvemens s'exécutaient, Bonaparte avait ordonné à la division Augereau de descendre dans la vallée de la Bormida, et de marcher sur Cairo par Monte-Freddo et Carcare ; et à celle de Masséna d'occuper les hauteurs d'Altare. La division Laharpe dut quitter sa position de Madona de Savone, pour venir se placer derrière la redoute de Monte-Légino, pendant la nuit du 11 au 12. Cette division devait attaquer Argenteau de front au point du jour, tandis que le Général en chef marcherait par Altare et Carcare, avec le centre et une partie de sa gauche, dans la vue de déborder la droite d'Argenteau, de le

prendre à revers, et d'accabler ainsi le centre isolé de l'armée combinée. (*Voyez* Pl. xxx).

Une manœuvre aussi habile, exécutée avec vigueur, ne pouvait manquer d'obtenir un succès éclatant, et elle aurait eu des suites bien plus décisives encore, si on n'avait pas été obligé de laisser la cavalerie en cantonnemens le long de la côte, tant à cause de la pénurie des fourrages que de la nature du pays, qui ne permettait pas d'employer cette arme.

Conformément aux ordres qu'il avait reçus, le général Laharpe attaqua Argenteau le 12, dès que le jour commençait à paraître, afin de lui donner le change, et de le retenir dans sa position. On combattit vivement sur ce point et avec des chances balancées.

Le général Masséna de son côté, s'était mis en marche avec les 18e et 75e demi-brigades par la crête des Appenins, pour forcer le poste important de Bric de Menau, et le Général en chef, marchait à son soutien avec le reste de sa division. Le général Augereau se rabattait en même-temps de Cairo sur Carcare. Cette contremarche, prescrite par le Général en chef, mais dont on ne connaît pas bien la raison, était sans doute motivée par le trop grand isolement où cette division se serait trouvée à Cairo, et par la nécessité de flanquer le mouvement de l'armée sur Mon-

tenotte, en assurant ses communications avec les débouchés de l'Appenin (1).

Dès que Masséna eut culbuté l'ennemi au Mènau et à Castellazzo, il traversa le vallon de Ferreira et se porta, par Montenotte *inferiore*, sur les flancs et les derrières du corps d'Argenteau, enleva les postes qui les couvraient, et aborda vivement sa ligne, tandis que la division Laharpe, formée en colonne, attaquait le Monte-Prato, et qu'Augereau se dirigeait de Carcare sur Monte-Freddo.

Il était impossible que le Général autrichien pût résister à une telle combinaison : son corps, composé de troupes d'élite, se défendit avec vigueur contre les attaques de front, mais lorsqu'il fut instruit du mouvement de la division Masséna et du danger qui menaçait le régiment de Terzi chargé de couvrir sa droite, il résolut de faire un changement de front pour voler à son secours. Laissant donc le colonel Nesslinger, officier distingué, avec un détachement de

---

(1) Je ne sais pas si cette contre-marche de Cairo sur Monte-Freddo est exacte; elle se trouve indiquée sur des matériaux qui m'ont été communiqués : elle présente néanmoins un contraste assez singulier avec la vigueur des autres mouvemens, et ferait croire que Bonaparte resta ainsi dans l'irrésolution par la crainte d'essuyer un revers dans la vallée de Sassello, en ayant Colli derrière son flanc gauche.

2000 hommes pour défendre les hauteurs contre la division Laharpe, il marcha par sa droite avec tout le reste de son corps. Il n'était déjà plus temps; le général Masséna, après avoir accablé le régiment de Terzi au Menau et à Castelazzo, avait franchi le ravin de la Ferreira et débouchait par Montenotte *inferiore*. Les deux colonnes furent bientôt en présence, mais leur position était trop inégale pour que la lutte fût longue : dès le premier choc le désordre s'introduisit parmi les Autrichiens, qui furent rejetés sur Paretto et Dégo, avec perte de 1200 hommes hors de combat et autant de prisonniers. Il n'en arriva à Ponte-Ivrea qu'environ 8 à 900 hommes, le reste était dispersé. Le colonel Nesslinger eut la plus grande peine à exécuter sa retraite, et ne la fit pas sans éprouver une perte considérable.

Bonaparte n'ignorait pas que si le centre dégarni d'une ligne trop étendue est le point le plus favorable pour l'attaquer, tous les résultats qu'on peut attendre d'une pareille manœuvre, dépendent néanmoins de la rapidité avec laquelle on sait profiter de ses premiers succès. Il avait bien emporté une position et fait quelques prisonniers; cependant il eût perdu le fruit de tous ces avantages s'il avait donné à Beaulieu le temps de se reconnaître et de rétablir l'ensemble dans ses dispositions. Pour achever d'au-

tant mieux la ruine du centre ennemi, et accabler ensuite ses deux ailes succesivement, le Général en chef ordonna à la division Laharpe de le poursuivre d'abord vers Sassello afin de donner des inquiétudes au corps qui s'y trouvait, mais de se rabattre aussitôt sur la Bormida. Il se dirigea lui-même, avec le centre et la gauche, sur la route de Dégo. Le quartier-général vint s'établir à Carcare. Le général Masséna prit position au-dessus de Cairo avec les 24e légère, 55e et 84e de ligne. Le général Joubert occupa la Chapelle Ste.-Marguerite avec la 1re légère, et le général Menard, avec les 18e et 75e, garda les hauteurs de Biestro, au-dessus de Cosséria. La division du général Augereau bivouaqua en avant de Carcare. La gauche, aux ordres du général Serrurier, était toujours à Garessio. La cavalerie répartie sur la côte, attendait que l'armée eût débouché des sommets de l'Appenin sur le versant du Piémont, pour prendre part à ses succès et les rendre plus décisifs.

Des que Beaulieu avait eu connaissance du premier combat livré par Argenteau, il s'était rendu au quartier général d'Acqui, où il arriva le 13. Il avait aussi ordonné au général Wukassowich de marcher par le revers du Monte-Fayolo, avec trois bataillons, pour se réunir à un corps d'égale force qui se trouvait vers Sassello, et se

diriger conjointement avec lui sur Dégo. L'aile gauche, poussée si mal-à-propos vers la rivière de Gênes, se replia sur l'Orba : le corps de Provéra se trouvait toujours près de Cosséria, liant le corps d'Argenteau avec l'armée de Colli qui, au premier bruit de l'attaque des Français, s'était avancé avec quelques bataillons sardes, sur Monte-Zémolo et Cencio, et avait porté une division sur la gauche, vers Paroldo.

Le 13 avril, au point du jour, la division Augereau força les gorges de Millésimo, tandis que les brigades Joubert et Menard, à la droite, délogeaient les ennemis des hauteurs environnantes et coupaient la retraite à Provéra, qui se vit contraint de se réfugier sur le sommet de la montagne de Cosseria, où il se retrancha dans les ruines d'un vieux château, dont la position escarpée était presque inabordable.

Le général Augereau fit avancer son artillerie afin de battre ce château et d'engager l'ennemi à ne pas prolonger une défense inutile ; on se canonna sans résultat jusqu'à onze heures. Alors Bonaparte, impatient de voir sa marche arrêtée par une poignée d'hommes, fit sommer Provéra ; mais une canonnade s'étant faite entendre à la droite, du côté de Cencio, obligea le Général en chef à s'y transporter, et suspendit ainsi le cours de cette négociation que le général Augereau ne put terminer.

Tandis que Bonaparte, à la tête des troupes de la division Masséna, repoussait les efforts de l'ennemi, Augereau avait voulu tenter le sort d'une attaque sur le château; il forma quatre colonnes pour essayer de l'emporter. Le général Joubert, conduisant la première, se précipita sur les retranchemens, et allait peut être s'en emparer malgré les difficultés, lorsqu'il fut renversé d'un coup de feu à la tête. Ses soldats, rebutés par les obstacles qui semblaient se multiplier sous leurs pas, et accueillis par un feu meurtrier, rétrogradèrent : les trois autres colonnes ne furent pas plus heureuses; le général Banel et l'adjudant général Quenin furent tués en les ramenant au pied des murailles; la nuit qui survint suspendit le combat sur ce point. Augereau craignant que son adversaire ne se fît jour, l'épée à la main, dans l'obscurité, fit établir des épaulemens et des batteries d'obusiers à demi-portée de fusil du château, et sa division passa la nuit du 13 au 14 sur le *qui vive*.

Cependant il importait de plus en plus à Bonaparte de profiter de ses succès, de l'étonnement et de la dissémination de l'ennemi, pour frapper le coup décisif avant que Beaulieu ne pût combiner la réunion de ses efforts. Ce Général, qui se trouvait toujours à Acqui, laissait encore une partie de sa gauche jusque sur

l'Orba; il avait néanmoins renforcé le corps d'Argenteau à Dégo, en lui prescrivant de se maintenir jusqu'à la dernière extrémité. Rien n'était au reste moins propre à remplir ce but que les dispositions des généraux autrichiens; leurs forces se trouvaient éparpillées de tous côtés : 4 bataillons étaient à Dégo, 4 à Sassello, 2 à Mioglia, 3 à Paretto, Malvicino et Acqui, 3 en marche avec Wukassowich, par le Monte-Fayole, sur Sassello, enfin, 3 bataillons de la gauche s'approchèrent vers Montalto, pour soutenir Dégo dont ils restèrent éloignés d'une forte marche. Les détachemens de Colli étaient toujours sur le Monte-Zèmolo, et son corps de bataille campé en deux divisions, sous Céva et à Peraldo, toutes ces forces sardes, de la droite, étaient contenues par la seule division du général Serrurier.

Pour exécuter les ordres qu'il avait reçus, Argenteau se disposait à réunir, le lendemain, les 4 bataillons les plus rapprochés, afin d'aller renforcer ceux qui se trouvaient à Dégo, et il expédia l'ordre à Wukassowich de s'avancer, avec 5 autres, de Sassello, par Ponte-Ivrea, sur le flanc droit des Français.

Le 14 avril au matin, les deux armées se trouvaient en présence. Les troupes sardes, qui étaient dans la vallée de la Bormida et sur les hauteurs de Cencio, cherchèrent à délivrer Pro-

véra. Elles attaquèrent, au centre, la brigade du général Ménard, mais elles furent vigoureusement accueillies et repoussées avec perte par les 18e et 75e demi-brigades. Alors Bonaparte fit appuyer le général Ménard à sa droite, afin de renforcer l'attaque, que la division Laharpe devoit exécuter sur Dégo, soutenue par le reste des troupes de Masséna.

Dans l'instant où les dispositions se faisoient pour cette entreprise, le corps de Provéra, manquant de munitions et de vivres, avait été forcé de se rendre prisonnier. La division Laharpe s'était avancée sur la Bormida, vers le village de Cagna, et poussait ses partis sur la route de Spigno; elle se forma ensuite sur trois colonnes serrées en masse : la première, aux ordres du général Causse, passa la rivière sous le feu des batteries ennemies, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture; elle devait attaquer l'aile gauche de l'ennemi par son flanc droit, de manière à la séparer du reste de sa ligne; la seconde, conduite par le général Cervoni, devait attaquer cette même aile de front : enfin, la troisième, conduite par l'adjudant-général Boyer, était chargée de tourner le ravin qui couvrait la ligne ennemie et de lui couper la retraite. Toutes ces attaques furent exécutées avec intrépidité. Les Autrichiens firent une résistance vigoureuse : les 4 bataillons qui attendaient le renfort amené par

Argenteau tinrent Dégo jusqu'à la dernière extrémité et furent culbutés dans l'instant même où ce Général paraissait sur les hauteurs derrière la ville. Ses efforts pour rétablir le combat devinrent inutiles; l'arrivée de la division Masséna sur son flanc gauche, rendait la lutte trop inégale : son corps fut bientôt mis dans une déroute totale; 3 bataillons autrichiens et 2 bataillons sardes furent pris, l'artillerie enlevée, les débris se dispersèrent jusqu'à Montalto et Acqui, abandonnant 20 pièces de canon aux Français. Ils furent vivement harcelés par le général Laharpe.

Bonaparte suivait toujours avec vivacité l'exécution de son plan, et les événemens se succédaient avec une rapidité étonnante. A peine la division Augereau fut-elle disponible par la capitulation du château de Cosséria, qu'elle reçut ordre d'appuyer à gauche, et de s'emparer des hauteurs importantes de Monte-Zèmolo, afin de détérminer d'autant mieux l'isolement total de l'armée piémontaise qui se reployait sur le Tanaro et dans son camp retranché de Ceva, d'avec les restes de celle de Beaulieu qui se retirait par Acqui et la vallée de l'Orba. Ce mouvement du général Augereau fut exécuté, le lendemain 15 avril, avec un plein succès.

Sur ces entrefaites, un événement imprévu avait lieu à l'aile droite. Nous avons dit que

Wukassowich avait dû se mettre en marche pour se réunir aux quatre bataillons campés à Sassello, et venir ensuite se lier à la gauche d'Argenteau, par Ponte-Ivrea. Conformément à cet ordre, le Général autrichien avait accéléré son mouvement autant que la nature du pays le permettait. Mais, comme cela arrive ordinairement lorsqu'il s'agit de réunir les parties isolées d'une ligne morcelée et rompue, il se dirigeait sur un point déjà occupé par l'ennemi. Au lieu de rencontrer à Dégo le corps d'Argenteau qu'il devait renforcer, il trouva cette position garnie de troupes françaises. La situation de Wukassowich était embarrassante, cependant il prit son parti en brave, et attaqua sur-le-champ la division Laharpe qui, s'étant avancée à la poursuite d'Argenteau, sur la route de Spigno, ne comptait guères être assaillie du côté de Sassello. Elle prenait avec sécurité le repos que sa victoire de la veille semblait lui assurer, lorsque la colonne autrichienne se jeta avec impétuosité sur ses postes et les culbuta. Favorisé par cette surprise, le Général autrichien parvint à s'emparer de Dégo; mais l'alarme ayant été donnée dans le camp de la division Masséna et au quartier-général de Bonaparte, toutes les troupes prirent les armes et coururent au combat. Les Impériaux tinrent ferme; Masséna fit engager ses régimens à mesure qu'ils arrivaient; ses premiers efforts

furent repoussés, cependant le général Causse en avait profité pour rallier la 99e demi-brigade, et il la conduisait à la charge, lorsqu'il tomba blessé à mort. Dans le même instant le Général en chef arrivait sur le terrain, il fit aussitôt former en colonne, la 89e commandée par le général Victor, et la fit soutenir par la 8e légère que l'adjudant-général Lanusse venait de rallier, et qu'il conduisit sur le flanc gauche de l'ennemi. Par ce mouvement combiné et vigoureux, Dégo fut enlevé; le corps autrichien, mis en déroute, fut atteint par la cavalerie, il se sauva à Acqui après avoir perdu plus de quinze cents hommes tués, blessés ou prisonniers.

Pendant que Masséna et Laharpe culbutaient ainsi Wukassowich engagé isolément, et qu'Augereau délogeait les Sardes de la position avantageuse de Monte-Zèmolo, le général Rusca s'était emparé des hauteurs de San-Giovani, au-dessus de Murialto, dominant les vallées de la Bormida et du Tanaro; il établit ainsi une communication intermédiaire avec la réserve aux ordres du général Serrurier, laquelle commençait à prendre part aux opérations, en s'avançant sur Bagnasco, Batifolo et Nocetto, afin d'être en mesure de se lier à la gauche d'Augereau.

Telles furent les combinaisons qui signalèrent les premiers pas de Bonaparte dans la carrière des armes; elles mirent l'armée française en

possession de toutes les hauteurs dominantes et centrales de l'Apennin, isolèrent pour toujours les deux armées ennemies, et devaient promettre de plus grands succès encore. Outre cet avantage immense, les résultats de cette victoire furent la prise de 40 pièces de canon, et une perte, pour l'armée ennemie, d'environ 10 à 12 mille hommes hors de combat.

Cette bataille de six jours, livrée sur dix points différens, mais toujours par une même masse principale, à des parties morcelées, fut plutôt une série de combats qu'une bataille rangée; elle a donné lieu à des raisonnemens ou à des systêmes également faux : on a prétendu que Bonaparte, *embrassant un vaste champ de bataille avec des divisions isolées, les faisait combattre par des mouvemens coïncidens, et avait ainsi étendu l'échelle des combinaisons.* Il est néanmoins facile de voir, par l'exposé rapide que nous venons d'en donner, que c'est par un système opposé que Bonaparte a triomphé tant de fois; qu'il a constamment rassemblé ses plus grosses masses dans des positions resserrées et pour frapper les grands coups; sans doute il les a ensuite étendues, mais c'était toujours dans une position centrale et afin de séparer de plus en plus les corps ennemis déjà vaincus. Ces engagemens multipliés furent le résultat du morcellement des alliés, de la position de leurs corps, et de la nature

montagneuse du pays. Il fallait bien aller chercher ces corps où ils étaient, et il eût été bien difficile de livrer une bataille générale comme celle de Iéna ou de Wagram, à une armée qui couvrait par divisions toutes les crêtes de l'Apennin, et n'avait pas dix mille hommes réunis sur un même point.

Le succès des combats de Millésimo, Montenotte et Dégo, et les pertes que l'armée autrichienne avait essuyées, faisaient assez présumer qu'elle ne reprendrait pas de sitôt l'offensive, et qu'au contraire elle s'estimerait trop heureuse d'avoir le temps de revenir de sa stupeur, et de prendre un peu de repos dans son camp d'Acqui.

Bonaparte jugea en conséquence qu'il était important de se rabattre sur sa gauche pour se débarrasser de l'armée sarde, dont la présence au camp de Ceva ne laissait pas d'inquiéter ses communications avec la rivière de Gênes. Devancé par la terreur qu'inspiraient ses succès rapides, armé des foudres républicaines, désormais plus redoutables en ses mains que celles du Vatican ne le furent jadis, le Général français pouvait espérer, en dirigeant ses forces sur les Piémontais, de porter un coup terrible à la cour de Turin, et, en l'effrayant jusque dans sa capi-

tale, de la déterminer à quitter la cause des coalisés; alors l'armée de Beaulieu déja défaite et ainsi abandonnée à ses seules forces, devait se trouver hors d'état de défendre l'Italie. La conquête de cette contrée florissante dépendait donc du premier succès contre les troupes sardes, et le Général en chef résolut de diriger sur elles la majeure partie de son armée.

Conformément à ce plan, la division Augereau quitta, sans perdre une minute, les hauteurs de Monte-Zemolo (16 avril), et descendit sur Céva où elle opéra sa jonction avec la division Serrurier et la brigade Rusca. Le quartier-général fut transporté à Salicetto; la division Masséna vint prendre position vers Mont-Barcaro; celle de Laharpe resta à San-Benedetto, entre le Belbo et la Bormida, pour observer l'armée autrichienne.

Le projet de Bonaparte était de faire attaquer de front le camp de Céva et la position de Pedagéra par les divisions Serrurier et Augereau, et de les faire tourner et investir par Masséna qui aurait passé le Tanaro entre Céva et Castellino. Le général Colli, dont les postes avaient été reployés, tint avec assez de fermeté les redoutes extérieures qui couvraient son camp et qui étaient défendues par 7 à 8 mille hommes. Les brigades Joubert et Beyrand les attaquèrent à plusieurs reprises, avec leur vigueur accoutumée, sans

obtenir néanmoins un succès décidé. Mais le Général piémontais ayant été informé que la division Masséna débouchait par les montagnes de Barcaro, et menaçait de lui enlever sa dernière communication par Castellino, résolut sagement de se retirer, dans la nuit, sur Mondovi, laissant quelques bataillons dans la citadelle de Céva. Son corps d'armée prit, pour couvrir cette première place, une très-bonne position au confluent de la Cursaglia et du Tanaro, sa droite appuyant à Notre-Dame de Vico, son centre à la Bicoque et Saint-Michel, la gauche jusque vers Lezegno, son front et son flanc gauche couverts par des rivières torrentueuses, fort encaissées et dont les bords étaient garnis de batteries.

Bonaparte transporta, le 18 avril, son quartier-général de Salicetto à Céva. Le 19, la division Serrurier attaqua la droite de l'ennemi, passa de vive-force le pont de St.-Michel sur le Cursaglia; mais le Tanaro n'étant pas guéable, les divisions Augereau et Masséna ne purent attaquer la gauche des Piémontais, comme cela avait été convenu. Le général Colli profita de cet incident pour renforcer sa droite où il marcha de sa personne avec plusieurs bataillons de grenadiers. Serrurier ayant affaire à des forces trop considérables, fut repoussé; ses têtes de colonnes rejetées sur la rivière qu'elles venaient de franchir, ne la repassèrent pas sans

perte. Ce combat fit honneur au Général piémontais, et à ses troupes.

L'intention du Général en chef était de gagner Mondovi pour forcer Colli à un changement de front qui lui eût enlevé tous les avantages de sa position. A cet effet Masséna vint passer le Tanaro sur le pont de Céva dans la nuit du 21, afin de prendre position vers Lesegno. Le général Serrurier avec les brigades Fiorella et Guyeux, s'empara du pont de Torre; la division Augereau descendit la vallée du Tanaro et marcha sur Alba, pour menacer les communications de l'ennemi, enlever ses dépôts et jeter l'épouvante dans Turin.

Colli n'attendit pas le résultat de toutes ces manœuvres, il renonça aux avantages de son excellente position pour éviter les risques d'une défaite totale, et résolut de se replier dans la nuit sur Mondovi. La division Serrurier le suivit de près, le 22 avril à la pointe du jour, et l'atteignit sur les hauteurs en avant de Vico. La brigade Guyeux, se dirigea sur la gauche de Mondovi, pour tourner la droite de l'ennemi, tandis que les généraux Fiorella et Dammartin attaquaient les redoutes qui couvraient son centre et les emportaient. Alors l'ennemi continua sa retraite par Mondovi qu'il évacua, et se rabattit sur la Stura et Fossano : la cavalerie française le suivit assez vivement, et le général Stengel

qui la commandait fut tué dans une charge. Les Piémontais perdirent dans cette journée, environ mille hommes, huit canons et onze drapeaux.

Pendant que ces événemens se passaient sur les rives du Tanaro, Beaulieu, observé par la seule division Laharpe, était resté vers Acqui sans tenter de se lier de nouveau à ses alliés, ou du moins de faire une diversion en leur faveur : sa gauche s'étendait même encore jusques sur l'Orba.

Fidèle à son plan, Bonaparte savait que pour en assurer l'exécution et en obtenir tous les résultats possibles, on ne devait pas laisser à l'ennemi le temps de se reconnaître; sa marche fut donc impétueuse et aucun obstacle ne parut capable d'en suspendre le cours. Le général Colli lui avait déjà fait quelques ouvertures dès le 23; mais il ne se laissa pas induire en erreur par ces démonstrations; elles étaient effectivement une preuve de l'agitation qui régnait à Turin, et justifiant ses calculs, elles le déterminèrent à continuer sa marche. Bonaparte répondit donc au général Colli, que le Directoire seul avait le droit de traiter de la paix; cependant comme il lui importait d'en finir avec les Piémontais, il laissait entrevoir un moyen d'accommodement. En effet l'armée française naguère dénuée de tout, était alors dans un des plus beaux

pays du monde, oubliant ses fatigues passées, et ne songeant qu'à ceuillir de nouveaux lauriers; mais elle n'y tenait aucun établissement solide. L'armée sarde possédait au contraire plusieurs bonnes places dont on ne pouvait pas faire le siége avec une armée si peu nombreuse, manquant de tout l'attirail nécessaire. Si la guerre continuait, les Autrichiens après s'être enfin ralliés, allaient être joints par les Napolitains, et Colli n'avait qu'à marcher par la rive gauche du Pô pour se réunir à eux. Par une suspension d'hostilités, les Français espéraient acquérir de grands avantages, ils pouvaient se faire donner pour garantie quelques bonnes places qui serviraient de bases aux nouvelles opérations; ils neutralisaient aussi tous les avantages que les nombreuses forteresses du Piémont offraient à l'armée autrichienne : enfin dans tous les cas, on se débarrassait assez long-temps de l'armée sarde pour avoir le temps d'achever celle de Beaulieu, alors livrée à ses seuls moyens de défense, et n'ayant plus d'abri tenable que sous les murs de Mantoue ou derrière l'Adige.

Bonaparte fit donc entendre au Général piémontais, que, si les desirs manifestés par sa Cour étaient sincères, les négociations n'éprouveraient aucun obstacle à Paris, où l'on desirait la paix aussi vivement qu'à Turin; qu'il sentait l'urgence de mettre un terme aux hostilités, en attendant

le retour du courrier qu'on enverrait en France ; mais que ne pouvant perdre le fruit de ses victoires, et laisser à ses ennemis le temps de créer de nouvelles défenses, sans avoir une garantie de leur sincérité, il ne suspendrait sa marche que dans le cas où l'on remettrait à sa disposition deux des trois forteresses de Coni, Tortone ou Alexandrie.

En attendant la réponse que le Général piémontais devait recevoir de Turin, Bonaparte, pour donner plus de poids à sa demande et profiter en effet de sa position avantageuse, avait, le même jour, fait passer l'Elléro à ses troupes, jeté des ponts sur le Péno, et porté son avant-garde sur Carru.

Le 24, les troupes françaises occupèrent la ville de Bèné.

Enfin, Beaulieu s'était décidé à tenter un mouvement concentrique qui le rapprochât de ses alliés, et après avoir laissé le général Liptay avec 7 bataillons et 6 escadrons à Terzo, il partit le 24 avec 16 bataillons et 22 escadrons, de son camp d'Acqui pour se porter à Nizza de la Paglia; résolution tardive qui ne put point rétablir les affaires.

Le 25, Serrurier marcha sur Fossano où se trouvait le général Colli; les deux corps, séparés par la Stura, se canonnèrent pendant quelques heures. La division Masséna marcha

sur Cherasco, ville revêtue d'une bonne enceinte palissadée et garnie de 28 pièces de canon : l'ennemi l'abandonna pendant la nuit. L'acquisition de cette petite place fut importante à cause de sa position au confluent de la Stura et du Tanaro, et parce qu'elle procura un poste à l'abri d'un coup de main, pour établir les dépôts de première ligne. Colli s'étant retiré sur Carignan, la division Serrurier passa la Stura et entra à Fossano; celle du général Augereau s'empara d'Alba.

Le 26, toute l'armée française fut réunie en avant de cette ville; des ponts avaient été jetés sur la Stura et le Tanaro; le sort du Piémont allait se décider par une bataille, lorsque le général Colli fit connaître, le 27, à Bonaparte, que la Cour de Turin avait accédé aux conditions proposées. Le lendemain, 28 avril, l'armistice fut conclu avec le roi de Sardaigne. Les clauses de ce traité furent très-avantageuses à l'armée française; il portait en substance que le roi de Sardaigne ferait remettre sur-le-champ les forteresses de Coni et d'Alexandrie; que les troupes piémontaises évacueraient le fort de Céva, et remettraient Tortone aux Français aussitôt que cela serait possible. La ligne de démarcation fut tracée par le cours de la Stura jusqu'à son confluent

dans le Tanaro, et de là par Asti, Nizza de la Paglia et Cassini; elle longeait ensuite la rive droite de la Bormida jusqu'à son embouchure dans le Pô. Les officiers d'état-major ainsi que les courriers allant à Paris et en revenant, pouvaient passer par le Piémont et par la route la plus courte; enfin le Général français se réservait la faculté de traverser Valence, et d'y avoir libre passage sur le Pô.

Des plénipotentiaires furent bientôt envoyés à Paris, et le traité définitif fut signé le 15 mai suivant.

Il eut une trop grande influence sur les événemens ultérieurs de l'Italie, pour ne pas en rapporter ici les dispositions principales.

Sa Majesté Sarde renonçait à la coalition et à toute alliance offensive et défensive avec quelque puissance que ce fût; elle s'engageait à refuser le passage sur son territoire à aucune troupe ennemie, et à l'accorder au contraire à toutes les troupes françaises. S. M. cédait à la République, la Savoie, les comtés de Nice, de Tende et de Beuil. La limite entre les deux Etats devait être établie sur les sommets des Alpes les plus avancés dans le Piémont, depuis l'extrémité des glaciers du Mont-Maudit, par le petit S^t.-Bernard, le grand et le petit Mont-Cenis, le Mont-Genèvre, les Monts Viso et de l'Argentière jus-

qu'à la Roccabarbona, sur les confins de la république de Gênes.

Le pays restitué au roi de Sardaigne demeurait passible de toute réquisition de vivres faites pour l'armée française.

Coni, Céva, Tortone, l'Assiette, Château-Dauphin et Alexandrie, devaient être occupées par les Français jusqu'à la paix générale; les forts d'Exiles, de la Brunette et de Suze, devaient être démantelés aux frais du gouvernement piémontais.

Par cette paix avantageuse, la France acquérait non-seulement la Savoie et le Comté de Nice, situés au versant occidental des Alpes du côté de ses frontières, mais elle établissait encore ses limites sur les crêtes des Alpes, avec toutes les démarcations en sa faveur; de sorte qu'elle dominait sur les versans du Piémont; et que ce pays jusques-là d'un accès si difficile se trouvait totalement ouvert pour elle.

Dans des temps de calme et à la suite d'une guerre ordinaire, la conséquence politique immédiate qu'on pouvait attendre d'un changement si notable, eût été d'arracher pour longtemps le Piémont à l'influence de l'Autriche; car les petits Etats se rangent plus souvent encore du parti des puissances dont ils ont tout à craindre, qu'ils ne font cause commune avec celles dont ils peuvent espérer des avantages

commerciaux. Les Rois de Sardaigne s'étaient rattachés aux bannières de la Maison impériale, depuis que celle-ci, maîtresse de la Lombardie et des rives du Tesin, avait la facilité d'envahir le Piémont en deux ou trois marches. La France au contraire ne pouvait faire déboucher ses armées des Alpes que pendant une partie de l'année et par des cols presqu'inaccessibles, dont les issues étaient fermées par des forteresses redoutables. La nature et l'art semblaient avoir réuni leurs efforts, pour établir, entre les deux nations, une barrière impénétrable qui, dans le fonds, leur était aussi préjudiciable qu'avantageuse.

Mais pour rendre cette paix durable, il aurait fallu stipuler des indemnités pour le roi de Sardaigne dans l'intérieur de l'Italie, et qu'il eût existé en France un ordre de choses moins contraire aux principes de ce souverain et aux institutions de son royaume.

La Cour de Turin humiliée de ses relations avec des républicains qu'elle redoutait, était disposée à saisir la première occasion de se venger : l'armée française devait s'attendre, au moindre revers, à faire la triste expérience qu'il n'y a jamais de traités sûrs ni de neutralité parfaite, entre des vainqueurs exigeans et le peuple auquel ils imposent des conditions onéreuses et vexatoires.

Ce traité eut au reste une grande influence sur

les suites de la guerre ; il débarrassa dès ce moment l'armée française d'ennemis d'autant plus dangereux, que leurs coups portés sur ses derrières en eussent été plus surs.

Si l'on a reproché avec raison au Directoire français d'avoir imposé des conditions trop rigoureuses à un Monarque voisin qu'il lui importait de mettre au nombre de ses alliés, on a été plus étonné encore que la Cour de Turin n'ait pas préféré à une transaction si dure, le parti de pousser la guerre avec vigueur.

Le Roi en quittant sa capitale et rassemblant toutes ses troupes disponibles pour continuer à tenir la campagne avec les Autrichiens, eût mis le Général français dans le plus grand embarras. Si Beaulieu renforcé sur le Pô par les corps accourus de la Carinthie, et le contingent napolitain, eût réuni 20 mille Sardes à son armée, il est probable qu'il eût aisément repoussé les Français, trop inférieurs en nombre pour poursuivre leur marche au-delà du Pô, et bloquer en même-temps les places qui se trouvaient sur leurs derrières. En admettant même que ce général octogénaire se fût contenté avec ces 60 mille hommes, de se maintenir derrière le Pô, on conviendra du moins qu'à l'arrivée des grands renforts amenés de l'armée du Rhin par Wurmser, l'armée française aurait été hors d'état de soutenir une lutte aussi inégale, et qu'elle eût

été rejetée dans l'Appenin et peut-être jusques sur le Var. Quoi qu'il en soit, les événemens ont prouvé que le Roi de Sardaigne, plus frappé encore du progrès des idées révolutionnaires qui menaçaient son Trône, que de la dureté des conditions qui lui étaient imposées, préféra faire le sacrifice de deux provinces, à courir le danger de laisser sa capitale en butte aux entreprises des mécontens, se flattant de sauver, par sa politique, un royaume que deux armées n'avaient pu maintenir dans son intégralité.

CHAPITRE XXVI.

Bonaparte débarrassé des Sardes se jette avec toutes ses forces sur Beaulieu; passage du Pô à Plaisance; affaires de Fombio et de Lodi; entrée à Milan; révolte dans la Lombardie; passage du Mincio à Borghetto; Beaulieu est rejeté dans le Tirol. — Coup-d'œil sur l'intérieur de l'Italie; expédition sur Rome; paix avec la Cour de Naples; prise de Bologne, Urbin et Ferrare; armistice avec le Pape; entrée dans Livourne; révolte de Lugo; position des armées devant Mantoue; siége de cette place.

Pendant que le général français multipliait ses forces par la rapidité de ses mouvemens et par tous les avantages que donne l'initiative; Beaulieu, loin de rassembler tous ses moyens pour attaquer la division Laharpe et secourir ses alliés en se portant vivement sur St.-Benedetto, était demeuré, comme nous l'avons dit au chapitre précédent, vers Aqui, où il avait pris une position, la droite à Terzo, le front couvert par le Tanaro; sa gauche, aux ordres du général Roselmini, resta d'abord inutilement entre la Scrivia

et l'Orba, vers Varragio et Campo-Freddo pour observer la Boccheta où les Français n'avaient pas un soldat; elle se replia ensuite sur Novi et Pozzolo.

Le général autrichien, après avoir perdu un temps précieux dans ces positions, se décida, trop tard, à tenter un mouvement pour se lier de nouveau à l'armée sarde. Il avait déjà mis en marche une partie de son armée sur Nizza de la Paglia, lorsqu'il apprit la défaite de ses alliés et les négociations qui en avaient été la suite: alors il se replia, le 27 avril, sur Alexandrie, dont on a prétendu qu'il chercha à s'emparer; et où le commandant piémontais refusa de recevoir ses troupes. Il ne s'arrêta qu'un instant sous cette ville, et le 2 mai l'armée autrichienne avait repassé le Pô sur le pont de Valence qu'elle coupa.

Bonaparte ne pouvant trouver de repos tant qu'il lui restait quelque chose à entreprendre, n'eut pas plutôt fait occuper les places qui devaient lui être remises, qu'il résolut de marcher aux Autrichiens, et de les expulser de la Lombardie. Son projet ne se bornait pas à une invasion momentanée, il jugea que le meilleur moyen de conserver l'Italie était d'appeler à de nouvelles destinées les peuples de cette belle contrée, qui après avoir rempli pendant dix siècles le monde entier de leurs exploits, étaient cour-

bés sous le joug des institutions les plus vicieuses et les plus propres à effacer jusqu'aux moindres traces des grandes vertus de leurs ancêtres.

Débarrassé des Sardes, et de toute inquiétude sur ses communications avec la France ; assuré de trois bonnes bases comme celles de Coni, Alexandrie et Tortone, Bonaparte pouvait suivre sa marche victorieuse, afin de repousser Beaulieu jusqu'au delà de l'Adige, et de couvrir ses conquêtes en prenant l'excellente ligne qu'offre cette rivière, dont le front rétréci par le lac de Garda et les montagnes du Tyrol, n'embrasse que l'espace depuis Vérone jusques vers Legnago (1).

Le seul obstacle qui pût suspendre un moment cette marche était le Pô ; on sait que ce fleuve prenant sa source aux montagnes de Viso, au-dessus de Saluces, coupe transversalement l'Italie septentrionale jusqu'à Rovigo et Ferrare, où il se jette dans la mer Adriatique, et qu'il semblait offrir à l'armée autrichienne une ligne de défense excellente.

Depuis Casal et Valence le fleuve grossit des eaux du Tanaro, de la Bormida, de l'Orba, de

(1) Le front ne s'étend réellement que depuis Vérone jusqu'à Legnago, parce qu'il n'est pas à craindre qu'une armée passe entre cette place et la mer, où elle s'exposerait à être jetée. Le terrain coupé de canaux offre d'ailleurs mille obstacles sur ce point.

la Scrivia venant du sud ; il reçoit aussi celles de la Sésia, de la Cogna, du Tredopio et du Tésin venant du nord ; au-dessous de Pavie il devient large, profond et assez difficile. En le passant vers Valence, on aurait donné de front sur une foule de rivières torentueuses qui coulent transversalement à la direction des routes et surtout le Tésin, dont le passage offrait des obstacles majeurs, augmentés par toutes les ressources de l'art.

De tous les partis qu'on avait à choisir, un seul pouvait faire espérer de grands résultats, c'était celui de tourner la gauche de Beaulieu et de prendre sa ligne à revers, en venant passer le Pô, plus bas, vers Crémone, ou même du côté de Plaisance : ce fut aussi celui que le Général français préféra.

Aussitôt après la conclusion de l'armistice, l'armée était partie de sa position d'Alba. La division Masséna marcha sur Nizza, et Augereau sur St.-Stefano de Belbo. La division Laharpe rentra en ligne en venant prendre position à Aqui ; la division Serrurier se dirigea sur Asti. Le jour suivant l'armée se porta sur Alexandrie ; le général Masséna y arriva assez à temps pour s'emparer des magasins considérables que les Autrichiens y avaient amassés. La division du général Augereau se dirigea sur Tortone où elle fut jointe par celle du général Laharpe.

On a vu que dans l'armistice avec les Piémontais, Bonaparte s'était réservé la faculté de passer le Pô à Valence : il s'était servi de ce moyen pour donner le change à Beaulieu, et lui faire croire qu'on l'attaquerait de front par Lomello. Ce stratagème réussit parfaitement. Le général autrichien fit camper le gros de son armée près de Valleggio sur la Cogna, détacha le général Roselmini vers Sommo, poussa le général Wukassowich avec l'avant-garde sur la Sesia, fit marcher le général Colli jusqu'à Bufarola (1), et détacha le général Lyptai sur la rive gauche du Tésin. L'armée impériale reçut ici des renforts qui la portèrent à 36 bataillons et 44 escadrons avec 53 pièces de canon de réserve, outre l'artillerie des régimens qui était de 70 pièces environ. Elle resta jusqu'au 7 dans ces positions et fit élever quelques ouvrages pour couvrir Pavie.

Tandis que les Autrichiens se fortifiaient sur la Cogna, Bonaparte se préparait à exécuter le projet de tourner leur gauche. Il avait saisi d'un coup-d'œil toutes les chances que lui offrait la fausse position de l'ennemi, et il prenait ses mesures pour en profiter. On pourrait seulement lui reprocher d'avoir préféré le point de Plai-

(1) Après l'armistice le général Colli était passé au service d'Autriche.

sance à celui de Crémone, qui semblait offrir plus d'avantages.

La place de Tortone ayant été remise aux Français, l'armée vint se réunir sous Voghera : une partie de la division Masséna avait poussé jusque sur Sale pour masquer le mouvement projetté, en faisant croire à l'ennemi qu'on voulait l'attaquer vers Camboi, entre Valence et la Cogna ; plusieurs autres détachemens manœuvrèrent dans le même but.

Le 6 mai, Bonaparte se porta, par une marche forcée, à Castel S^t.-Giovani, avec 3000 grenadiers et 1500 chevaux. Des officiers d'état-major côtoyèrent, avec 100 chevaux, toute la rive gauche du Pô, pour enlever les embarcations jusqu'à Plaisance ; ils prirent plusieurs bateaux chargés de 500 malades et de la pharmacie de l'armée. Le 7 mai, le corps des grenadiers, conduit par le général Lasne, arriva vis-à-vis de Plaisance, et se précipita de suite dans les embarcations. Deux escadrons Autrichiens étaient en bataille sur la rive opposée ; le général Lasne débarqua avec audace, et fit bientôt replier cette cavalerie. Les troupes se formèrent.

Aussitôt que le mouvement sur S^t.-Giovani et Plaisance avait été démasqué, toutes les divisions, qui étaient disposées en échelons, s'étaient mises en route, et forçaient de marche pour arriver ;

elles commencèrent à passer dans la journée, celles des généraux Laharpe et Masséna vers Plaisance, celle d'Augereau à Verato.

Aussitôt que Beaulieu avait eu vent du mouvement que l'armée française faisait par sa droite pour gagner le bas Pô, il s'aperçut qu'il avait donné dans le piège; et que ses mesures défensives sur la Cogna étaient inutiles; il ordonna alors au général Liptay de se porter, avec huit bataillons et huit escadrons, entre le Lambro et l'Adda, pour couvrir la communication par Pizzighetone et Mantoue. Lui-même se mit en marche pour Corte-Olona, avec 10 bataillons et 22 escadrons; le général Sebottendorf resta fort inutilement vers Pavie, avec une réserve de 10 bataillons et 10 escadrons, et Colli demeurait plus inutilement encore à Bufarola.

Le 8 mai, le général Liptay se trouvait à Fombio avec 3000 hommes d'infanterie et 2000 chevaux; il avait pris une position assez avantageuse, dont il importait de le déloger avant que Beaulieu pût le rejoindre. Bonaparte donna ses ordres à cet effet. Le général Dallemagne, avec les grenadiers, attaqua sur la droite; l'adjudant-général Lanusse marcha au centre, sur la chaussée; le général Lasne sur la gauche. Après une résistance assez vive, le corps de Liptay fut chassé de Fombio et ensuite de Codogno, et, soit qu'il y fût forcé, soit que ses instructions lui en donnassent

l'ordre, il se rejetta sur Pizzighetone, où il passa l'Adda. La perte des Autrichiens, dans cette rencontre, se monta à 5 ou 600 hommes ; la cavalerie napolitaine fut surtout maltraitée.

Le général français, présumant que Beaulieu ne manquerait pas de quitter le Tésin pour accourir au secours de Liptay, revint sur ses pas, et dirigea la division Laharpe sur Codogno, avec ordre de bien observer la route de Casal-Pusterlengo, par où il était probable que les Autrichiens chercheraient à déboucher ; le reste de l'armée observait Pizzighetone à droite, et le cours du Lambro à gauche ; les divisions qui n'avaient pu passer le Pô que successivement sur des bateaux, se ralliaient pour marcher à l'ennemi et lui couper sa retraite.

De son côté, Beaulieu, qui s'était dirigé sur Casal-Pusterlengo avec 9 bataillons et 12 escadrons, fit encore de ce petit corps ce qu'il faisait de toute son armée ; il le morcela en six détachemens : un bataillon fut dirigé sur Senna, un sur Somaglia, deux sur Fombio, deux autres furent chargés d'aller à la recherche de Liptay, dont on n'avait reçu aucunes nouvelles ; enfin, les trois bataillons restans arrivèrent à Casal-Pusterlengo avec le Général en chef, dont la gauche était derrière Pizzighetone et la droite sous Pavie, et dont le centre, ainsi éparpillé, se trouvait en face de toute l'armée française. Le Général autrichien,

informé, à Casal, de l'occupation de Codogno par les Français, se décida à profiter de la nuit pour les surprendre et pour rétablir sa communication avec Liptay, qu'il supposait être encore dans le voisinage. La colonne autrichienne donna sur les avant-postes de la division Laharpe, et les surprit complètement. Le général Laharpe, qui, depuis l'événement de Dego, devait craindre les échaufourées de cette nature, s'élança à cheval et conduisit un régiment au soutien de ses postes culbutés : les Autrichiens, aussi surpris que lui, se retirèrent avec précipitation ; mais, par malheur, le général Laharpe tomba blessé à mort d'un coup de feu. On a dit qu'il avait été tué, dans l'obscurité, par un détachement de ses propres troupes, et cela est probable. Quoiqu'il en soit, l'armée perdit en lui un de ses meilleurs officiers.

Cependant l'alarme était donnée et les troupes sous les armes. Le général Berthier se rendit à Codogno, et marcha sur-le-champ, à la tête de la division Laharpe, sur Casal, où il entra sans résistance ; Beaulieu en était déjà parti pour se replier sur Lodi, où il dirigea le corps de Sebottendorf. Wukassowich, qui avait quitté les bords du Tésin, marcha sur le même point. Le général Colli avait aussi quitté Buffarola, et s'était dirigé sur Milan ; après avoir jeté une garnison dans la citadelle, il devait se replier sur Cassano pour

se réunir avec l'armée, sur la ligne de l'Adda. La position du Général autrichien était critique, et le léger avantage d'une surprise ne l'améliorait guères. Sans nouvelles du sort de sa gauche, il ne pouvait réunir ses troupes disséminées qu'à Lodi, et il voyait l'ennemi s'établir en forces sur la route de ce point important, que la droite ne pourrait bientôt plus atteindre; il ne lui restait néanmoins d'autre parti à prendre, que celui d'envoyer à tous ses corps l'ordre de se rallier vers cette ville, et il y marcha lui-même le 9 au matin.

Mais Bonaparte ne paraissait pas disposé à l'y laisser long-temps en repos. La rapidité de ses premiers triomphes avait surpris l'Italie; le passage du Pô y avait répandu l'épouvante. Tous les Etats comptaient sur cette barrière, qu'ils croyaient inexpugnable; la nouvelle du passage tourna toutes les têtes. Milan était agité; les ducs de Parme et Modène demandaient à traiter et se soumettaient à toutes les conditions (1); Venise effrayée sollicitait le Roi Louis XVIII, qui résidait à Vérone, de sortir de ses Etats.

Le passage du Pô avait été une opération aussi importante que bien combinée; mais les difficultés qu'on rencontra dans son exécution empêchèrent d'en tirer tout le fruit possible. Si l'armée

(1) Voyez l'armistice conclue le 9 mai.

avait eu un pont, et qu'elle eût pu être transportée avec son artillerie et sa cavalerie, le 8 au matin, à Fombio, il est certain que Beaulieu, prévenu à Casal-Pusterlengo, sur la route directe de Mantoue, et à Lodi, sur celle de Brescia, n'aurait eu aucune retraite, et qu'il eût été probablement forcé de mettre bas les armes. Il ne dut son salut qu'à la lenteur inséparable d'un passage successif, exécuté sur des barques et des radeaux.

L'armée autrichienne ayant réussi à se retirer derrière l'Adda, il ne restait d'autre parti à prendre que de l'attaquer de front. A cet effet, Bonaparte détacha le général Menard (qui avait pris le commandement provisoire de la division Laharpe) sur Pizzighetone, pour observer cette place et la sommer; il couvrait en même temps la communication de l'armée par Plaisance. Les grenadiers réunis et les divisions Masséna et Augereau se dirigèrent sur Lodi; la division Serrurier se porta sur Pavie, pour y enlever les magasins des Autrichiens, menacer Milan et couvrir le mouvement du reste de l'armée sur l'Adda.

Le général en chef partit de Plaisance dans la soirée du 9 mai, après avoir signé l'armistice avec le duc; il arriva le 10, à trois heures du matin, à Casal, et en repartit de suite pour se porter à l'avant-garde, qui se mettait à la poursuite de Beaulieu sur Lodi. Bonaparte espérait engager les Autrichiens dans une affaire générale,

et accélérait son mouvement ; Beaulieu ne jugea pas à propos de l'attendre, et résolut de se retirer par Créma, où il se rendit avec quelques bataillons, laissant le général Sebottendorf, avec environ 9 ou 10 mille hommes, pour défendre le pont de Lodi ; la brigade du général Nicoletti gardait le passage à Cereto ; un autre corps s'étendait jusque vers Formigara, sur la direction de Pizzighetone ; enfin, Colli était en retraite sur Brescia, par Cassano. Il est aisé de juger quel résultat de telles dispositions durent avoir devant la marche impétueuse et serrée d'une armée pleine d'enthousiasme et fière de ses succès. On peut embrasser beaucoup d'opérations et former de grands détachemens avec les innombrables armées que nous avons vu dans les dernières guerres; mais avec de petites armées, ce système ne peut manquer d'être funeste, et les Autrichiens en firent une triste expérience dans toute cette campagne.

Bonaparte, ayant formé le dessein de passer l'Adda, ne pouvait l'exécuter vers Pizzighetone, puisque l'armée n'avait pas son équipage de ponts, et que les embarcations manquaient. En remontant l'Adda, on trouvait la rivière moins difficile et un pont à Cassano ; mais ce mouvement faisait perdre deux journées, pendant lesquelles les ennemis pouvaient détruire les ponts et avoir le temps de se retirer sur Brescia sans qu'il fût possible de les atteindre. Puisque les Autrichiens

étaient en position vers Lodi, il convenait mieux de brusquer le passage sur ce point. Un bataillon de Nadasty et quelques escadrons occupaient la ville, en avant d'un pont long et étroit. Le général Beaulieu, qui avait commis la faute de laisser 10 mille hommes sur l'Adda, tandis qu'il partait pour Créma avec le reste de son armée, en commit une plus grande en laissant ce bataillon au-de là de la rivière, ce qui empêcha de couper le pont. Une armée doit garder les passages au-delà d'une rivière, lorsqu'elle est en mesure de prendre l'offensive; mais lorsque cela est impossible, et que cette armée est même réduite à une défense pénible, garder un tel poste, c'est s'exposer à le voir enlever, ou à s'engager dans une affaire sérieuse pour le soutenir, ce qui ne pourrait se faire qu'en repassant sur la rive opposée et en combattant avec la rivière à dos (1). Les relations du temps ont imputé cette faute au major Malcamp, aide-de-camp de Beaulieu; quoiqu'il en soit, elle devint fatale au corps de Sebottendorf.

Dès que Bonaparte fut arrivé, le 10 mai, devant Lodi, il fit avancer le général Dallemagne pour attaquer le bataillon autrichien qui occupait

(1) On comprend bien que je ne veux parler ici que d'un corps de troupes, et non de têtes de ponts ou autres places tenables

la ville, et qui après un léger combat repassa l'Adda sous la protection d'une artillerie nombreuse. Le Général en chef dut nécessairement conclure de la présence de ce bataillon dans la ville, que les ennemis avaient conservé un passage sur l'Adda pour assurer la retraite de ce corps. Il se rendit donc sur-le-champ à l'entrée du pont, et afin d'empêcher les travailleurs autrichiens de le couper, il fit placer lui-même, au milieu d'une grêle de mitraille, les deux pièces légères qui suivaient l'avant-garde de la division Masséna. Cependant pour assurer le succès de la journée il n'y avait pas une minute à perdre, Bonaparte ordonna au général Masséna de former tous les bataillons de grenadiers en colonne serrée en masse, et de les faire soutenir par sa division; celle du général Augereau qui avait passé la nuit à Casal-Pusterlengo, reçut l'ordre d'accélérer sa marche pour venir prendre part au combat et soutenir les efforts de la première. Cette redoutable masse de grenadiers, ayant le 2e. bataillon de carabiniers en tête, s'élança au débouché du pont, la mitraille que vingt pièces vomissaient dans ses rangs y causa un moment d'incertitude, et le rétrécissement du défilé pouvait changer cette incertitude en désordre. Les généraux se mirent à la tête des troupes et les enlevèrent avec enthousiasme; des tirailleurs qui

s'étaient jetés dans des îles protégèrent leur attaque. La colonne se précipite au pas de charge sur le pont, le traverse à la course, aborde et culbute dans un instant la première ligne de Sebottendorf, enlève ses pièces et disperse ses bataillons. C'en eût été fait de tout son corps d'armée si la cavalerie française avait été là pour profiter de l'instant favorable; mais comme il n'était pas présumable qu'elle put être employée dans un passage de défilé, sous le feu de l'ennemi, le général Beaumont avait eu ordre d'aller passer l'Adda à un gué près de Mozzanica pour attaquer en flanc : ce gué étant peu praticable, l'opération fut très-longue et très-pénible. Cependant la division Augereau commençait à arriver vers Lodi : Bonaparte la fit aussitôt passer et former au-delà du pont.

De son côté, Sebottendorff avait eu le temps de rallier son infanterie vers Fontana, sous la protection de ses nombreux escadrons et de quelques pièces de canon; il se retira sur la Benzona, avec plus d'ordre qu'on ne pouvait en attendre d'un corps ainsi culbuté et engagé avec des forces supérieures. La cavalerie autrichienne et napolitaine fit plusieurs charges pour protéger son mouvement rétrograde, et l'infanterie française, ayant fait *dix lieues* avant de combattre, ne put l'inquiéter bien vivement. Le petit nombre d'escadrons qui avaient suivi la division Masséna, trouva néanmoins l'occasion de charger en flanc

les Napolitains, qui furent un peu maltraités. A l'entrée de la nuit, Sebottendorf se replia sur Créma, en laissant quinze canons au pouvoir du vainqueur, et 2000 hommes tués, blessés ou prisonniers. L'armée française resta en position vers Formo; la cavalerie poussa en avant, sur la direction de Créma. Ce coup de vigueur fit honneur aux troupes de l'armée d'Italie, et fut la mesure de tout ce qu'elles pourraient entreprendre sous un chef qui ne comptait jamais les difficultés.

Après l'affaire de Lodi, Beaulieu se retira derrière le Mincio. La division Augereau et la cavalerie marchèrent à sa poursuite sur Créma; celle de Serrurier, qui s'était dirigée d'abord sur Pavie, comme on l'a déjà dit, reçut ordre de se rabattre sur Pizzighetone, pour l'attaquer par la rive droite de l'Adda, tandis que Masséna s'y porterait par la rive gauche. La prise de cette petite place avait été retardée, parce qu'elle est située sur la rive gauche de l'Adda, et que le général Ménard n'avait eu aucun moyen de passer cette rivière. L'apparition du général Masséna, du côté de Regona, décida le commandant à se rendre; Crémone ouvrit ses portes à l'avant-garde de cavalerie du général Beaumont; la division Serrurier vint ensuite y prendre position pour observer l'ennemi, et couvrir la marche de l'armée sur Milan.

Bonaparte, ne pouvant entamer plus sérieusement l'armée autrichienne, puisqu'elle avait pour refuge Mantoue d'un côté, et les gorges du Tirol de l'autre; résolut de profiter de ce moment pour se diriger sur Milan. Son entrée dans cette capitale de la Lombardie, était une victoire sur l'opinion des peuples d'Italie; et dans l'espèce de guerre que l'on faisait à cette époque, l'opinion des peuples était tout. Il fallait, d'ailleurs, donner à la Lombardie, qu'on venait de conquérir, une consistance qu'elle ne pouvait obtenir que par l'organisation de nouvelles autorités administratives.

Bonaparte avait dirigé la division Serrurier sur Crémone pour observer l'ennemi vers Mantoue, et couvrir le mouvement de l'armée sur Milan; Augereau marcha d'abord par Pizzighetone à Pavie : cette ville était importante par sa position et par l'influence de son université célèbre; il était convenable de lui en imposer par l'appareil de la force et le passage de l'armée victorieuse. Le général Serrurier s'en était emparé après l'affaire de Fombio; on y avait trouvé une partie des magasins autrichiens. Le 13 mai, le général Masséna se porta de Lodi sur Milan; la division Augereau y marcha de Pavie. Bonaparte fit son entrée solennelle le 15; le comte de Melzi vint au-devant de lui à Melezuollo. Arrivé à la porte romaine, il y trouva la garde na-

tionale et presque toute la population de cette grande cité. Les troupes milanaises baissèrent les armes; les citoyens reçurent le général en chef avec des acclamations universelles; la noblesse alla au-devant de lui : il se rendit au palais de l'archevêque, escorté par la garde nationale. Jamais triomphe ne fut plus complet ni plus mérité.

Nous avons dit que le général Colli, en se retirant de Bufarola, avait jeté une garnison dans la citadelle de Milan; elle ne montait pas à plus de 1800 hommes, force insuffisante pour une enceinte aussi étendue. Bonaparte la fit investir, et donna les ordres nécessaires pour en presser le siége. Une convention fut conclue pour qu'on ne tirât pas sur la ville, mais seulement sur les troupes employées au siége; un armistice fut signé avec les envoyés du duc de Modène.

Après avoir pris toutes les mesures pour l'administration de la Lombardie, et pour assurer tous les approvisionnemens de l'armée, Bonaparte adressa à ses soldats cette proclamation remarquable, où se trouve empreinte toute l'âme d'un homme extraordinaire, et qui devait présager à l'Europe ce qu'elle devait attendre d'un général qui pensait avec tant d'énergie, et qui savait exciter alors tous les genres d'enthousiasme :

« Soldats !

« Vous vous êtes précipités comme un torrent « du haut de l'Apennin ; vous avez culbuté, dis- « persé tout ce qui s'opposait à votre passage.

« Le Piémont, délivré de la tyrannie autri- « chienne, s'est livré aux sentimens naturels de « paix et d'amitié qui l'attachent à la France. « Milan est à vous. Le pavillon républicain flotte « dans toute la Lombardie. Les ducs de Parme et « de Modène ne doivent leur existence politique « qu'à votre générosité.

« L'armée qui vous menaçait avec tant d'or- « gueil, ne trouve plus de barrière qui la rassure « contre votre courage. Le Pô, le Tésin, l'Adda, « n'ont pu vous arrêter un seul jour; vous avez « franchi ces boulevards vantés de l'Italie aussi « rapidement que l'Apennin.

« Tant de succès ont porté la joie dans le sein « de votre patrie. Vos représentans ont ordonné « une fête dédiée à vos victoires, célébrée dans « toutes les communes de la république. Là, vos « pères, vos mères, vos épouses, vos sœurs, vos « amantes, se réjouissent de vos succès, et se « vantent avec orgueil de vous appartenir.

« Oui, soldats, vous avez beaucoup fait; mais « il vous reste encore beaucoup à faire. Dirait-on » de nous que nous avons su vaincre; mais que

« nous n'avons pas su profiter de la victoire? La « postérité nous reprocherait-elle d'avoir trouvé « Capoue dans la Lombardie? .. Non, je vous vois « déjà courir aux armes : un lâche repos vous « fatigue ; les journées perdues pour la gloire, « le sont pour votre bonheur. Eh bien, partons! « nous avons encore des marches forcées à faire, « des ennemis à soumettre, des lauriers à cueillir. « Que ceux qui ont aiguisé les poignards de la « guerre civile en France, qui ont lâchement as- « sassiné nos ministres, incendié nos vaisseaux « à Toulon, tremblent : l'heure de la vengeance « a sonné. Mais que les peuples soient sans in- « quiétudes : vous êtes amis de toutes les nations, « et plus particulièrement des descendans des » Brutus, des Scipions et des autres grands hom- « mes que vous avez pris pour modèles.

« Rétablir le Capitole, y placer avec honneur « les statues des héros qui le rendirent célèbre, « réveiller le peuple romain, engourdi par plu- « sieurs siècles d'esclavage ; tel sera le fruit de vos « victoires : elles feront époque dans la postérité ; « vous aurez la gloire immortelle de changer la « face de la plus belle partie de l'Europe.

« Le peuple français, libre, respecté du monde « entier, donnera à l'Europe une paix glorieuse, « qui l'indemnisera des sacrifices de toute es- « pèce qu'il a faits depuis six ans. Vous rentrerez « alors dans vos foyers, et vos concitoyens di-

« ront en vous montrant : Il était de l'armée « d'Italie ! »

Bonaparte, pour exécuter les desseins annoncés dans cette proclamation, avait quitté Milan le 25 mai, dans l'intention de se rendre par Lodi à Brescia, afin de rejeter Beaulieu au-delà de l'Adige, et de pouvoir ensuite investir Mantoue et en faire le siège. Il fut accompagné à son départ par les mêmes applaudissemens qui avaient signalé son entrée. On ne devait guères s'attendre que ces démonstrations fussent le masque de la plus noire perfidie. A peine le général en chef fut-il arrivé à Lodi, que le général Despinoy lui annonça que, trois heures après son départ, on avait sonné le tocsin dans toute la Lombardie.

La guerre de la révolution n'était pas une de ces guerres de Souverain à Souverain, dans lesquelles on se dispute seulement pour un arrondissement ou une démarcation de frontière, et où les peuples sont étrangers aux résultats. Les principes qui avaient été proclamés menaçaient les institutions de tous les petits gouvernemens, les préjugés du peuple, les privilèges de la noblesse et du clergé ; ils froissaient également les intérêts de tous les hommes attachés à la fortune de ces deux classes : il était donc facile d'armer tout ce qui avait à craindre un changement dans

l'ordre des choses ; les nobles et surtout les prêtres, qui se croyaient perdus si les conquêtes des Français se consolidaient, ne manquèrent pas d'exciter leurs partisans à la révolte. Des ecclésiastiques forcenés, oubliant tous les principes de leur institution et de leur religion, le poignard d'une main et le crucifix de l'autre, excitaient les habitans des villes et des campagnes au meurtre et à l'assassinat.

Ce mouvement, qui fut spontané dans une grande partie de la Lombardie, fait croire qu'il partit d'un point central, et qu'il était organisé. Les bruits se répandirent partout que l'armée de Condé débouchait par la Suisse, sur le Tésin ; que Beaulieu, renforcé par 60 mille hommes, allait arriver à Milan, et que les Anglais avaient débarqué à Nice. Les domestiques des nobles, les douaniers, les agens de la police autrichienne étaient au premier rang des insurgés. Le danger était pressant, car l'incendie pouvait devenir général. Dans une position semblable, il n'y a pas à balancer. Une grande armée peut quelque fois mépriser ces soulèvemens, qu'il est toujours aisé de réprimer quand on peut faire de grands détachemens pour les combattre ; mais la perte d'une petite armée serait le résultat infaillible de la moindre hésitation.

Le droit public moderne avait jusqu'alors tiré une ligne de démarcation positive entre le ci-

toyen paisible, et les individus composant les armées, et partout les habitans qui prenaient part aux hostilités, sans faire partie de l'armée régulière, étaient traités comme des révoltés. Si jamais ce principe devait être appliqué, c'était incontestablement dans cette occasion, où la plus petite faiblesse aurait amené un soulèvement général.

A peine Bonaparte fut-il instruit de ce mouvement, qu'il retourna sur ses pas avec 300 chevaux et un bataillon de grenadiers; il fit arrêter à Milan une quantité d'ôtages, ordonna qu'on fusillât les individus qui avaient été pris les armes à la main, et déclara à l'archevêque, au clergé et aux nobles qu'ils seraient responsables de la tranquillité publique.

Une colonne mobile, aux ordres du général Lasne, se porta sur Bignasco, où 7 à 800 paysans armés étaient rassemblés; il les mit en fuite et en tua une centaine; le village fut brûlé. Le peuple de Pavie s'était également soulevé, et à l'aide de 5 à 6000 paysans qui furent introduits dans la ville, on investit la garnison qui s'était retirée dans le château.

Le général en chef, voulant empêcher le désastre qui résulterait de la résistance de cette ville, envoya l'archevêque de Milan porter au peuple soulevé une proclamation pour le faire rentrer dans l'ordre. La démarche du prélat resta sans effet. Bonaparte se porta alors

le 26 mai sur Pavie. La ville était garnie de beaucoup de monde, et semblait en état de se défendre; le château avait été forcé de capituler, faute de vivres et de munitions. Quelques coups de canon furent tirés et la ville sommée; mais l'aveuglement des insurgés était à son comble. Le général Dommartin fit placer de suite le 6e. bataillon de grenadiers en colonne serrée, la hache à la main avec deux pièces de canon en tête : les portes furent enfoncées, la foule se dispersa et se sauva dans les maisons et sur les toîts, essayant inutilement d'empêcher les troupes françaises de pénétrer dans les rues, en les accablant de pierres. Bonaparte voulait faire mettre le feu à la ville, lorsque la garnison du château revint saine et sauve, et lui épargna un acte aussi terrible. Il fallait cependant faire un exemple sévère, ou s'exposer à voir renouveller sans cesse ces troubles qui pouvaient enfin devenir dangereux; une exécution rigoureuse pouvait prévenir de plus grands maux, et épargner l'effusion du sang : on fit fusiller la municipalité et quelques chefs de la révolte; des ôtages furent enlevés et conduits en France; enfin, une proclamation ferme et menaçante, appuyée de punitions, devait mettre un terme aux succès des instigateurs de l'insurrection.

Aussitôt que ces exemples eurent calmé l'effervescence, et jetté l'épouvante parmi les peuples,

Bonaparte reprit l'exécution de ses projets contre Beaulieu, et se rendit à Brescia. Dans cet intervalle, l'armée française s'était avancée sur la Chiese; la division Masséna avait marché par Cassano, Soncino, Chiary, sur Brescia, et ensuite sur Montechiaro; celle d'Augereau se porta par Cassano, Fontanelle et Brescia, sur Ponte St. Marco; Serrurier dut se diriger sur Volta.

Le général autrichien, après la bataille de Lodi, s'était replié sur le Mincio; il fut forcé de s'affaiblir en jettant 20 bataillons dans Mantoue pour en former la garnison; et il fit choix, pour cela, des troupes les plus aguerries, des brigades Roccavina, Wukassowich et Roselmini. Il est vrai qu'une partie de cette garnison, aux ordres de Colli, resta encore en campagne, ayant pris position à Goïto, à la gauche de l'armée. Le reste des forces autrichiennes campait le long du Mincio: le général Liptay à la droite, vers Castel-Nuovo, gardant Peschiera et les défilés du Tyrol, par la Chiusa; le général Pittony à Valeggio, avec une avant-garde à Borghetto; Sebottendorf, avec trois bataillons et six escadrons, un peu plus à gauche, en intermédiaire du corps de Colli, à Goïto; Mélas, avec la réserve, à Oliosi, près de Valegio. Des retranchemens et des batteries couvraient le front.

Bonaparte avait résolu de forcer le passage par le centre de la ligne. Afin de diviser l'attention et

les forces de Beaulieu, il manœuvra par sa gauche, pour lui donner des inquiétudes par Salo, sur Riva, en menaçant de lui couper sa retraite sur le Tyrol; une demi-brigade fut portée à Salo, sur le lac de Garda; le général Kilmaine poussant avec la cavalerie jusque sous le canon de Peschiera (1), avait eu quelques rencontres avec les troupes légères de l'ennemi; la division Augereau vint remplacer Kilmaine à Desenzano, ce dernier se porta alors sur Castiglione; Masséna était à Montechiaro, et Serrurier à Monza.

Le 30 mai, à deux heures du matin, toutes les troupes du centre et de la droite se dirigèrent sur Borghetto; la cavalerie, flanquée par les grenadiers réunis, culbuta les avant-gardes autrichiennes, qui repassèrent le pont à la hâte et en rompirent une arche.

Bonaparte ordonna qu'on raccommodât aussitôt ce pont; mais le feu de l'ennemi mettait des obstacles à cette opération et la ralentissait. Un détachement de grenadiers se jeta dans le Mincio, tenant ses armes sur la tête et ayant de l'eau jusqu'aux épaules. Les autrichiens crurent voir renouveller la scène de Lodi : les plus avancés lâ-

(1) Peschiera était une petite place forte, située au point où le Mincio sort du lac de Garda (voyez planch. XXXI); elle appartenait à la république de Venise, mais les Autrichiens l'avaient fait occuper pour la sûreté de leur défense.

chèrent pied, et le pont ayant été rétabli, les grenadiers le passèrent et s'emparèrent de Valeggio, d'où le quartier-général de Beaulieu venait de sortir. Un bataillon du régiment de Kerpeu se jeta dans les ruines d'un vieux château, et fit une belle défense qui protégea la retraite des autrichiens.

Beaulieu avait son corps de bataille entre Villa-Franca et Valeggio, il fit mine de vouloir y tenir, Bonaparte ne demandait pas mieux, car il lui convenait d'engager une affaire dans cette position, où il pouvait espérer de couper les Autrichiens du Tyrol. Sur ces entrefaites, la division Augereau s'était aussi avancée sur le Mincio, qu'elle devait passer vers Mozambano ou Peschiera (1), pour couper aux Autrichiens la retraite par la vallée de l'Adige, sur Roveredo; et afin de leur dérober le mouvement de cette division, on canonna vivement leur ligne depuis Valeggio. Mais Beaulieu ayant détaché une brigade pour soutenir Peschiera, fut informé par là

(1) Une relation française dit qu'Augereau dut passer par le pont de Borghetto et remonter ensuite le Mincio, ce qui était dangereux et peu probable; la relation autrichienne assure qu'il voulut passer sous Peschiera, mais que Lyptai le repoussa, et qu'il ne passa que quand l'armée ennemie se fut retirée sur Dolce.

de l'entreprise du général Augereau et il commença sa retraite sur Dolce. La cavalerie autrichienne exécuta plusieurs charges pour la soutenir et quelquefois elle obtint du succès ; mais les généraux Kilmaine et Murat repoussèrent ses efforts, le dernier, surtout, déploya une grande bravoure. Augereau trouva, à son arrivée, Peschiera évacué : l'armée autrichienne avait déjà repassé l'Adige et rompu tous les ponts après avoir perdu, dans cette journée, 1000 à 1200 hommes et cinq pièces de canon ; le prince de Cuto, lieutenant-général commandant la cavalerie napolitaine, fut du nombre des prisonniers. Beaulieu marcha le lendemain de Dolce sur Calliano.

Bonaparte voulant s'assurer un passage sur l'Adige, fit occuper Vérone; cette grande ville était un poste militaire de la plus haute importance; elle avait non-seulement trois ponts sur l'Adige, qui sur ce point est très-rapide, torrenteuse et difficile, mais on peut encore la considérer comme la clef de tout le cours de cette rivière depuis la Chiusa jusqu'à son embouchure, puisque c'est le seul point de communication du haut avec le bas Adige. En effet, les chaînes de montagnes qui se rattachent à celles du Tyrol, viennent aboutir à la ville même et séparent entièrement la vallée de Roveredo

de tout le pays vénitien et de la vallée de la Brenta (1). Le général français en sentait trop l'importance, relativement à sa position, pour ne pas en faire la base de tous ses mouvemens, et il était assez autorisé à s'en emparer, par l'accueil que les Vénitiens avaient fait aux Autrichiens en leur laissant occuper Peschiera. Le quartier-général fut donc transféré à Vérone le 3 juin.

La division Masséna suivit et contint les restes de l'armée de Beaulieu, en prenant la position avantageuse de Rivoli et de la Corona, appuyant sa droite à l'Adige et aux rochers escarpés du Montemagnone, la gauche au lac de Garda.

La division du général Augereau se porta à Castiglione-Mantovano, elle en repartit le 4 à la pointe du jour, pour passer le Mincio au-dessous du lac et s'avancer sur le faubourg de Ceriole : elle enleva quelques postes extérieurs que les Autrichiens avaient retranchés et les força à rentrer dans la place. La division Serrurier, où se trouvait le général en chef, se dirigea sur la Favorite. L'avant-garde, aux ordres du général Dallemagne, fut portée sur Saint-Georges : comme elle devait attaquer ce faubourg, Bonaparte fit avancer le général Serrurier avec une demi-brigade en échelon intermédiaire pour la

(1) Voyez la planche XXXI.

soutenir au besoin. Après un combat assez vif, le général Dallemagne s'empara de St. Georges et du retranchement élevé entre le faubourg et le lac pour couvrir la digue et le pont. Les grenadiers français, emportés par leur ardeur, poursuivirent même l'ennemi, croyant renouveler le passage de Lodi, mais les circonstances étaient différentes, le pont était levé, et l'artillerie des remparts pouvait les foudroyer, le général en chef leur ordonna de revenir,

Bonaparte assuré que Beaulieu ne pouvait rien tenter de long-temps en faveur de Mantoue, tourna ses regards vers l'intérieur et surtout vers le midi de l'Italie, qui ne laissait pas que de lui causer quelques inquiétudes pour l'avenir.

Un auteur militaire distingué par l'éloquence de son style plus que par la solidité de ses principes, a prétendu que Bonaparte avait commis une faute en s'arrêtant devant Mantoue, il croit que ce général aurait dû, comme les armées du Nord et du Rhin, mépriser les places et pousser sa pointe sur l'Autriche. Certes, si on peut faire un reproche à Bonaparte, ce n'est pas celui de manquer d'audace, et il est facile de démontrer que le général M..... D...., s'est bien trompé. Une armée de 45 mille hommes venant de conquérir l'Italie avec la rapidité de l'éclair, ayant contraint le Piémont à une paix onéreuse et peu sûre, laissant en arrière de son

flanc droit les forces de Rome et de Naples, qui étaient à elles seules aussi nombreuses que ses bataillons; ayant devant elle le corps de Beaulieu, qui se renforçait à mesure qu'il se rapprochait de son centre de puissance; une armée, dis-je, qui se trouvait dans une position semblable, pouvait-elle, au mépris de toutes ces difficultés, s'avancer au milieu des provinces héréditaires de l'Autriche, pour aller courir, par la Carinthie, jusqu'aux portes de Vienne? En comptant qu'il eût fallu laisser 15,000 hommes pour bloquer Mantoue et le château de Milan, et qu'une division de 6000 hommes n'eût pas été suffisante pour contenir la population militaire et remuante du Tyrol, il ne serait resté à Bonaparte que 20 à 25,000 hommes disponibles pour l'exécution d'une entreprise si gigantesque. Cette course eût été une imprudence impardonnable à l'époque de l'arrivée sur le Mincio, puisqu'alors les armées d'Allemagne étaient encore derrière le Rhin et y resterent près d'un mois entier (1). Il sera facile de démon-

(1) L'armée de Sambre et Meuse avait commencé les hostilités le 1er juin, mais elle avait été ramenée derrière le Rhin; celle de Moreau ne passa à Kehl que le 24 juin, et ce ne fut que le 6 juillet, après l'affaire d'Ettlingen, que sa position sur la rive droite du fleuve fut solidement établie; Bonaparte était sur l'Adige depuis le 31 mai, et on prétendait qu'il marchât seul sur Vienne avec 25 mille hommes.

trer que plus tard, l'expédition fut aussi peu praticable ; on n'aurait pu la tenter que dans le cas où les forces en Italie eussent été portées à 50 ou 60 mille hommes, indépendamment du corps de blocus et des divisions nécessaires à la garde de ce pays; encore eût-il fallu qu'à la même époque, les armées du Rhin fussent réunies en une seule masse sur le Danube : alors seulement, Bonaparte aurait pu déboucher par le Tyrol et la Styrie, pour se lier avec cette masse et porter aux murs de Vienne les coups qui devaient décider de la paix. Dans aucune période de la campagne, ce mouvement ne fut exécutable, car au moment où Moreau et Jourdan se trouvèrent assez avancés pour cela, l'armée d'Italie avait peine à se soutenir devant les forces supérieures de Wurmser, et ce moment fut de courte durée, à cause des revers que les Français ne tardèrent pas à éprouver en Allemagne par suite de leur double ligne d'opérations sur une même frontière. On se convaincra donc aisément en se reportant un instant à ces différentes époques, de toute l'injustice des reproches que nous combattons.

Il était incontestablement plus sage, plus conforme aux règles de l'art, d'attendre les renforts qui étaient promis. Dans cet intervalle, l'état de délabrement de l'armée de Beaulieu et l'impossibilité où elle se trouvait d'entre-

prendre un mouvement offensif, permettaient de faire tous les préparatifs pour brusquer Mantoue et de rabattre vivement sur la Romagne une division assez forte pour en imposer à Naples et au gouvernement romain, et déterminer le Pape à préférer les palmes de la paix au fracas et aux chances de la guerre. Quelques jours paraissaient suffisans pour se débarrasser de deux ennemis dont la position menaçait les derrières de l'armée, préparer les équipages de siége, organiser en Lombardie les gardes nationales et même quelques légions soldées, calmer l'intérieur du pays, faire capituler le château de Milan, fermer aux Anglais tout accès sur le continent italien et enfin renforcer l'armée de toutes les troupes disponibles de l'intérieur : il faut convenir que jamais temps ne fut mieux employé. En conséquence, Bonaparte laissa la division Masséna en observation sur l'Adige, et la renforça assez pour tenir tête à Beaulieu; les généraux Serrurier et Vaubois investirent Mantoue; la division Augereau se dirigea sur Borgoforte pour y passer le Pô. On va voir combien le succès de ces mesures surpassa même les espérances qu'on pouvait en attendre.

Affaires intérieures de l'Italie.

A l'ouverture de la campagne, l'armée fran-

çaise n'avait pas seulement à lutter contre les Austro-Sardes, dont les forces étaient supérieures aux siennes; elle se trouvait encore en état de guerre contre la majeure partie des souverains d'Italie qui y prenaient part en raison de la nature et de l'étendue de leurs ressources.

Les petits princes, intimidés par les premières victoires de Bonaparte, avaient cherché leur salut dans les négociations. Le duc de Parme et de Plaisance avait demandé un armistice. Celui de Modène, allié à la maison d'Autriche, plus effrayé encore de la haine que lui avait attiré sa mauvaise administration, que des succès des armes françaises, s'était enfui à Venise; laissant à une régence le soin de gouverner ses états, et au Commandeur d'Est, les pouvoirs de traiter avec le vainqueur.

Bonaparte qui sentait la nécessité de neutraliser la résistance qu'on avait à craindre des peuples d'Italie, afin de tomber avec plus d'aplomb et de force sur l'armée autrichienne, s'empressa de mettre ces deux Souverains hors de la lice en traitant avec eux.

Le duc de Parme s'engagea, par l'armistice du 9 mai, à payer 2,500,000 francs, et à fournir 1,700 chevaux harnachés et 2000 bœufs. Il versa dans les magasins de l'armée 10 mille quintaux de bled, 5000 d'avoine, et remit entre les mains du vainqueur, vingt tableaux choisis parmi les chef-d'œuvres qui ornaient sa galerie.

Le duc de Modène s'obligea, par la convention du 17 mai, à payer dans la caisse de l'armée la somme de 7,500,000 francs, et à fournir pour la valeur de 2,500,000 francs, de munitions de guerre et autres désignées par le Général en chef. Une des clauses portait en outre que le Duc serait tenu de livrer 20 tableaux de sa galerie au choix des commissaires français envoyés à cet effet de Paris.

Ce fut à ces conditions que les deux duchés furent considérés comme pays neutres, et qu'on s'engagea à payer de gré à gré les vivres qu'ils fourniraient aux troupes dans les passages sur leur territoire.

Les Français avaient néanmoins encore deux ennemis redoutables dans Naples et Rome.

La Cour des deux Siciles, entrainée par les liens du sang qui l'unissaient à la famille des Bourbons, avait résolu la guerre dès les premières années de la révolution; mais contenue peut-être par l'apparition de l'escadre française de l'amiral Latouche, elle avait suspendu momentanément ses hostilités. La mort de Louis XVI et l'influence des Anglais, la déterminèrent dès-lors à une guerre qu'elle fit au reste avec mollesse. Trois mille hommes de troupes napolitaines seulement, s'embarquèrent en 1793, pour coopérer à l'expédition de Toulon, et rentrèrent dans leurs foyers après la reddition de cette place. Les cam-

pagnes de 1794 et 1795 se passèrent plutôt dans un état d'observation que de guerre ouverte. La Reine, princesse autrichienne qui exerçait une grande influence, professait la haine la plus violente contre les français. Le ministre Acton était également dévoué au parti de la coalition. Il n'était pas difficile dans cet état de choses, de décider le gouvernement napolitain à prendre une part plus active aux opérations. Le grand mobile de l'Angleterre et les sollicitations de la cour de Vienne obtinrent facilement ce résultat, et il fut décidé que dans cette campagne, un corps napolitain de 15 à 18 mille hommes, viendrait opérer sous les ordres de Beaulieu. Déjà même, la cavalerie de ce corps avait joint l'armée autrichienne derrière le Pô.

Le Saint Siége, ce triste débris du trône des Césars, après avoir fait trembler l'Europe pendant dix siècles par la puissance de l'opinion, comme Rome république l'avait assujettie par la force des armes, ne conservait, depuis le milieu du dix-huitième siecle, qu'une ombre de cette puissance spirituelle en Italie et en Espagne. Son empire temporel, presque nul en lui-même, était encore affaibli par tous les vices des institutions religieuses, et tel était son abaissement, qu'il aurait suffi d'une brigade française pour terminer les différends, si l'on n'avait eu à craindre que le gouvernement napolitain ou d'autres alliés plus puissans encore, n'y intervinssent.

Depuis l'assassinat de l'envoyé Basseville à Rome (le 13 janvier 1793) la rupture avec la France avait été complète ; mais le Saint Siége n'ayant d'autre force que dans les armes sacerdotales, toutes les hostilités s'étaient bornées de sa part, à une réprobation violente et souvent répétée de ce qui se faisait en France. Ces déclamations étaient accompagnées d'un appel aux fidèles, pour les engager à combattre les ennemis du trône et de l'Eglise.

Quoique ces armes ne fussent pas du nombre de celles qui gagnent des batailles, elles ne laissaient pas d'avoir un certain degré d'importance dans la situation des affaires : il ne s'agissait pas alors d'une de ces guerres politiques où les habitans paisibles reçoivent tour-à-tour, avec la même indifférence, les vainqueurs et les vaincus ; c'était une guerre d'opinion dans laquelle la moitié de la nation italienne croyait entrevoir l'anéantissement de ses priviléges et le boulversement de sa religion. Ces craintes étaient exagérées, sans doute, mais les passions haîneuses calculent peu, et les Souverains des petits états, leurs stipendiés, les nobles et les prêtres, s'imaginant avoir tout à perdre, échauffaient les esprits de leurs partisans, et fomentaient un levain de sédition prêt à se développer. En pareilles conjonctures, et vu l'influence marquée qu'exerçait le clergé sur les peuples de la presqu'île,

la puissance du Pape n'était pas un vain mot.

Bonaparte sentit l'urgence de se débarrasser de toutes les inquiétudes qui résulteraient du prolongement de cet état de choses, et prit la résolution de profiter de l'inertie de Beaulieu pour frapper un coup de vigueur qui déterminât la cour de Naples à signer la paix, et forçât Rome à se retirer de la coalition. Cette expédition, de courte durée, facilitait encore l'occupation du port de Livourne, ordonnée depuis long-temps par le Directoire, et fournissait le moyen de faire les préparatifs du siége de Mantoue, en retirant des places fortes du pays, l'artillerie et toutes les munitions nécessaires pour le pousser avec vigueur.

Tant d'avantages réunis déterminèrent bientôt Bonaparte à entreprendre cette expédition ; mais à peine avait-il fait ses premières dispositions que le prince Pignatelli-Belmonte vint à Brescia lui demander un arrangement de la part de la cour de Naples. Cette proposition entrait trop dans les vues du Général en chef, pour qu'on ne fut pas bientôt d'accord ; l'armistice fut signé le 5 juin.

Cet incident n'apporta aucun changement à l'expédition résolue : le succès en était d'autant plus certain que la Cour de Rome, isolée dans cette lutte, devait subir les conditions qu'il plairait au vainqueur de lui imposer. L'armée se

mit donc en mouvement ; la division Masséna considérablement renforcée, resta en observation sur l'Adige ; celle de Serrurier continua d'investir Mantoue. Le général Augereau quitta Legnago, passa le Pô à Borgo-Forte, se dirigeant sur Bologne. Une division composée de divers détachemens et de la 75e. demi-brigade fut rassemblée à Plaisance sous les ordres du général Vaubois.

Sur ces entrefaites, des troubles s'étaient élevés dans les fiefs impériaux voisins de Gênes. Les agens que l'Autriche entretenait dans ces domaines, y avaient excité à la révolte un peuple grossier et crédule, pour qui l'exemple de Pavie devait être inutile. Plusieurs courriers et quelques détachemens français avaient été assassinés. Un autre détachement était cerné dans Arquata, foyer de la sédition. Ces mouvemens, étincelles précurseurs d'un incendie, furent reprimés par une colonne mobile aux ordres du général Lasnes.

Ce général entra dans les fiefs, prit de vive-force Arquata où les insurgés s'étaient portés aux plus grandes cruautés envers les troupes françaises ; il les dispersa, fit fusiller leurs chefs, bruler leurs maisons, et par cet acte de rigueur mit fin à toute inquiétude ultérieure (1).

---

(1) Nous ne rappelons qu'avec peine ces scènes malheu-

Cette expédition était déjà terminée, quand la division du général Augereau passa le Pô à Borgoforte le 17 juin. Elle s'empara de Bologne le 19. La division Vaubois se dirigeait en même temps de Plaisance par Fierenzuela, Castel-Guelfo et Parme. Elle entra le 19 juin à Reggio. Bonaparte de son côté, était parti de Tortone le 17, et était à Modène le 19. C'est de-là, que le colonel Vignolle, alla sommer le commandant du Château d'Urbin. Ce fort garni d'une enceinte bastionnée, revêtue, entourée de fossés pleins d'eau avec un chemin couvert en bon état, ouvrit ses portes sans difficultés. On y trouva cinquante pièces de canon et des munitions proportionnées. La garnison forte de 200 hommes fut prisonnière.

Le général en chef continua sa route pour Bologne, où il arriva à minuit. La division Augereau y était depuis 8 heures : les avant-gardes furent poussées sur Ferrare, où l'on entra sans résistance. Le château était en bon état, et son arsenal garni de 114 pièces de canon.

La colonne du général Vaubois devait traverser la Toscane, sous prétexte de marcher sur Rome.

---

reuses, mais elles sont indispensables pour faire juger la vraie situation d'une faible armée française, se trouvant sur l'Adige devant les masses de l'Autriche, et avec l'esprit qui régnait en Italie.

A la première nouvelle de son approche, le Grand-Duc envoya son ministre Manfredini à Bologne, reclamer sa neutralité. On lui promit de diriger la marche par Sienne et cette condition qui garantissait Florence détermina le prince à rester spectateur paisible des événemens dans sa capitale. La division se dirigea donc par Rubiéra, Venanzo, le Monte-Cenere, Pietre-Pellago, St.-Marcello, et arriva le 26 juin à Pistoie. La renommée devançant la marche de l'armée avait semé l'épouvante à Rome. Le Pape, privé de l'appui de la cour de Naples, qui venait de faire une paix séparée, députa au vainqueur le signor *Gnudi*, et pour assurer le succès de sa mission, il sollicita l'intervention du chevalier Azara, ministre d'Espagne près de S. S. Ces deux plénipotentiaires signèrent à Bologne, le 24 juin, un armistice dont les conditions étaient dures à la vérité, mais proportionnées aux torts que la Cour de Rome avait eus en tolérant l'assassinat de Basseville, en excitant la Vendée à une guerre de religion et en prêchant, pendant trois ans, une nouvelle croisade contre la France. Par cet armistice, Bonaparte se ménagea des ressources précieuses. Les chefs-d'œuvres les plus vantés des arts devinrent les trophées de ses victoires; la nation française acquit la possession de plusieurs places importantes, et affranchit en outre un territoire qui allait devenir le berceau d'une nouvelle républi-

que ; enfin l'ennemi irréconciliable de la France y essuyait une humiliation, les ports des Etats de l'Eglise devaient être fermés aux Anglais.

Cependant il restait à exécuter un des principaux points du projet, celui que réclamaient les intérêts commerciaux de la France et la sûreté de l'armée. Il eût été illusoire, en effet, que Rome fermât ses ports aux vaisseaux ennemis s'ils avaient conservé la libre entrée de celui de Livourne, sur les derrières de l'armée.

Le 27 juin, l'avant-garde de la division Vaubois, aux ordres du général Murat, passa l'Arno à Fusecchio : elle fut suivie par la 75e. demi-brigade, que commandait le général Vaubois en personne. Le lendemain, ces troupes, au lieu de se diriger sur Sienne, où leur destination était annoncée, se rabattirent brusquement sur Livourne, où elles entrèrent sans opposition. Une frégate anglaise qui se trouvait dans le port, faillit être prise, et n'eut que le temps de mettre à la voile. Le sequestre fut mis sur tous les magasins et la valeur des effets confisqués fut portée à plusieurs millions. On ne peut s'empêcher de blâmer cet envahissement, mais au fait, il n'était qu'une représaille de tout ce qu'on s'était permis dans les ports de la Méditerrannée pendant les années précédentes.

Après cette expédition, Bonaparte laissa le général Vaubois à Livourne, avec la 75e. demi-

brigade, et se rendit à Florence, où il eut une conférence avec le Grand-Duc.

Dans le même temps que le Géneral en chef terminait, avec autant de promptitude que de succès, les affaires intérieures de l'Italie, le général Depinoy avait pressé le siége du château de Milan; la possession de ce fort devenait importante depuis l'agitation qui avait éclaté dans la capitale à l'époque des troubles de Pavie. On ne pouvait guères espérer de tranquillité sous le feu du canon autrichien, et aussi long-temps qu'une garnison ennemie se trouverait en état de prêter la main à un soulèvement. Un petit équipage de siége, formé à Tortone, avait été réuni au milieu de juin, et la tranchée avait été ouverte dans la nuit du 17 au 18; les batteries furent démasquées le 27, et leur feu prit une telle supériorité sur celui de la place, qu'au bout de 48 heures, le gouverneur capitula: la garnison, forte d'environ 1800 hommes, fut prisonnière; on trouva dans le fort 150 bouches à feu et 200 milliers de poudre. Cette conquête contribua à raffermir l'esprit flottant de la Lombardie.

La division Augereau, qui se préparait à quitter Bologne pour retourner vers Mantoue, avait encore à punir des insurrections. Les mêmes hommes qui avaient soulevé les habitans de Pavie portèrent ceux de Lugo à la révolte. Cette petite ville, qui est enclavée dans la légation de Ferrare,

cédée récemment par le Pape, appartenait à la Romagne, et le clergé y avait conservé toute son influence; ses habitans, soulevés par une proclamation, avaient fait feu sur un détachement de soixante dragons, qu'au premier avis de leur insurrection le général Augereau avait envoyés pour les faire rentrer dans l'obéissance. Ce premier acte d'hostilité leur réussit: cinq dragons furent tués, le reste prit la fuite. Mais la joie des insurgés fut de courte durée: attaqués du côté d'Imola et vers Arquata, par deux colonnes munies de quelques pièces de canon, ils furent mis en désordre; on les poussa jusques dans la ville, sous les murs de laquelle le plus grand nombre fut taillé en pièces. La ville fut livrée au pillage, et on ne fit aucun quartier aux habitans pris les armes à la main (1).

Les provinces méridionales de l'Italie étant

(1) Nous le répétons, ces exemples, quoique bien sévères, étaient indispensables et autorisés par le droit de la guerre. Le principe qui a décidé les gouvernemens à en user ainsi envers les habitans qui ne font pas partie de l'armée, affaiblit à la vérité les résistances nationales; mais il a aussi ses avantages; surtout celui de diminuer les maux de la guerre. On fait effectivement un mal pour en éviter un plus grand; car les exemples se bornent aux premières révoltes: lorsqu'elles continuent et deviennent générales, alors on est forcé à suspendre la rigueur qui dégénérerait en barbarie, et la guerre devient nationale.

pacifiées, le port de Livourne occupé, le château de Milan rendu, tous les efforts de l'armée devaient naturellement se diriger contre Mantoue, ce dernier boulevard de la puissance autrichienne en Italie, dont la chute assurait les conquêtes de l'armée française. Rien ne s'opposait au siége de cette place; l'artillerie prise à Milan, au fort Urbain, à Ferrare, était plus que suffisante pour le pousser avec vigueur.

D'un autre côté, l'armée de Beaulieu, retirée dans sa position de Roveredo, y construisait des retranchemens, et semblait moins disposée à reprendre l'offensive qu'à se mettre à l'abri d'un ennemi dont elle venait d'éprouver la force. La difficulté de vivre dans ces vallées étroites, et le besoin de se refaire et de se réorganiser, décidèrent les Autrichiens à cantonner une partie de leurs troupes. La cavalerie fut portée jusqu'à Trente; le corps de bataille était à Calliano; le général Henrici commandait une division d'infanterie à Roveredo, Colli une autre à Alla. Son avant-garde avait élevé, en avant d'Avio, des retranchemens dont la ligne s'étendait depuis le lac de Garda jusqu'à Belluno; les chasseurs tyroliens couvraient les crêtes des montagnes et toutes les petites vallées aboutissant à celle de l'Adige.

Le général Masséna, qui était opposé à Beau-

lieu, tenait, pour garder les débouchés du Tyrol, la position de la Corona et de Rivoli, comme nous l'avons déjà dit. Malgré les avantages de cette position, qui semblaient en faire une forteresse inexpugnable, on jugea néanmoins convenable de ne pas souffrir l'établissement des avant-gardes ennemies à une si grande proximité : le général Joubert reçut ordre de faire attaquer les retranchemens de cette avant-garde, le 7 juillet, par la Bochetta di Campion. Le chef de bataillon Marchand tourna l'ennemi par la droite, tandis que le chef de bataillon Recco le tournait par la gauche ; lorsque les colonnes furent arrivées à hauteur, le reste de la brigade l'attaqua de front. Les soldats gravirent les rochers escarpés l'arme au bras et sans tirer ; ils culbutèrent l'ennemi avec perte de 2 à 300 hommes, et le rejetèrent derrière Roveredo ; le chef de bataillon Recco, de son côté, s'empara du poste avantageux de Belluno. Ainsi, l'ennemi perdit, dans un seul petit combat, des retranchemens qui lui avaient coûté de longs travaux, et derrière lesquels il se croyait inabordable.

Cependant les préparatifs du siége de Mantoue se poussaient avec toute la vivacité qu'on pouvait espérer de l'éloignement des moyens.

La place est une des plus avantageusement situées pour la défense. Si l'importance d'une

forteresse se mesurait à la durée de sa résistance, elle serait sans contredit mise au nombre des premières de l'Europe : mais une place doit avoir un autre but ; elle doit être placée située sur les deux rives d'un fleuve pour en assurer le passage, ou dans une position stratégique avantageuse pour protéger des communications, former de grands dépôts, ou enfin pour assurer à une armée battue une retraite avantageuse et un bon camp sous ses murs. La première condition requise est de n'être pas dominée, la seconde est d'avoir des débouchés faciles, soit pour seconder les opérations offensives d'un corps qui aurait été obligé d'y chercher un asile, soit pour que l'ennemi ne puisse l'y bloquer qu'avec un corps de troupes nombreux.

On sait que Mantoue ne remplit pas toutes ces conditions ; sa situation au milieu d'un lac et d'un pays coupé de canaux, qui offre des obstacles pour un siége, en rend aussi le débouché très-difficile ; on peut la bloquer avec peu de monde en élevant quelques ouvrages sur les points accessibles. L'air pestilentiel qui y règne, joint à ces circonstances, en fera toujours un mauvais refuge pour une armée. Si elle acquit une grande célébrité dans cette campagne, la raison en fut plutôt dans l'état respectif des deux armées qui s'en dispu-

taient la possession, que dans la bonté réelle de la place. Sa position stratégique sur la courte ligne du Mincio, entre le lac de Garda et le Pô, en faisait le principal mérite : cet avantage n'eût pas beaucoup inquiété l'armée victorieuse si elle avait eu des forces suffisantes pour laisser un corps d'observation et passer outre. La faiblesse numérique de l'armée française et la perte de tout son parc de siége qu'on ne remplaça pas, furent les seules causes de la longue défense de Mantoue.

Lorsque la place fut abandonnée à son sort, elle ne se trouvait pas dans le meilleur état; la rapidité avec laquelle le théâtre de la guerre s'était rapproché de ses murs, n'avait pas été prévue, et les palissades, les revêtemens laissaient beaucoup à désirer; on verra, en examinant le plan, que le front du côté du lac était peu fortifié et qu'on comptait plus sur la défense naturelle que sur celles de l'art. Dans les grandes chaleurs le lac était très-bas, mais cela ne présentait qu'une difficulté de plus, parce qu'il était alors bourbeux et difficile à naviguer, sans être néanmoins guéable; les approches de l'autre côté étaient encombrées de jardins, d'arbres, même de petits pavillons qui étaient fort utiles aux assiégeans. Un conseil de défense avait établi la distribution des forces néeessaires pour s'y maintenir longtemps, et d'après les bases qu'il avait arrêtées, on

avait jeté une garnison de 11,800 hommes, infant.
450 de cavalerie,
700 d'artillerie,
116 mineurs,
64 mariniers pour les chaloupes.

TOTAL. . . 13,130

Le nombre des canons en batteries était de 180 grosses pièces de rempart, 76 mortiers ou obusiers, et 60 pièces légères : au total 316.

Tout était approvisionné pour quatre mois, et la garnison se trouvait composée des troupes les plus aguerries. Le gouverneur Canto d'Irlès était un ancien officier-général, d'origine espagnole, jouissant d'une bonne réputation.

Le général Roselmini fut chargé de défendre la citadelle avec sa brigade, forte de 3500 hommes.

La porte et l'ouvrage à cornes de Pradella furent confiés au général Wukassowich, avec 2500 hommes.

Le colonel Salis eut à défendre l'ouvrage à couronne du Thé.

Le général Roccavina gardait les retranchemens et le front de Migliaretto, avec cinq bataillons.

Le colonel Sturioni, avec 2400 hommes,

devait surveiller le front du lac et garder S^t.-George.

Tout annonçait que la conquête serait disputée.

Depuis le combat du 4 juin, où les postes extérieurs avaient été rejetés dans la place et le retranchement de S^t.-George emporté, la division Serrurier avait continué de bloquer Mantoue et à élever quelques ouvrages de campagne sur toutes les issues par lesquelles la garnison aurait pu déboucher. Le parc de siège commençait à arriver; mais son grand éloignement et le peu de moyens qu'on avait pour le transporter, ralentissaient les arrivages, et tout le mois de juin se passa sans événemens.

Les Autrichiens firent plusieurs sorties dans l'espoir de troubler les travaux. Le 6 juillet, le général Wukassowich en exécuta une avec assez de succès. Le 16, ce Général renouvella ses tentatives; il sortit avec 3 mille hommes par la porte de Pradella, tandis que 1500 hommes débouchaient par celle de Cérése. Les postes avancés furent d'abord reployés suivant l'usage; les Autrichiens arrivèrent jusqu'à portée du pistolet des batteries; le 5e. bataillon de grenadiers les reçut avec valeur; les généraux Fiorella et Dallemagne firent marcher leurs troupes et attaquèrent à leur tour les assiégés, qui, après deux

heures de combat, furent forcés à rentrer dans la place. Cette affaire fut vive et la perte des deux partis balancée. Quelques jours après (le 9 juillet), le gouverneur reçut un message de Wurmser, qui lui annonçait son arrivée à l'armée du Tyrol et lui promettait un prompt secours.

A cette époque, les travaux commencèrent à prendre plus d'activité sur les hauteurs de Zipata ou de Pompenazo, à celle de Belfiore, ainsi qu'à Montata, du côté de la citadelle.

Le 17, le Général en chef voulut essayer un coup d'audace, dont la réussite lui eût assuré la prise de la place, et qui échouant ne compromettait rien. Il ordonna à 800 grenadiers de s'embarquer, à dessein de s'emparer de la porte Catena, et de donner ainsi le moyen d'introduire les colonnes qui devaient se tenir prêtes à pénétrer dans la place et à l'enlever de vive force; mais les eaux du lac se trouvant trop basses, il fallut renoncer à ce projet.

Le 18 juillet, tous les préparatifs étant achevés, l'on somma de nouveau la place avant d'ouvrir la tranchée. La garnison avait jusqu'alors conservé un petit camp retranché à Migliaretto, sous la protection des ouvrages. Le général Serrurier le fit emporter à huit heures du soir. Le général Murat avec 2000 hommes, l'attaqua par la droite; le général Dallemagne, avec une

autre colonne l'escalada par la gauche. Le chef de bataillon Andréossi, avec cinq chaloupes canonnières qu'il avait armées, manœuvra de manière à attirer sur lui le feu des remparts et protégea cette entreprise. Ces dispositions eurent un plein succès ; le général Roccavina fut contraint à rentrer dans la place ; on le suivit jusque sur le chemin couvert, où quelques braves s'élancèrent même pour enlever les palissades, mais les Autrichiens ayant été renforcés, ces tentatives furent inutiles.

Pendant ce combat, le général Chasseloup faisait ouvrir la tranchée à cent toises de l'enceinte, sous la mitraille de l'ennemi. Au même instant, les batteries de Pradella, de St.-George et de la Favorite, commencèrent à jouer contre la place. Les deux premières étaient composées de six pièces de gros calibres, qu'on tirait à boulets rouges, et de six mortiers; la dernière était de huit pièces et rompait la communication de la ville avec la citadelle. Le feu de ces batteries fut si bien dirigé, qu'elles répandirent la consternation dans la ville. En moins d'un quart-d'heure, les incendies se manifestèrent en plusieurs endroits. Au point du jour, la parallèle ne se trouvant tracée qu'imparfaitement, la garnison réunit une partie de ses forces et chercha à déboucher sous la protection du feu

des remparts. La bonne contenance des troupes françaises, rendit tous ses efforts inutiles; les soldats, abrités par des ravins et par des digues, habiles à profiter de tous les avantages du terrain pour se mettre à couvert de la mitraille, attendirent l'ennemi sans tirer, et cette fermeté seule lui en imposa assez pour le déterminer à rentrer dans ses murs.

Les jours suivans furent employés à perfectionner et augmenter les travaux. Le feu fut surtout très-vif d'une batterie élevée entre St.-George et la citadelle, et qui cherchait à détruire les écluses pratiquées dans la digue, ce qui aurait mis à sec le terrain situé entre le Payolo et la ville, depuis la porte Pradella jusqu'à la porte Cérèse, mais la solidité de la maçonnerie et le grand éloignement, rendirent ces tentatives inutiles.

Des batteries furent élevées sur la rive gauche du Mincio pour battre en écharpe le Migliaretto. Le 21, un bout de parallèle fut poussé à cinquante toises du chemin couvert des ouvrages avancés.

La place était vigoureusement pressée, et tout annonçait que sous peu de jours, elle succomberait, lorsque des événemens importans, dont nous allons rendre compte, vinrent contrarier le siége et augmenter les trophées de l'armée

d'Italie. Avant de rapporter ces événemens, je crois devoir rapprocher ici, dans un même tableau, ceux qui les ont précédés et ceux qui à la même époque se passaient en Allemagne. Ces rapprochemens m'ont paru nécessaires pour aider le lecteur à saisir l'ensemble du plan d'opérations.

ITALIE.	ALLEMAGNE.
11/15 avril. Bataille de Montenotte et de Dego.	Les armées du Rhin restent en cantonnemens dans une inaction absolue, par suite de l'armistice du mois de décembre 1795.
22 Affaire de Mondovi.	
28 Armist. du Piémont.	
7 mai. Passage du Pô, combat de Fombio.	
10 Affaire de Lodi.	Même inaction pendant le mois de mai.
15 Entrée de Bonaparte à Milan.	
25 Révolte de la Lombardie.	Les Autrichiens envoient 30 mille hommes du Rhin en Italie.
31 Passage du Mincio.	
5 juin. Armist. avec Naples.	1er juin. Jourdan commence les hostilités sur la droite du Rhin.
19 Expédition sur la Romagne.	4 Affaire d'Altenkirchen.
23 Armist. avec le Pape.	L'Archiduc marche contre lui.
28 Occupation de Livourne.	15 Affaire de Wetzlar; retraite de l'armée française.
29 Capitulation du château de Milan.	

ITALIE.	ALLEMAGNE.
	14 Moreau attaque Wurmser vers Spire.
	24 L'armée du Rhin passe à Kehl.
	28 Combat de Renchen.
16 juill. Ouverture de la tranchée devant Mantoue.	2 juill. Jourdan passe de nouveau le Rhin à Neuwied.
	10 Affaire de Bergen.
29 Wurmser s'avance pour débloquer Mantoue.	5 Moreau combat Staray à Rastadt.
	9 Combat d'Ettlingen.
Combats de Salo et de la Corona.	20 —— de Canstadt sur le Necker.
30 Levée du siége de Mantoue.	15 Entrée de Jourdan à Francfort.
	25 Entrée de Jourdan à Wurtzbourg.
	Armistice avec le Wurtemberg et Baden.
3 août. Combat de Lonato.	11 août. Bataille de Neresheim.
5 Affaire de Castiglione. Wurmser rejetté dans le Tirol.	15 Moreau sur le Danube. L'Archiduc marche contre Jourdan qui s'avance vers Amberg.
	23 Affaire d'Amberg, retraite de l'armée de Sambre et Meuse.

Nous allons consacrer maintenant les chapi-

tres suivans à la narration des campagnes des deux armés d'Allemagne, afin de conserver l'ordre chronologique, autant que cela peut se faire pour des événemens si compliqués et si intimement liés entr'eux. Nous reviendrons ensuite au récit des opérations qui forcèrent l'armée française à lever momentanément le siége de Mantoue et à celui des victoires qui la maintinrent en possession de l'Italie.

CAMPAGNE

Des armées du Rhin et de Sambre et Meuse en 1796.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

CHAPITRE XXVII.

Dispositions générales; rupture de l'armistice; l'armée de Sambre et Meuse s'avance sur la Lahn, et remporte une victoire à Altenkirchen; l'Archiduc y porte des forces et la repousse; affaire de Wetzlar (1).

Les Autrichiens, loin de profiter, à la fin de la campagne de 1795, de la supériorité de leurs forces et de l'avantage de leur position centrale,

(1) J'ai rédigé cette relation en 1811, elle a été remise la même année à la censure de Paris. Dès lors un ouvrage du plus grand intérêt a été publié sur la même campagne par S. A. I. l'archiduc Charles : j'aurais pu redresser beaucoup de petits détails d'après les renseignemens que donne cet excellent ouvrage, j'ai même balancé si je n'en ferais pas simplement la traduction, car ce sera, sans contredit, la meilleure histoire de cette campagne en Allemagne. Mais la nécessité de ne pas donner aux opérations d'une seule armée des développemens aussi étendus, m'a décidé à laisser ma relation telle qu'elle était; on y perdra des détails intéressans, cependant

appuyée sur deux bonnes bases, comme celles de Mayence et de Manheim, négligèrent, comme nous l'avons déjà dit, de poursuivre leurs succès contre Pichegru et Jourdan, et conclurent, au contraire, un armistice pour les armées d'Allemagne. Peu de temps après, Clairfayt quitta le commandement de l'armée du Bas-Rhin, et fut remplacé par l'archiduc Charles, jeune prince plein d'énergie, et qui avait déployé des talens militaires depuis la bataille de Nerwinden.

Nous avons vu au chapitre 25, en examinant le plan général des deux partis pour cette cin-

---

l'essentiel étant de bien grouper les événemens, je me bornerai à faire quelques changemens aux batailles de Wurtzbourg et de Biberach. Au reste le Prince a puisé aux mêmes sources que moi, pour ce qui concerne les armées françaises; car je lui ai transmis le journal de l'armée de Sambre et Meuse qui m'a servi, et pour l'armée du Rhin, Son Altesse a suivi une partie des récits de Dedon. Quant à ce qui concerne les armées impériales, l'Archiduc avait eu la bonté de me faire envoyer, dès 1810, un précis de ses opérations, et m'avait ainsi mis à même de les rapporter à fort peu de chose près, comme on les trouvera dans les chapitres suivans. L'ouvrage du Prince lui fait autant d'honneur que sa campagne; c'est un modèle de modestie et de franchise sans exemple. Je m'étais permis de relever quelques fautes contre les principes; mais l'Archiduc s'est traité avec plus de rigueur que ne l'aurait fait le juge le plus sévère. J'ai donc cru ne devoir rien changer à mes observations, puisqu'elles sont d'accord sur le fond avec celles de Son Altesse.

quième campagne, que le cabinet de Vienne, encouragé par les succès de Clairfayt, espérait de pousser vivement la guerre au-delà du Rhin, et de réparer, aussitôt que la saison serait favorable, le temps que ses armées avaient perdu assez inutilement depuis le mois de décembre. Cette résolution est une preuve suffisante que l'armistice était contraire aux intérêts des Autrichiens; car, à la fin de 1795, ils eussent aisément poussé deux armées battues, délabrées et découragées; tandis qu'au printemps elles avaient eu tout le temps de se refaire, de se réorganiser, enfin, de reprendre cette confiance si nécessaire aux troupes françaises, et qui les replaça bientôt dans une attitude offensive.

Les mémoires que j'ai entre les mains assurent que les Autrichiens avaient enfin conçu le projet de s'avancer, dans les premiers jours de juin, sur la Moselle et sur la Sarre; ce motif les détermina à dénoncer la rupture de l'armistice le 21 mai, pour commencer les hostilités le 31. Ce plan était bon quant à la direction que l'on avait choisie pour y porter les efforts concentrés (1); mais

(1) L'Archiduc désapprouve ce plan, et a fait un calcul de toutes les chances qu'il présentait. Il me semble que ce Prince s'en est exagéré les difficultés. Les Autrichiens, forts de 180 mille hommes, pouvaient bien prendre l'offensive sur un adversaire inférieur, malgré quelques places fortes qui se trou-

il semble que rien n'aurait empêché de l'exécuter pendant l'hiver qui ne fut pas excessivement rude, ou du moins au mois de mars ou d'avril, à l'instant même où les opérations commençaient en Italie. L'ouverture de cette campagne fut signalée, au contraire, par un événement assez extraordinaire. On y vit l'armée accessoire de Beaulieu, qui ne comptait pas plus de 60 mille hommes, prendre l'offensive contre la frontière ennemie la plus hérissée de difficultés ; tandis que l'armée

---

vaient à proximité et sans être obligés de laisser des armées d'observation devant chaque petite place. Par la première bataille gagnée, les Français, déjà inférieurs, se seraient vus forcés de jeter des garnisons partout, même dans les places que l'on n'eût pas songé à inquiéter. Ainsi battue et affaiblie par de si nombreux détachemens, l'armée française pouvait être mise hors d'état de tenir la campagne, et poussée vivement. Deux ou trois corps d'observations de 10 mille hommes chaque, auraient suffi pour surveiller plusieurs forteresses à la fois, après que les coups décisifs eussent déjà été frappés; alors tout le reste de l'armée eût été disponible pour les opérations offensives contre les forces actives de l'ennemi. La réussite du plan dépendait donc d'une première bataille gagnée entre la Moselle et la Sarre, sur chacune des armées de Jourdan et de Moreau. La victoire était presque certaine : la position centrale des Autrichiens les eût mis à même d'employer alternativement 100 mille hommes contre chacune de ces armées. Au reste on fait la guerre pour courir des chances, et les Autrichiens en avaient d'assez favorables pour risquer une bataille à Kirchberg, Trarbach et Hombourg, ayant derrière eux des points d'appui tels que Mayence et Manheim.

principale de 180 mille combattans, se trouvait encore, deux mois après, paisible dans ses cantonnemens.

L'on n'a pu percer, jusqu'à ce moment, le mystère d'un plan semblable ; mais il est certain qu'aucun raisonnement militaire ne saurait le justifier. Les événemens ne tardèrent pas à prouver, au cabinet de Vienne, l'incohérence de ses combinaisons et tout le prix du temps qu'il avait perdu. L'armistice dénoncé devait expirer le 31 mai, et les armées des deux partis s'apprêtaient à prendre l'initiative, lorsqu'un courrier apporta au général Wurmser l'ordre de faire partir un corps d'élite de 25 mille hommes de l'armée du Haut-Rhin, pour couvrir le Tyrol et sauver Mantoue. Ce corps se mit en marche sur le champ. Le maréchal, désigné pour remplacer Beaulieu, conserva néanmoins le commandement de son armée jusqu'à l'arrivée des troupes à leur destination; il devait à son départ remettre le reste de son corps au général Latour, qui serait alors subordonné à l'archiduc Charles. Ce contre-temps détermina les Autrichiens à renoncer à leur marche sur la Moselle, et à rester sur la défensive : les Français, plus entreprenans, les prévinrent bientôt.

Avant de donner un précis des opérations, il importe de jeter un coup-d'œil sur les positions

des deux partis : le tableau ci-joint en donnera une idée, quoiqu'il soit, du 31 mai, avant le départ des troupes de Wurmser.

On voit, d'après ce tableau, que les armées impériales eussent été depuis long-temps en mesure de prendre l'offensive.

Elles étaient fortes de	133,000 hom. d'inf. et	43,000 h. de caval.
Les Français comptaient	131,000 ———	17,000 ———
Il y avait donc à leur désavantage.	2,000	16,000

Outre cela, les Français devaient fournir dix ou douze garnisons, et les Autrichiens seulement trois.

Si l'armée impériale prenait l'offensive et qu'elle gagnât une bataille, il fallait compter que 30 mille hommes d'infanterie et 2 mille chevaux se jetteraient dans les places ; il ne serait donc resté, aux Français, pour tenir la campagne, que 116 mille hommes, dont 15 mille de cavalerie.

Les Autrichiens, en laissant 30 mille fantassins et 10 mille chevaux en observation des forteresses, auraient eu en campagne 135 mille hommes, dont 33 mille de cavalerie, supériorité immense quand elle est encore appuyée par une première victoire.

Après le départ du maréchal Wurmser, il resta à l'Archiduc environ 150 mille combattans, dont

c

orm

UN.

MIL

nt e

verte sur la rive gauche; d'ailleurs l'éloignement de ce poste, qui se trouvait à l'extrémité de la ligne, le rendait bien moins favorable que les points centraux de Mayence et de Manheim. L'armée de Moreau sur le Haut-Rhin, n'ayant point de débouché sur la rive droite de ce fleuve, se trouvait comme paralysée pendant quelque temps, dès que le théâtre de la guerre se portait sur cette rive.

Les Français semblaient, au contraire, avoir une espèce de supériorité dans leurs opérations défensives en ce qu'ils possédaient des places de seconde ligne, tandis que celles des Autrichiens étaient toutes sur le Rhin en première ligne (à l'exception néanmoins d'Ingolstadt, qui leur fut remise plus tard, et de Wurtzbourg qui n'est guère tenable) : ainsi l'armée impériale, au premier mouvement rétrograde, se trouvait dépourvue de toute base pour ses opérations et de tout abri pour ses dépôts. Mais cet avantage pour les Français n'était peut-être pas si réel qu'on le pense, parce qu'ils avaient trop de forteresses à garder en proportion de leurs forces. C'est en effet une grande question à résoudre, que de décider si, dans le système de guerre actuel, un trop grand nombre de places fortes n'est pas plus nuisible qu'utile : je crois qu'on peut hardiment prononcer l'affirmative. Il faut peu de forteresses : il ne les faut ni trop petites

ni trop grandes ; trop petites, elles n'ont pas de capacité pour renfermer les approvisionnemens des armées actives et sont aisément incendiées au moindre bombardement ; trop grandes, elles nécessitent des garnisons nombreuses, et la population est plutôt réduite par la faim.

Les places doivent se trouver autant que possible, à cheval sur les fleuves ou sur les grandes communications, et bien munies de tout. Un grand nombre de places secondaires ruine l'État et l'armée. Cette vérité, démontrée depuis peu, d'une manière victorieuse, était fort applicable à la campagne de 1796 ; car si les Autrichiens avaient pris l'offensive et gagné une seule bataille sur la Sarre ou sur la Moselle, les armées françaises eussent été forcées de se dissoudre, pour fournir des garnisons, puisque toutes les places n'étaient gardées que par des dépôts. Il n'en était pas de même dès que les armées impériales se bornaient à la défensive, entre le Rhin, le Mayn et le Necker ; alors les chances étaient à-peu-près égales et l'avantage de quelques forts de plus, se trouvait amplement compensé par la position plus centrale de Mayence, de Manheim et de Philipsbourg. Cependant, une circonstance d'une autre nature mettait un poids bien plus grand dans la balance en faveur des Autrichiens, c'était la réunion de toutes leurs forces entre les mains de

l'Archiduc, tandis que les généraux français, au contraire, commandaient deux armées qui devaient rester divisées, ou qui, ayant peut-être un but commun, y marchaient séparément et donnaient par-là sujet au choc des opinions militaires, à la mésintelligence des généraux, au défaut d'unité et d'ensemble dans les mouvemens. Quelle que soit, au demeurant, la différence qui exista dans la ligne d'opérations des deux partis, il est certain que de part et d'autre, on commit de grandes fautes dans la manière dont on manœuvra, et pour s'en assurer, il est temps de passer à la narration des événemens.

Afin d'exécuter le plan de campagne arrêté, l'armée de Sambre-et-Meuse devait commencer à déboucher par Dusseldorf, pour attirer sur elle l'attention principale de l'ennemi, et faciliter à l'armée de Moreau le passage du Rhin; opération qui, faute d'un débouché, paraissait toujours un peu hasardeuse devant une armée égale en nombre et supérieure de beaucoup en cavalerie. Ce mouvement de la gauche des Français par Dusseldorf, avait encore pour objet de forcer l'archiduc Charles à quitter la rive gauche du Rhin en menaçant ses communications.

A cet effet, le général Jourdan ordonna à Kléber d'attaquer le corps du prince de Wurtemberg et de le pousser avec toute la vigueur possible sur la Lahn ; les Français espéraient d'autant mieux réussir dans cette entreprise, que les Autrichiens, après avoir pris la résolution de rester sur la défensive, commirent la faute de laisser inutilement des forces immenses, paralysées pour ainsi dire sous le canon de Mayence, entre Kreutznach et cette place. Dès qu'il était décidé qu'on n'entreprendrait rien sur la rive droite du Rhin, l'Archiduc devait sentir que 60 mille hommes en avant de Mayence, n'y étaient pas plus utiles que 20 mille, et qu'en laissant une division pour couvrir le camp retranché, il pouvait rassembler ses forces sur la Lahn, et attendre Jourdan dans la certitude de tomber sur ses colonnes avec toutes chances de succès. Le prince, au contraire, rassembla ses masses sur la Nahe, laissant le Duc de Wurtemberg à quarante lieues de tout soutien et en face du seul débouché que les Français eussent pour pénétrer en Allemagne ; il était aisé de prévoir qu'ils ne tarderaient pas à profiter de cet état des choses.

Conformément aux instructions qu'il avait reçues, le général Kleber se mit en mouvement aussitôt que les dix jours d'avertissement furent expirés (30 mai au soir), il passa la Wipper

et prit position entre Pfortz et le château de Bensberg ; son avant-garde aux ordres du général Lefevre se porta vers les montagnes au revers de Bensperg et partie vers le Rhin, entre Troisdorf et Eschmer.

Le corps du duc de Wurtemberg était morcelé comme on l'est dans toutes les positions d'observation ; il avait détaché le général Finck avec cinq bataillons et dix escadrons vers Neuwied ; les généraux Kienmayer et Gottesheim, commandaient de petites avant-gardes sur la Sieg, le gros du corps était à Kroppach et Altenkirchen ; le Duc en détacha encore une division à Treissendorf pour échelonner ou soutenir ses avant-gardes.

Le 1er. juin, Kleber prit position sur la gauche de l'Agger, le général Lefevre culbuta l'avant-garde autrichienne, commandée par le général Kienmayer, et s'empara du pont de Siegburg. En même temps, le général Collaud, avec la colonne de droite, passa la Sieg vers Meindorf, tourna ainsi le flanc gauche du corps campé vers Treissendorf et le força à se rejetter sur Ukerath, où le détachement du prince de Wurtemberg se rallia à lui. Les Autrichiens se replièrent alors sur le reste de leur corps d'armée, qui occupait les positions avantageuses de Kroppach et d'Altenkirchen.

Kleber, sur ces entrefaites, avait ordonné des

manœuvres pour tourner la position d'Ukerath, croyant que l'ennemi y tiendrait : les colonnes débouchèrent à point nommé après une marche pénible, mais elles ne trouvèrent que des éclaireurs de cavalerie qui se retirèrent à leur approche. Le corps d'armée se mit en marche le 3 juin, et poussa une reconnaissance jusque sur la position des Autrichiens, le gros campa à Jungrath : les dispositions furent prises pour attaquer l'ennemi le 4 au matin.

La position du duc de Wurtemberg, quoique assez forte en elle même, était beaucoup trop étendue pour son petit corps ; outre le détachement qu'il avait été obligé de faire vers Neuwied, pour observer ce débouché, il avait des avant-gardes et des flanqueurs ; son corps de bataille même était morcelé, deux bataillons, quatre escadrons défendaient les hauteurs derrière Altenkirchen, deux mille hommes gardaient le débouché de cette ville, qui était occupé par des Croates et des chasseurs; un bataillon gardait Almerspach, enfin cinq bataillons, douze escadrons qui devaient former une espèce de réserve vers Kropach, se trouvèrent engagés eux-mêmes en première ligne.

Les troupes françaises partirent du camp de Jungrath sur quatre colonnes, la première à gauche aux ordres du général Soult, devait se diriger par Sachsen ou Hilgerod sur Kropach ;

celle du centre, conduite par le général Lefevre, se dirigea par la chaussée sur Altenkirchen, la troisième, à droite, marcha par Mehrem, sur Almerspach; la division Collaud suivait en réserve derrière le centre. Le général Ney, avec un corps volant, tourna la gauche des Autrichiens, passa la Wiedbach et se jetta sur leurs communications. Il fut plusieurs fois entouré par les troupes légères, mais il les repoussa et s'empara de Dierdorf.

La principale colonne franchit les passages des montagnes de Weyerbusch, que les Autrichiens n'avaient pas occupés, et parvint ainsi sans obstacle devant leur position. La division Lefevre se forma au pied des hauteurs d'Altenkirchen, soutenue par la division Collaud. Le général Kleber qui se trouvait sur ce point, donna le signal d'attaque, et fit avancer toute son artillerie pour répondre à celle de l'ennemi, pendant que la troisième colonne s'emparait des villages de Schoneberg et d'Almerspach, et se portait, en suivant les hauteurs, contre l'aile gauche des Autrichiens, formée du régiment de Jordis. Un combat assez vif, mais inégal, s'engagea; la cavalerie du général Lefevre traversa le ravin devant Altenkirchen, culbuta quelques escadrons autrichiens sur les bataillons de Jordis; cette infanterie, déjà menacée à gauche, voulut se retirer, mais

la tête de la colonne fut bientôt gagnée de vitesse, chargée et forcée à mettre bas les armes. Le général Soult s'était avancé en même temps sur Kropach, comme il en avait reçu l'ordre; il n'eut aucun engagement sérieux, mais son mouvement procura l'avantage de contenir la réserve que le duc de Wurtemberg avait établie sur ce point, et qui, se trouvant menacée elle-même, ne put prendre aucune part à l'affaire. Les Autrichiens rassemblèrent alors leurs troupes vers Hochstebach et se retirèrent dans la nuit jusqu'à Freilingen.

Le combat d'Altenkirchen leur coûta 1500 prisonniers, douze pièces de canon et quatre drapeaux.

Le duc de Wurtemberg voulut se retirer de Freilingen sur Montabauer, et envoya l'ordre au général Finck, qui se trouvait près de Neuwied, de se réunir à lui sur ce point, dans la crainte de se trouver coupé par l'ennemi; mais à son arrivée à Molzberg (6 juin), le Duc apprit que Montabauer était déjà occupé par le général Ney, et que le reste de la division Collaud débouchait vers Valmerode; alors il se décida à se retirer promptement près de Limbourg, derrière la Lahn, sans attendre le général Finck, qui avait pris heureusement la même direction. De son côté, Kleber poursuivit les Autrichiens sur cette rivière, et dès que ses troupes eurent occupé

Neuwied, le général Grenier passa le Rhin avec sa division, pour se joindre à lui.

La nouvelle de ces événemens, produisit l'effet qu'on s'en était promis. L'Archiduc, au premier avis du combat de Siegberg, avait détaché 6 bataillons pour renforcer le corps de Wurtemberg, mais sitôt qu'il fut instruit de l'affaire d'Altenkirchen, il fit partir le général Werneck avec 11 bataillons et 22 escadrons pour Hombourg, attira à lui la division Hotze de l'armée de Wurmser, laissa ensuite le général Mercantin avec 20 mille hommes, sur la rive gauche pour couvrir Mayence, et se dirigea, le 6 juin, avec le reste de son armée sur la Lahn. Il passa le Rhin le 10, et n'arriva que le 14 entre Wetzlar et Limbourg; la totalité des forces qu'il amenait était de 32 bataillons et 80 escadrons. Peut-être l'Archiduc aurait-il mieux fait de laisser courir Kléber, et d'attaquer Jourdan sur la Nahe, avec toutes ses forces réunies, en profitant des avantages que Mayence lui donnait pour une telle opération (1). Il est vrai que

(1) Nous avons dit plus haut que l'Archiduc avait eu tort de rester sous Mayence, et nous présentons ici cette position comme étant avantageuse; mais il faut remarquer que c'était dans le cas d'une défensive absolue que ce reproche pouvait être adressé au Prince. Les avantages que Mayence offraient, étaient relatifs à des opérations offensives au-delà du Rhin.

la conduite du Prince dans cette circonstance importante, peut être justifiée par l'ordre reçu du conseil aulique de rester sur la défensive; mais puisqu'il se décidait malgré cet ordre, à attaquer Jourdan à Wetzlar, il semble qu'il y avait plus de chances avantageuses à le faire à Simmern, où l'on avait des forces déjà rassemblées et une position stratégique qui eût empêché les Français de porter le théâtre de la guerre sur la rive droite du Rhin.

Dès que Jourdan apprit le départ de son adversaire, il fit suivre l'arrière garde ennemie par un corps léger et se mit en marche par la gauche, pour aller passer le Rhin à Neuwied, afin de soutenir Kleber. Le général Marceau resta avec 20 mille hommes en face du camp de Mercantin, devant Mayence.

L'armée de Jourdan était venue prendre position sur la Lahn sur une seule ligne sans réserve; Bonnard bloquait Ehrenbreitstein, Bernadotte s'appuyait au Rhin entre Lahnstein et Nassau, Championnet était entre Nassau et Dietz. Ces deux divisions devaient protéger l'investissement d'Ehrenbreitstein (1). La division Grenier était

(1) Jourdan laissa à plusieurs reprises 7 à 8 mille hommes pour bloquer Ehrenbreistein, forteresse inattaquable, perchée sur des rocs, et qui n'avait pas plus de 2500 hommes de garni-

vers Els, Collaud sur les hauteurs de Limbourg, enfin Lefebvre formait un flanc vers le ravin de Steinbach. Cette aile gauche était couverte par la brigade Soult, campée près d'Herborn, ses flanqueurs s'étendaient jusqu'à Giessen.

L'Archiduc résolut de l'attaquer et de diriger son effort principal sur la gauche pour l'accabler. Ce projet était sage, le plus petit succès sur cette aile menaçait effectivement l'armée Française; mais ce Prince se laissa prévenir par l'ennemi, et fit une faute grave en laissant 30 mille hommes dispersés sur la basse Lahn. En effet Wartensleben avait 6 bataillons et 28 escadrons vers Nauheim, et 21 bataillons et 31 escadrons aux ordres de Staader étaient éparpillés depuis Wilmar jusqu'au Rhin, pour garder des rives escarpées presque impraticables et un point stratégique, où il aurait fallu même attirer l'ennemi au lieu de le garnir avec tant de monde. Les corps destinés à l'attaque contre la gauche des Français, étaient : 1°. Celui du général Hotze de 6500 hommes, campé sur les hauteurs de Weilmunster, ses avant-postes près de Weilbourg; 2°. celui du général Kray de 10 mille hommes sur les hauteurs de Brauns-

---

son. Il eût suffi d'y laisser un détachement égal à la garnison, car le gouverneur d'une place, ne peut jamais sortir avec plus de la moitié de ses troupes.

fels, ses avant-postes sur la Lahn près du pont de Leun; 3°. la réserve et les grenadiers commandés par le général Werneek, placés derrière Wetzlar; 4°. la division saxonne campée à Gros Rechtenbach; 5°. enfin le général Gottesheim, avec 2 mille hommes de troupes légères, devait partir de Giessen, pour inquiéter les flancs de l'armée Française. Nous allons voir qu'un faible incident vint déranger toute l'exécution de ce projet.

Le 15 juillet la réserve Autrichienne passa la Lahn à Wetzlar, et fut camper sur les hauteurs au-delà de cette rivière, l'attaque générale ne devait avoir lieu que le lendemain.

Jourdan ayant appris que des forces considérables menaçaient son aile gauche, s'était hâté de détacher la division du général Lefebvre pour se porter rapidement de Limbourg sur Wetzlar afin de s'assurer de ce point important. Le général Lefebvre était en marche pour exécuter cet ordre, lorsqu'il apprit que les troupes légères de l'ennemi poussaient déjà de Werdorf sur Herborn: il divisa ses forces en deux parties, quelques bataillons furent portés à Oberbihl, d'autres détachemens gardèrent les défilés de Lein, le reste de la division marcha sur Werdorf. Le combat s'engagea, la brigade de droite emporta l'abbaye d'Altenbourg après trois assauts que les grenadiers de Werneck avaient

d'abord repoussés; la gauche parvint aussi à s'emparer des hauteurs de la chapelle de Dalheim. Les Autrichiens trop disséminés se retirèrent en partie derriere la Dyle, en partie sur Wetzlar. Il était alors 4 heures après midi; l'Archiduc, inquiété de la durée de cette violente canonnade, accourut à Wetzlar, et ordonna aux saxons de traverser la ville pour aller soutenir Werneck, auquel il prescrivit de s'emparer des hauteurs et du bois d'Altstetten. Les grenadiers autrichiens attaquèrent de front, tandis que les cuirassiers de Karacksay tournaient les flancs : la position fut enlevée.

Sur ces entrefaites la division saxonne sous les ordres du lieutenant-général de Lindt avait aussi passé la Lahn et s'était formée en avant de Wetzlar. Les Français ayant été repoussés des hauteurs et du bois d'Altstetten, se formèrent un peu en arrière sur celles de Berghausen; d'où ils furent bientôt chassés par la cavalerie saxonne aux ordres du général Zeschwitz. Ce succès mit fin au combat sur la droite de Werneck, mais à sa gauche, les Français s'étant maintenus dans le village d'Altenbourg, on fit avancer le régiment saxon de Heyde qui l'emporta. Le général Lefevre se retira alors à la faveur de la nuit, derrière le ravin de Tieffenbach.

On voit, par la relation de cette affaire partielle, que dans le fond, elle était insigni-

fiante. L'Archiduc, qui pouvait être déjà le 12 juin avec des forces supérieures à Limbourg, attendit plusieurs jours pour attaquer, et donna ainsi à l'ennemi le temps de renverser ses projets.

Le 16, le corps de Werneck marcha sur Greifenstein, et se lia avec la colonne de Kray, qui passa à Leun; Hotze vint appuyer sa droite vers Mehremberg. Le même jour, l'armée française était entièrement en retraite, et Wartensleben, avec l'aile gauche, s'avança sans obstacle par Limbourg sur Hadamar.

Jourdan était dans une position fâcheuse, comme toute armée qui se trouve en bataille perpendiculairement à un grand fleuve, lorsque l'ennemi prenant l'initiative, vient se placer en masse sur l'extrémité opposée à la rivière. On risque, en pareil cas, de laisser accabler une de ses aîles, ou d'être culbuté dans la rivière si l'on exécute un changement de front parallèle à son cours. Il ne se présente que deux partis pour se tirer d'embarras : le premier est d'aller attaquer soi-même l'ennemi avec toutes ses forces, l'autre est de se retirer. Recevoir une bataille défensive dans une situation semblable, c'est donner trop au hazard, et on ne pourrait justifier une telle résolution que dans le cas où l'on aurait, sur plusieurs points, des têtes de ponts ou un camp retranché qui facilitassent les moyens de repasser

le fleuve en présence de l'ennemi. Jourdan avait bien en partie ces avantages par la position de Dusseldorf, mais cette place était si loin de la Lahn, qu'en voulant changer de front pour porter la droite vers Limbourg et Tukingen, la gauche vers Dernbach, l'armée française se fût exposée à être coupée de sa communication par l'Archiduc, dont les forces rassemblées à Mengerskirchen, n'auraient eu qu'à se prolonger sur la droite par Urdorf, pour rejetter Jourdan sur le pont de Neuwied qui n'était point à l'abri.

Le Général français ne pouvait éviter ce danger qu'en risquant une bataille offensive et en dirigeant toutes ses forces dès le 15, sur Dernbach et Renderoth, mais il s'enleva même la possibilité d'une telle entreprise par la dispersion de ses forces et le grand éloignement de sa droite. La retraite lui parut donc le parti le plus sage et il en donna l'ordre aussitôt qu'il eut avis de la mauvaise issue du combat de Wetzlar. La droite se replia sur Montabauer, le centre snr Molzberg, la gauche sur Renderoth.

Par ces divers mouvemens, la brigade Soult, qui était vers Herborn, sans communication directe, pouvait être enlevée si elle ne se retirait pas promptement; l'adjudant-général Ney se mit lui-même à la tête d'une compagnie de hussards,

lui-même le Rhin avec la droite qu'autant qu'il y serait forcé, vû qu'on espérait pouvoir se maintenir sur la rive droite du fleuve. Cet ordre aurait pu devenir funeste, si Kray eût agi avec moins de précipitation. Ce Général autrichien poussa, le 19 au matin, les avant-gardes des Français sur Ukerath ; les délogea de Kirchreip, et fit fortement occuper ce village. Le général Kléber jugea bien que, pour exécuter les dispositions de Jourdan, et même pour pouvoir continuer son mouvement rétrograde en sûreté, il fallait combattre ; or, pour le faire avec succès, il était indispensable qu'il marchât lui-même à l'ennemi, afin de n'avoir affaire qu'à ses têtes de colonnes : ses ordres furent donnés en conséquence. Le général Leval, commandant la division Lefebvre, dut se porter contre le flanc droit de Kray, tandis que les brigades Lorges et Bastoul attaqueraient l'aîle gauche ; le général Collaud, avec sa division, eut ordre de rester en intermédiaire pour soutenir l'attaque du front, ou celle des deux autres colonnes au besoin. L'artillerie française fit taire celle des Autrichiens. La cavalerie, conduite par les adjudans-généraux Ney et Richepanse, ayant ensuite culbuté les escadrons impériaux sur leur infanterie, le général Kléber s'avança lui-même du centre à la tête d'un régiment et d'un bataillon de grenadiers, marchant sur les deux côtés de la route.

Les premières positions de l'ennemi furent emportées, ainsi que le village de Kirchreip; mais Kray, ayant réuni toutes ses troupes sur les hauteurs en arrière, parvint à s'y maintenir. Bientôt sa cavalerie força celle des Français à la retraite; d'un autre côté, la marche de la colonne du général Bastoul éprouvant des obstacles insurmontables dans les bois, les Autrichiens, profitèrent de ces circonstances heureuses et reprirent l'impulsion offensive. Le général Milius, avec 4 bataillons de grenadiers, chargea vigoureusement le centre des Français : pendant que l'infanterie était aux prises et se battait avec le plus grand acharnement, la cavalerie impériale tomba en flanc sur les escadrons de Richepanse, et les repoussa. Kléber fut alors forcé de revenir dans ses premières positions, où l'infanterie se défendit vaillamment jusqu'à la nuit; elle en profita pour se retirer alors derrière la Sieg. Ce combat fit le plus grand honneur au général Kray (1).

---

(1) On a voulu donner à cette affaire le titre de bataille d'Ukerath, en prétendant que Kleber avait eu à combattre toute l'armée de l'Archiduc; il est certain cependant, qu'il n'y avait là, que la division Kray, et que l'Archiduc était resté vers Altenkirchen. Il détacha bien une partie du corps de Wartensleben, sur Weyerbusch, et voulut se rendre en personne sur les lieux; mais il apprit en route que Kray avait repoussé l'ennemi, et le renfort eut ordre de faire halte.

L'aîle gauche de l'armée de Sambre et Meuse quitta la Sieg quelque temps après. La division Bonnard passa à Bonn et à Cologne, sur la rive gauche du Rhin ; celles de Lefèvre et de Collaud se retirèrent jusque derrière la Wupper, dans l'excellente position de Benrad et d'Obladen ; cherchant à se maintenir sur ce point important de la rive droite du Rhin, afin de couvrir en même temps Dusseldorf, où l'on avait établi un grand camp retranché.

L'Archiduc partit quelques jours après avec les Saxons, le corps de Hotze et la réserve, pour s'opposer à la marche du général Moreau, qui avait passé le Rhin à Kehl, et menaçait la ligne importante du Danube.

CHAPITRE XXVIII.

Opérations de l'armée de Rhin et Moselle jusqu'à son arrivée sur le Danube; affaires de Mutterstadt, de Kehl, de Renchen, de Rastadt, d'Ettlingen et de Neresheim.

Le plan des deux partis, pour cette campagne, la part que chaque armée devait y prendre, et l'armistice qui avait suspendu les hostilités sur le Rhin jusqu'au 21 et 31 mai (1), ont été déjà rapportés.

Pichegru étant soupçonné d'intelligence avec les émigrés, le Directoire lui ôta le commandement de l'armée du Rhin, pour le donner au général Moreau, qui avait commandé avec distinction une des divisions de l'armée du Nord, et dont la conduite, surtout à la bataille de Turcoing, donnait de justes espérances; le général Reynier fut nommé chef d'état-major. L'armée, réorganisée et recompletée à la faveur de l'ar-

(1) On trouvera quelques répétitions, mais il est difficile de les éviter lorsqu'il s'agit d'exposer les opérations de plusieurs armées qui avaient un but commun.

mistice, occupait à peu près les positions suivantes :

1° L'aîle droite sur le Haut-Rhin, forte de 26 mille hommes, entre Hoerdt, Strasbourg et Huningue. (Les garnisons des places étaient comprises dans ce nombre.)

2° Le centre, aux ordres de Desaix, fort de 31 mille hommes, y compris la garnison de Landau, cantonnait entre Germersheim et Birckweiler, aux pieds des Vosges.

3° L'aîle gauche aux ordres de Saint-Cyr, forte de 21 mille hommes, entre Alberswyler, Anweiler et Deux-Ponts.

L'armée autrichienne du Haut-Rhin était distribuée en 3 corps principaux, comme on l'a déjà remarqué par le tableau annexé au chapitre précédent. La droite, forte d'environ 20 mille hommes, dont 5 mille de cavalerie, était campée entre Otterberg et Kaiserslautern, d'où elle se liait avec l'archiduc Charles, campé vers Baumholder. Le centre, aux ordres de Starray, était organisé en deux corps : l'un, de 18 bataillons et 44 escadrons, gardait la Rehbach et le camp retranché de Muschbach; l'autre, de 8 bataillons et 12 escadrons, campait à Reingenheim et Manheim : ces deux corps comptaient 23 mille fantassins et 9500 chevaux. Plusieurs divisions, sous les ordres des généraux Frolich, Weczay, prince de Furstemberg, Stein, prince de Condé, Wolff, etc.,

gardaient le cours du Rhin depuis Philipsbourg à Basle; cette aîle gauche, commandée par le général Latour, et répandue en cordon, comptait 32 mille combattans, dont 7800 de cavalerie.

Ainsi, le fatal système des ligues morcelées avait déjà causé cent défaites, sans que l'expérience eût corrigé les Généraux qui en avaient fait jusqu'alors une si malheureuse application. Cette armée imposante des impériaux sur le Haut-Rhin se trouvait tellement dispersée, que les forces actives étaient réduites à 50 mille hommes, répandus eux-mêmes sur une ligne très-étendue.

Le gouvernement français avait résolu de longue main de porter le théâtre de la guerre au delà du Rhin. Les succès rapides de l'armée d'Italie, où la campagne s'était ouverte déjà depuis près de deux mois, donnaient lieu d'espérer qu'elle parviendrait en Autriche par les gorges du Tyrol et de la Carinthie: celle de Sambre et Meuse, ayant conservé ses ponts sur le Rhin à Dusseldorf, pouvait facilement se porter au-delà de ce fleuve; mais l'armée de Rhin et Moselle, placée au centre et destinée à lier les opérations des deux premières, était obligée de tenter le passage à force ouverte, pour gagner rapidement le revers des montagnes noires, afin de se trouver sur le Danube assez tôt, et de marcher de front avec elles.

Ce passage étant résolu, tous les préparatifs

en furent disposés quelque temps avant la rupture de l'armistice.

Afin de donner le change à l'ennemi, on publia que l'armée resterait sur la défensive, et que celle de Sambre et Meuse aurait l'offensive durant toute la campagne. Pour croire à l'efficacité d'un tel moyen, il fallait avoir une bien mauvaise opinion de ses adversaires; car on ne devait pas imaginer que l'Archiduc eût assez peu de connaissance des règles de la guerre, pour supposer qu'une des deux armées occupant la ligne du Rhin, resterait paisiblement en Alsace, tandis que l'autre se jeterait seule au milieu des forces ennemies et au-delà d'un grand fleuve.

Cependant pour donner à ce bruit toute la probabilité dont il était susceptible, l'armée de Sambre-et-Meuse se mit la première en mouvement le 31 mai.

Le maréchal Wurmser ayant reçu un premier ordre de faire partir quelques troupes pour le Tyrol, les tira du Brisgau et les remplaça de proche en proche; ce mouvement, joint à la nouvelle que les Autrichiens rassemblaient un équipage de pont sur les hauteurs de Rheinweiler, et rapprochaient le corps de Condé de Neubourg et de Steinstadt, fit croire un instant qu'ils avaient l'intention de mettre à exécution les projets de la campagne précédente, sur la Haute-Alsace et la Franche-Comté. Cette dé-

monstration décida le général en chef à faire serrer davantage les troupes du Haut-Rhin : on les rassembla dans de petits camps, vers Ottmersheim et Hesingen ; mais il paraît que ces craintes étaient mal fondées ; car les Autrichiens ayant déjà le gros de leurs forces sur la rive gauche du Rhin, il n'était pas probable qu'ils voulussent s'exposer gratuitement à tous les hasards d'un passage de vive force, qui eût été inutile.

Nous avons déjà dit, dans les chapitres précédens, que de nouvelles défaites en Italie déterminèrent le cabinet de Vienne à y envoyer des renforts plus considérables : Wurmser reçut l'ordre d'y faire passer un corps de 25 mille hommes. L'armée du Haut-Rhin étant la plus proche du Tyrol, devait fournir d'abord toutes ces troupes ; la moitié devait ensuite être remplacée par celle du Bas-Rhin. Mais Jourdan ayant pris alors l'offensive et s'étant avancé sur la Lahn, les généraux autrichiens résolurent de rester sur la défensive à l'armée du Haut-Rhin, et ils en tirèrent même le corps de Hotze pour renforcer l'archiduc Charles, et marcher avec lui au-devant de l'armée de Sambre-et-Meuse. Dans cet état de choses, le maréchal Wurmser ne se crut pas assez fort pour rester vers Kaiserslautern, en face de l'armée française, et il se retira, le 8, sur la rive droite du Rhin, laissant seulement sur la gauche un corps de 18 à 20 mille hommes, dans le camp re-

tranché en avant de la tête de pont de Manheim. L'armée française s'apperçut de ce mouvement à trois heures du matin; on fit marcher aussitôt les avant-gardes à la poursuite; le centre prit position sur la Speyerbach, entre Spire et Neustadt; le 11 juin, l'aîle gauche s'établit entre Neustadt et Gelheim.

A son arrivée à l'armée, le général Moreau avait chargé des officiers de faire une reconnaissance du Rhin, dans les environs de Strasbourg; et afin de donner le change sur ses desseins, il transféra son quartier-général à Landau, comme s'il avait l'intention de porter le théâtre de la guerre dans le Palatinat.

Le corps laissé par les Autrichiens sur la rive gauche, formait deux divisions : le général Starray, avec 11 bataillons et 20 escadrons, occupait le camp de Maudach et les retranchemens de Mundenheim; Petrasch gardait ceux d'Oggersheim et du canal de Frankenthal, avec 7 bataillons et 12 escadrons. Cette position était forte : sa droite appuyait à Franckenthal, et il n'y avait guères de possibilité de la tourner; sa gauche, couverte par la Rehbach, s'étendait jusqu'à Rehutte; les bords du vieux canal d'Oggersheim étaient retranchés et couvraient son front, en avant duquel se trouvaient des inondations pratiquées au moyen du canal et de la Flossbach. On ne pouvait y arriver que par les trois routes

qui mènent de Spire, de Neustadt et de Turckeim à Manheim, et ces débouchés étaient fortement défendus.

Le général Moreau, pensant qu'une entreprise sur ces positions détournerait d'autant mieux l'attention des Autrichiens de son projet de passage à Kehl, se décida à faire des tentatives pour les enlever. L'attaque fut résolue pour le 14 juin, et il était aisé d'en calculer le succès, puisque les postes isolés du général Petrasch allaient essuyer l'effort de toute l'armée française, et qu'aucun obstacle de terrain ne saurait balancer un engagement aussi inégal. Cependant les résultats ne furent pas aussi importans qu'on aurait pu l'attendre d'une telle différence dans la situation respective des deux partis; il est probable que, cette entreprise n'ayant d'autre but que celui de donner le change sur le projet de passage du Rhin, on ne jugea pas à propos d'y donner tous les soins qu'on aurait mis à une attaque sérieuse.

La première division du corps de Desaix, aux ordres du général Delmas, forma elle seule trois colonnes : la première passa par Walsheim, et se dirigea sur Neuhoff qu'elle emporta; la deuxième traversa le bois de Schifferstadt, où elle rencontra les Croates, qu'elle culbuta successivement jusqu'au-delà de la ferme de Kohlhof. Desaix se trouvait en personne à la troisième colonne; son infanterie s'étant formée dans la plaine de Schif-

ferstadt, marcha sur le bois qui s'étend vers Mutterstadt, que l'ennemi avait inondé, et le traversa dans l'eau jusqu'à la ceinture: malgré la résistance des troupes impériales placées sur les digues, elle pénétra jusques dans la plaine de Mutterstadt, d'où elle repoussa la cavalerie autrichienne. L'artillerie légère et la cavalerie n'ayant pu suivre l'infanterie dans ces bois, furent forcées de passer le long de la Rehbach, par Schifferstadt et le Kolhof; de sorte que l'infanterie, abandonnée à elle-même dans cette plaine, se vit obligée d'attendre que les escadrons eussent débouché de la Rehutte, pour prendre les Autrichiens en flanc et soutenir les autres attaques. La deuxième division du centre, aux ordres du général Beaupuy, marcha par la grande route de Neustadt à Manheim; elle trouva, en ayant de Dannstadt, cette route défendue par de fortes batteries et par des inondations encore plus profondes que les autres; elle parvint cependant, par ses efforts et sa bravoure, à franchir tous ces obstacles.

Lorsque les troupes françaises se furent déployées dans la plaine de Mutterstadt, l'ennemi, qui avait été forcé d'abandonner tous les ouvrages qui défendaient les inondations, se retira par échelons sur le village de Rheingenheim, sous la protection de son camp retranché.

La première division de l'aîle gauche, com-

mandée par le général Dûhesme, avait été chargée de faire deux fausses attaques, l'une par la grande route de Turckeim à Manheim, l'autre dirigée par Lambsheim, sur Franckenthal et Epstein; elles se réduisirent à des escarmouches de cavalerie. Les Autrichiens perdirent, dans cette journée, 5 à 600 hommes tués ou blessés, et 200 prisonniers.

Le lendemain 15, les avant-gardes françaises firent une attaque inutile sur Rugheim. Dans la nuit du 16, les Autrichiens se jettèrent dans les retranchemens de Mundenheim : l'armée de Moreau prit position devant eux et les choses en restèrent là jusqu'au 19 juin. Cinquante bataillons français observaient quinze bataillons autrichiens retranchés; tout le reste de l'armée impériale était retirée sur la rive droite du Rhin.

Le général Wurmser partit enfin le 18 pour l'Italie (1). Le comte de Latour le remplaça et fut subordonné à l'archiduc Charles; Starray vint remplacer Latour dans le commandement de l'aîle gauche sur le Haut-Rhin, et Petrasch resta seul à la garde du camp de Manheim.

Cependant l'armée de Sambre-et-Meuse avait été forcée, le 15 juin, de se retirer et de repasser

(1) La totalité des forces détachées du Rhin pour l'Italie, s'élevait de 28 à 30 mille hommes environ.

en partie sur la rive gauche du Rhin. Pour la dégager et lui faciliter les moyens de reprendre l'offensive, il était nécessaire que celle de Moreau se hâtât d'exécuter l'opération projetée. Il fut arrêté que le principal passage aurait lieu un peu au-dessus de Kehl. Ce point, déjà bien reconnu, offrait beaucoup d'avantages par la facilité de rassembler en secret dans la ville de Strasbourg, tous les bateaux et agrès nécessaires et de les conduire par eau, le long du canal de navigation jusques dans le bras Mabile et de là dans le Grand-Rhin.

Je n'entrerai pas dans les détails relatifs à ce passage, on les trouve dans l'ouvrage du général Dedon (1). J'observerai seulement que dans la position des forces respectives, il était impossible qu'il ne réussît pas, car 30 mille hommes protégés par une place comme Strasbourg, n'ayant devant eux que le faible contingent de Souabe, pouvaient franchir le fleuve sans grandes difficultés avant que le Général autrichien, dont toutes les forces étaient dispersées à plusieurs journées de marche du point de passage, eût le temps de rassembler assez de troupes pour leur tenir tête.

---

(1) Si le détail de ce passage est étranger à mon plan, je ne puis m'empêcher de recommander à mes lecteurs l'intéressante relation qu'en a faite le général Dedon : c'est un modèle historique, pour ces sortes d'opérations.

Mais le général Moreau avait encore un autre avantage sur son adversaire, c'était la faculté d'attirer à lui les divisions Saint-Cyr et Laborde, et de porter ainsi, quatre jours après son passage, ses forces actives sur la rive droite du Rhin, à 65 mille combattans. Au reste, les mesures de prudence nécessaires pour faire réussir l'entreprise, furent sagement ordonnées et en rendaient le succès plus certain.

Le 20 juin, pour mieux tromper les Impériaux, il y eut une reconnaissance assez forte sur le camp retranché de Manheim. Le même jour, à minuit, les troupes destinées aux premiers embarquemens pour le passage du Rhin, quittèrent les environs de Franckenthal et prirent la route de Strasbourg : elles avaient reçu l'ordre de se rendre à l'armée d'Italie, et les vivres leur avaient été préparés sur cette route jusqu'à Besançon. On avait en même temps fait descendre le Rhin à une partie de l'aîle droite, sous le prétexte de rejoindre le reste de l'armée, à Worms : les Généraux ignoraient le but de ces mouvemens, qui avaient été combinés de manière à ce que toutes ces troupes dussent arriver le 23 juin au soir près de Strasbourg. Les divisions de Saint-Cyr qui avaient été employées à la reconnaissance du camp retranché, se mirent en marche aussitôt après l'action, et suivirent celles qui étaient parties la veille.

Le 23 après-midi, les portes de Strasbourg sont tout-à-coup fermées, et l'on s'occupe en toute diligence des derniers préparatifs de l'entreprise, différées jusqu'alors pour en garder d'autant mieux le secret.

Le passage du Rhin devait avoir lieu sur deux points principaux à Kehl et à Gambsheim, un peu au-dessous : trois fausses attaques exécutées à Missenheim, à la redoute d'Isaac et à Beclair, étaient destinées à diviser l'attention et la résistance de l'ennemi. Le passage de Gambsheim, exécuté par 10 mille hommes, avait pour but de prendre en flanc et à dos tout ce qui s'opposerait à l'attaque principale sur Kehl, ou de contenir les renforts ennemis qui pourraient venir de Rastadt en remontant la vallée du Rhin. Cette disposition était fort sage, mais la crue extraordinaire des eaux et d'autres obstacles qu'on n'avait pas prévus, firent échouer l'entreprise sur ce point.

Pour bien juger, au reste, ce passage, il importe de se retracer les difficultés réelles qui pouvaient s'y opposer et l'emplacement des forces respectives sur le Haut-Rhin.

Laborde commandait, comme nous l'avons déjà dit, une division entre Huningue et Brisach; Ferino s'étendait avec une autre, de Brisach à Strasbourg; celle-ci devait être employée au passage du Rhin avec le corps de Desaix.

Les Impériaux avaient à leur gauche, le général Wolff à Lorrach, le général Frolich vers Fribourg, Condé cantonné entre Capel et Fribourg; le général Stein, avec 4 mille hommes, occupait le camp de Wilstett, et en avait à-peu-près autant en cordon depuis Ichenheim jusqu'à Renchen; enfin 9 mille autrichiens formaient une chaîne de postes depuis Renchen jusqu'à Rastadt : ainsi, dans quarante-huit heures, il leur était impossible de rassembler plus de 17 à 18 mille hommes, dans le cas même où tous les généraux, sans attendre d'ordres supérieurs, prendraient sur eux d'accourir avec toutes leurs forces sur le point menacé; mesure naturelle sans doute, mais qui n'est jamais adoptée dans les cordons, où chacun croit devoir défendre son poste sans s'inquiéter de ce qui se passe autour de lui.

Le 23 juin à l'entrée de la nuit, les corps destinés au passage se trouvaient rassemblés sur deux points principaux; on comptait au poligone et sur les glacis de la ville de Strasbourg, 16 mille hommes aux ordres du général Ferino et 12 mille près de Gambsheim, sous ceux du général Beaupuy. Le tout était commandé par le général Desaix,

On partagea en quatre sections les troupes destinées à former le premier débarquement pour l'attaque principale de Kehl, ainsi que les

embarcations qui devaient les transporter. Chacune de ces sections avait un point particulier d'arrivage; la première, à gauche, conduite par l'adjudant-général Abatucci, devait descendre au-dessous du bras d'Erlenrhin, s'emparer des îles boisées, formées par le Vieux-Rhin; elle était d'environ 1600 hommes avec deux pièces de canon. La deuxième, commandée par l'adjudant-général Montrichard, forte de 1500 hommes et deux pièces de quatre, devait côtoyer l'île d'Erlenrhin et se rendre maître du petit pont qui servait à communiquer de cette île à la rive droite. La troisième, qui consistait en 250 hommes aux ordres de l'adjudant-général Decaen, avait la mission difficile de remonter à cinquante toises dans le bras d'Erlenrhin, de débarquer sous la batterie de ce nom et de l'enlever. La quatrième, formée d'un faible détachement, n'avait d'autre but que de balayer l'île des escargots.

Le 23, à minuit, les embarcations étaient descendues de l'Ill dans le bras Mabile, qu'elles remontèrent; les troupes s'y jettèrent avec beaucoup de vivacité, en gardant néanmoins un profond silence : le nombre des combattans sur ce premier transport, était de 2500 hommes.

A une heure et demie, le Général donna le signal du départ : le canon des fausses attaques se faisait déjà entendre et aurait dû donner l'éveil

à l'ennemi, cependant ce trajet se fit très-heureusement. Les troupes débarquèrent sans tirer un coup de fusil; les postes ennemis n'eurent que le tems de faire une première décharge et de s'enfuir; l'effroi dont ils furent saisis ne leur permit même pas de songer à détruire les petits ponts de communication situés sur les filets d'eau qui séparaient les îles de la rive opposée. L'adjudant-général Decaen emporta la batterie d'Erlenrhin, après en avoir essuyé quelques coups de canon qui ne lui causèrent pas une grande perte.

Les bateaux qui avaient jetté les premières troupes, revinrent promptement en chercher de nouvelles, en attendant que les ponts volans et les ponts de bateaux fussent prêts à passer le reste des divisions. Ce fut une opération très-judicieuse et qui doit être imitée dans toutes les circonstances semblables. Il semble, au premier abord, qu'il y ait de la témérité à laisser des troupes adossées au fleuve, sans moyens de se rembarquer: mais cette opération est néanmoins la seule convenable en pareil cas, puisqu'il s'agit d'aller leur chercher des renforts et de leur procurer promptement les moyens de se soutenir. Les Français durent se féliciter d'avoir pris ce parti, car dès que le général Stain, qui commandait le camp de Wilstett, eut l'avis du passage, il s'avança avec six bataillons et quelques escadrons

pour renverser les forces qui avaient débarqué, mais leur choc fut soutenu par l'infanterie formée dans la plaine derrière ces digues, sous la protection de deux pièces de quatre et de deux autres pièces qu'on venait de prendre à l'ennemi.

Un pont volant fut établi vers six heures du matin, de la rive gauche à l'île d'Erlenrhin, et l'on s'en servit pour passer quelques chevaux qui défilèrent sur la rive droite, avec beaucoup de peine sur un petit pont de communication, mais il ne put servir à transporter du canon, attendu que les îles d'Erlenrhin, qu'il fallait traverser ensuite, étaient impraticables pour l'artillerie. Le reste de la matinée fut employé à passer de l'infanterie, tant sur le pont volant que dans des bateaux qui allaient et venaient continuellement.

Dès que le Général eut des forces suffisantes sur la rive droite, il les dirigea contre Kehl. Ce petit fort était en assez mauvais état; on distinguait à peine les traces de ce qu'il avait été avant sa démolition. Pour en défendre les débouchés principaux, les Autrichiens avaient construit la redoute du cimetière, qui appuyait au Rhin, et dont le canon battait le fleuve et la plage opposée. Une autre redoute d'un plus grand profil, armée de cinq pièces de canon et environnée d'une triple ligne de trous de loup se trouvait derrière le marais, dans la plaine

entre la Schutter et le Rhin ; ces deux ouvrages étaient ouverts à leur gorge.

Six bataillons français les attaquèrent sous la protection des digues du Rhin et du gros canon placé sur la rive gauche, qui, sans produire beaucoup d'effet, attirait néanmoins sur lui le feu des redoutes. La première fut promptement enlevée ; la seconde opposa plus de résistance. Les troupes de Souabe se retirèrent avec précipitation à Buhl, négligeant de couper les ponts de la Kintzig, ce qui procura les moyens aux tirailleurs français, de les poursuivre avec vivacité. Elles perdirent treize pièces de canon et 7 à 800 hommes.

Telle fut l'issue de ce passage, dont on a beaucoup exagéré la difficulté et la hardiesse (1).

Le pont de bateaux ne fut commencé le 24, qu'à six heures du soir, et achevé le 25 juin au matin. Les communications étant alors assurées, on fit défiler sur la rive droite les troupes à cheval, l'artillerie légère des deux divisions et le reste de l'infanterie du général Beaupuy.

---

(1) Ce passage était, dans la situation respective des deux partis, une opération très-ordinaire. Celui de l'armée du Rhin à Diershein, l'année suivante, fut bien plus difficile : ceux du Danube à Dillingen et à Wagram, le furent bien davantage encore.

Après avoir ainsi franchi la barrière du Rhin, le Général français, au lieu de profiter de la dispersion des forces ennemies et de les poursuivre le 25 sur Buhl, avec vigueur et célérité, s'avança au contraire avec une circonspection difficile à expliquer, et qu'on doit attribuer au défaut de renseignemens sur le véritable état des affaires ou à la nécessité d'attendre l'arrivée de Saint-Cyr, qui était encore en marche pour venir du Palatinat.

Nous croyons cependant que si le général Moreau avait attiré à lui, dès le jour du passage, les douze bataillons laissés fort inutilement entre Strasbourg et Huningue, il aurait eu, dès le 25 juin, 45 mille hommes réunis à Wilstett, avec lesquels il pouvait couvrir les ponts et tomber avec tout le poids de ses forces sur Stain et ensuite sur Starray; cette mesure semblait d'autant plus naturelle que, dans toute hypothèse sur la situation de l'ennemi, il était toujours convenable d'avoir le plus de forces possible au-delà du Rhin dès le premier jour du passage, et que rien n'empêchait de disposer à cet effet, de la division Laborde, qui resta encore vingt jours en cordon derrière le fleuve, sans aucun motif plausible.

Les Français se bornèrent le 25 à faire des reconnaissances; le général Beaupuy délogea les ennemis de Neumuhl et leur fit des prisonniers.

Ferino repoussa les postes du corps de Condé, qui occupaient Marlen et Goldschir.

Le 26, l'armée se porta sur le camp de Stain à Wilstett, mais ce Général s'était déjà retiré sur Buhl. Ferino continua sa marche à droite contre le corps de Condé, et s'avança sur Langenhurst. La tête de la division Beaupuy en débouchant de Korck, fut chargée avec la plus grande intrépidité, par trois escadrons de cuirassiers d'Anspach ; cette échaufourée inutile couta cher à ces braves gens, qui, arrêtés par la bonne contenance de la 10e. légère, furent assaillis par des forces supérieures et culbutés avec perte de 150 hommes.

Aussitôt que la nouvelle du passage des Français parvint au général Latour (le 24 juin au soir), il crut d'abord que ce n'était qu'une manœuvre pour lui faire quitter sa position de Manheim, et se borna à faire marcher le général Starray avec trois bataillons et quatre escadrons, afin de rassembler les troupes sur la Murg. Mais lorsque les rapports du lendemain lui eurent prouvé que le passage était sérieux, il partit lui-même de son camp de Schwetzingen avec sa réserve, pour se porter sur le Haut-Rhin. D'un autre côté, le général Stain, avec son corps de 8000 Vurtemburgeois, Badois et Autrichiens, campait vers Buhl ; le prince de Fustenberg était

sur la Renchen, avec 4000 hommes, et le duc d'Enghien avec 2000 hommes du corps de Condé à Langenhurst et Schuttervald, le reste de ce petit corps dispersé vers Lahr, et Froelich eut ordre de se rassembler entre Fribourg et Ettenheim.

La position que Stain occupait était assez forte, elle avait la droite aux montagnes, vers Romerswhir, et la gauche couverte par la Kintzig, s'appuyait à Buhl. L'armée française se mit en mouvement le 27 juin sur six colonnes, et paraissait avoir l'intention d'exécuter une attaque générale sur ce corps, cependant elle n'entreprit rien ce jour là; le mauvais temps, d'un côté, et la trop grande dispersion des troupes, de l'autre, furent probablement les causes de ce retard. Quoiqu'il en soit, Ferino se porta sur trois colonnes, l'une vers Goldschir, la deuxième sur la rive gauche de la Kintzig et la route d'Eckerswihr, la troisième sur la rive droite, par Wihr et Watterwhihr. La brigade Lecourbe s'avança par Griesheim jusques sous le canon du camp de Buhl. Decaen devait marcher sur Appenvihr; Sainte-Suzanne se porta à Urlaffen et à Zimern.

Decaen, ayant été arrêté dans sa marche, n'arriva pas à sa destination. Ce contre-temps, joint à la pluie, empêcha de pousser plus loin; l'attaque du camp fut différée, et les troupes bivouac-

quèrent dans leur position par un temps affreux. Le contingent de Souabe, qui avait souffert aux combats de Kehl, et qui ne se voyait pas soutenu, ne crut pas devoir s'engager seul contre des forces si inégales, et se replia dans la vallée de la Kintzig; le corps de Giulay couvrit sa retraite conjointement avec un détachement de l'armée de Condé, et prit position à Zell et à Gegenbach, dans la vallée d'Hamersbach.

Latour fit réunir alors, derrière l'Elz, toutes les troupes du Haut-Rhin, sous les ordres du général Froelich : il espérait garder les gorges de la Forêt-Noire de concert avec l'armée de Condé; le contingent de Souabe fut chargé de tenir la vallée de Kintzig et du Kniebis; Starray, avec environ 10 mille hommes, garda la Rench, et Latour, avec sa réserve de 4 mille hommes d'infanterie et autant de cavalerie, dut attendre à Muckensturm l'arrivée des renforts du Bas-Rhin. Cette position étendue était une nouvelle faute: il eût été dans l'ordre que Froelich gardât la Kintzig avec le contingent de Souabe et le corps de Condé, afin d'être à même de se lier avec Starray; celui-ci ne devait pas être abandonné sur la Rench, tandis que Latour et sa réserve restaient à Mukensturm, derrière Rastadt. Le général autrichien n'avait pas à balancer sur le parti à prendre; il fallait rassembler ses moyens, éviter chaque engagement et renoncer à toute défense de postes,

jusqu'à ce que ses renforts fussent arrivés de Manheim, et que l'Archiduc avisât aux moyens de repousser l'ennemi en amenant des troupes de l'armée de la Lahn.

Le général Starray, pour garder la ligne de la Rench, avait placé 2500 hommes vers Oberkirch, au versant des montagnes; 5000 au pont de Waghurst, et environ 2000 chevaux dans la plaine de Renchen. Il avait probablement l'ordre de défendre cette position, puisqu'il y accepta le combat. Cette résolution de s'engager partiellement au lieu de se reployer jusques sur la Murg, pour rejoindre le reste des troupes de Latour, aurait pu entraîner la ruine de ce corps, si le général Moreau avait manœuvré de manière à lui couper sa communication, au lieu de l'attaquer de front. La perte de Starray eût été encore plus certaine, si l'armée française n'avait déjà été engagée sur plusieurs directions divergentes, et que le Général en chef eût profité de la retraite de l'ennemi sur Zell, pour appuyer, avec la majeure partie de ses divisions, par Oberkich, contre la gauche des Autrichiens : acculé au Rhin par cette manœuvre, ce corps aurait été forcé d'accepter le combat dans une position qui ne lui eût laissé aucune chance de succès.

Le général Sainte-Suzanne, dont la brigade avait pris poste à Urlaffen, était engagé dès le 28 au matin, lorsque le reste du corps de Desaix

arriva. Les troupes marchèrent sur trois colonnes: celle de gauche devait contenir l'ennemi, celle du centre déboucher par la grande route; enfin, celle de droite attaquer Oberkirch, qui était le point décisif. L'affaire commença par une canonade très-vive, et devint bientôt générale. La cavalerie et l'artillerie légère de la seconde colonne se déployèrent en avant de Zimern, la droite à Molsbach, et la gauche à Urlaffen. Les Autrichiens étaient en bataille dans une plaine basse et dominée; mais des bouquets de bois, qu'ils avaient garnis d'infanterie et d'artillerie, masquaient leurs manœuvres, et donnaient à Starray la facilité de faire, sans être aperçu, les dispositions convenables pour surprendre l'un ou l'autre des flancs de son adversaire; il ne manqua pas de le tenter et jeta les cuirassiers de Cavanach sur le flanc droit des Français. Ce corps, engagé partiellement, n'obtint pas de grands résultats; après deux charges exécutées bravement, il fut repoussé avec perte par la 97e. demi-brigade.

Alors Starray voulut essayer un effort plus vigoureux contre la brigade Sainte-Suzanne; mais il ne le fit encore qu'avec de la cavalerie, soutenue de quelques pièces légères; aussi pendant que ses escadrons s'avançaient contre l'infanterie, ils furent chargés par le 6e. de dragons, le 15e. de chasseurs, et débordés

Charles n'eût le temps de venir à leur secours.

Ce prince, ayant appris le passage de Kehl au camp de Valmerode, le 26 juin, jugea aussitôt toute l'importance d'un tel événement, et résolut de réunir tous ses moyens pour combattre une armée qui allait menacer sa grande communication et le prévenir peut-être sur le Danube; en conséquence, il rassembla toutes ses troupes disponibles, et se mit en marche des rives de la Lahn avec 24 bataillons et 39 escadrons, tant Autrichiens que Saxons. Ce mouvement était fort bien conçu; mais le prince avait à craindre d'arriver trop tard, et d'être simple spectateur du désastre de son armée; car elle se trouvait si fort éparpillée, qu'il semblait difficile de pouvoir la réunir. Froelich et Condé s'en allaient excentriquement sur le Haut-Danube, par Haslach; Starray s'engageait seul; une partie de l'armée de Latour était encore en marche de Manheim sur Rastadt; enfin le corps parti des bords de la Lahn, se trouvait à peine vers Schwetzingen. Le prince, qui devait commander toutes ces forces, se trouvant donc à plusieurs marches en arrière, il n'était pas aisé de leur donner une impulsion combinée; car il était presqu'impossible de faire coïncider un mouvement de l'aîle de Froelich avec le reste de l'armée, à moins que ce Général ne prit de lui-même une direction concentrique sur Pforzheim,

che, qui y marcha le 4, et qui réussit à enlever Freudenstadt après d'une légère escarmouche. La division du général Duhesme s'établit ensuite dans cette position. L'aîle gauche de l'armée s'était portée en avant pour attaquer l'ennemi, dont les forces se rassemblaient sur la Murg; elle avait repoussé ses avant-postes de Baden et d'Oss. (Voyez la planche XXXIV).

Le général Saint-Cyr avait pris ensuite position vers Baden.

La division Beaupuy vers Eberstein et Sandvihr.

La réserve de cavalerie et d'infanterie à Sintzheim.

Le général Desaix, avec sa seconde division, à Iffizheim.

Latour avait réuni 16 bataillons et 50 escadrons en avant de la Murg; il attendait encore le général Riesch, qui venait du cordon du Rhin avec 8 bataillons (et qui, je crois, arriva le 4); enfin, le corps de l'Archiduc se trouvait, le 3, à Wiesenthal, et les Saxons à Graben.

La position des Autrichiens sur la Murg était assez bonne : le gros de leurs forces se trouvait derrière Kupenheim, la droite à Rastadt, la gauche à Rotenfels; un corps détaché jusqu'à Gersbach; de petites avant-gardes occupaient le bois de Rastadt, Nider-Bihel, Kuppenheim et les montagnes entre Ebersteinbourg et Oberdorff.

Le général Moreau, dont la conduite n'avait pu être considérée, jusqu'à l'arrivée de sa gauche, que comme un excès de circonspection, n'avait plus de motif de rester dans l'inaction depuis le 30 juin, qu'il avait toute son armée réunie et qu'il était certain, au contraire, que l'ennemi n'était point encore en mesure. L'armée française perdit un temps précieux bien difficile à réparer : c'était alors qu'elle aurait dû frapper les grands coups; car la première règle de l'art de la guerre est de profiter du moment où l'on trouve son adversaire au dépourvu ou engagé dans des mouvemens compliqués. Dès qu'on avait tâtonné devant des divisions isolées et peu nombreuses, que pouvait-on espérer lorsque l'armée ennemie serait rassemblée et renforcée par l'archiduc Charles? Non-seulement il n'était pas probable qu'on obtînt des succès décisifs, mais il était même douteux qu'on se maintînt dans la vallée du Rhin, après un si faible début. Toutes ces considérations font croire que si le général Moreau entendait fort bien la disposition d'un combat, la guerre de mouvemens et les avantages que l'on peut tirer de la stratégie lui étaient encore inconnus; l'habileté qu'il déploya dans la campagne de 1800 a prouvé qu'il s'était beaucoup perfectionné, et qu'il sut mettre à profit les exemples que son émule de gloire lui donnait en Italie.

Le général Moreau se décida enfin à utiliser son centre. La division Duhesme resta à Freudenstadt; celle de Taponier eut ordre de descendre par la vallée de la Murg. Ce mouvement tardif, qui aurait dû être exécuté trois jours plutôt, puisque Latour n'avait alors que 16 bataillons, n'eut lieu que le 5 juillet. Le Général autrichien, par une faute opposée à celle de son adversaire, eut l'imprudence d'engager seul une affaire générale contre des forces supérieures, tandis qu'il devait être joint le lendemain par les 25 mille hommes que l'Archiduc amenait avec lui, et dont la tête de colonne était déjà à Durmersheim.

Moreau jugeant que la position de Latour présenterait trop de difficultés si on l'attaquait de front, prit le parti de déborder sa gauche pour le contraindre à la retraite; à cet effet, il jugea indispensable de commencer par s'emparer de Gersbach, afin que les Autrichiens occupant la chaîne des montagnes boisées qui s'étend de ce point jusques vers Kupenheim, n'inquiétassent pas le flanc droit des attaques de Desaix par Ebersteinbourg.

La quatrième division, aux ordres de Taponnier, fut donc chargée de s'emparer de Gersbach et de la vallée de la Murg. A cinq heures du matin, ce Général attaqua ce poste avec vigueur et l'emporta malgré la résistance des trois

bataillons autrichiens qui le gardaient. Le général Lecourbe poursuivit l'ennemi jusqu'à Ottenau et lui fit cent prisonniers.

Alors la brigade de droite de Desaix n'ayant plus à craindre pour son flanc, l'adjudant-général Decaen, qui la commandait, commença son attaque. Il était chargé de chasser l'ennemi de Kuppenheim, et de le rejetter au-delà de la Murg : la 10e. demi-brigade d'infanterie légère, renforcée d'un bataillon de la 10e. de ligne fut employée à déposter l'ennemi des montagnes boisées dont on a parlé, et Decaen attaqua lui-même le bourg de Kuppenheim, qui était défendu par le général Deway, avec 4 bataillons et 8 escadrons. Ces dispositions, secondées par la marche du général Lecourbe, qui descendait la vallée de la Murg, eurent un bon résultat. Après trois heures de combat, les bataillons hongrois et autrichiens chargés de la défense de ces postes, furent forcés d'abandonner Kuppenheim et de repasser la Murg avec perte de 300 prisonniers. Il faut au reste convenir, que leur défense fût extrêmement honorable pour eux et pour le général Deway.

A quatre heures après-midi, la seconde brigade du corps de Desaix, commandée par Sainte-Suzanne, déboucha du bois de Sandwhir avec la première ligne de cavalerie. La 7e. division, aux ordres de Delmas, devait paraître en même

temps à la tête des bois d'Ottersdorf, mais ayant sans doute été retardée dans sa marche, elle n'arriva pas aussitôt que la précédente. Ce retard fut cause que l'ennemi n'ayant rien en opposition de sa droite, en dirigea toute l'artillerie sur l'issue du bois où débouchait la colonne de Sainte-Suzanne, et que concentrant ainsi sur un seul point, le tir de toutes ses batteries, il acquit une grande supériorité de feu sur l'artillerie française, qui devait protéger le déploiement des troupes : ainsi se trouvant à la fois battues de front, en écharpe et en flanc, elles ne parvinrent qu'avec beaucoup de peine à se former et furent très-maltraitées. Le général Bellavène eut la jambe emportée d'un boulet. L'artillerie légère se mit en batterie sous le feu de l'ennemi, et donna des preuves de la plus grande valeur, mais elle perdit beaucoup de canonniers et de chevaux. Enfin la division Delmas étant arrivée, son artillerie fit une diversion favorable et dégagea la brigade de Sainte-Suzanne en rétablissant l'égalité de combat.

La 62e. demi-brigade, sous les ordres du général Joba, à la suite d'une vive canonnade, avait forcé le passage de l'Olbach, et emporté le village de Nider Bihel ; l'on s'était aussi rendu maître du bois de Rastadt, qui avait été longtemps disputé.

Les Autrichiens se tirèrent à bon marché de

cette affaire qu'ils n'auraient point dû engager; ils ne perdirent que quelques centaines de prisonniers : leur retraite, protégée par leur nombreuse cavalerie, se fit en très-bon ordre par le pont de Rastadt. Le 2e. de chasseurs fit une charge brillante sur leur arrière-garde, dans les rues de cette ville. Latour se retira dans la nuit sur la route d'Ettlingen.

On voit par le récit de ce combat que la perte dut être égale des deux côtés, et que les Français, au lieu de faire autant d'attaques qu'ils avaient de brigades, auraient bien mieux manœuvré en appuyant cinq brigades sur la direction de Kuppenheim, sur la seule gauche de l'ennemi, en se bornant à garder par une brigade et par la réserve, les passages entre les bois de Nieder-Buhl, qui sont d'un accès difficile, et d'où l'on n'avait aucun intérêt à déloger l'ennemi. Il me paraît même que pour frapper un coup décisif l'on aurait pu se dispenser de laisser la division Duhesme à Freudenstadt, où elle n'avait devant elle que des cordons défensifs de Wurtembergeois; il lui eût été facile de se porter sur Gersbach, et de se lier ensuite avec celles de Taponnier, Beaupuy et Delmas, vers Rotenfels, Kuppenheim et Weiler.

Moreau, après l'affaire de Rastadt, resta le 6, le 7 et le 8 juillet dans les positions qu'il avait prises, laissant à l'ennemi le temps de rallier

toutes ses troupes à celles de l'Archiduc, dans une position avantageuse entre Mühlberg et Ettlingen. Le général Keim, avec 10 bataillons et 5 escadrons, forma la gauche dans les montagnes et prit position sur le plateau de Rotensohle, près l'abbaye de Frauenalb. La division saxonne aux ordres du général Lindt, s'établit le 7 à Pforzheim; elle était forte de 9 bataillons et 19 escadrons.

Le dessein de l'Archiduc était de prendre l'offensive, de faire remonter le corps du général Lindt par la vallée de l'Enz, et de lui faire gagner la Murg vers Fortbach pour déborder la droite des Français et prendre leur ligne à revers; le général Keim, avec sa division, n'attendait que l'arrivée des Saxons à Wildbad pour marcher sur Gersbach; le général Starray, avec une troisième colonne de 13 bataillons et 29 escadrons, où se trouvait l'Archiduc en personne, devait s'avancer par Malsch et forcer le passage de Kuppenheim, tandis que Latour, avec un quatrième corps de 10 bataillons et 28 escadrons, déboucherait par Rastadt; une petite colonne de 3 bataillons et 4 escadrons était destinée à marcher entre ces deux dernières. Les dispositions préalables firent remettre au 10 l'exécution de ce projet, qui, quoique combiné sur un rayon un peu étendu, avait le mérite d'être concentrique, et aurait sans doute changé le résultat de toute la campa-

gne ; mais le Général français le prévint, en attaquant l'ennemi le 9.

Moreau jugea cette fois qu'il convenait de manœuvrer comme nous avons dit qu'il aurait dû le faire dans les combats précédens : il résolut de refuser entièrement son aile gauche, et de faire l'effort principal par sa droite, renforcée contre la gauche de l'ennemi. Il chargea Delmas, avec deux régimens, de garder les passages de la Pfederbach, en arrière du village d'Ettingeim, avec ordre de ne pas passer ce ruisseau, et de ne point engager d'affaire sérieuse. Saint-Cyr eut ordre de ne laisser à Freudenstadt et au Kniebis, sous le commandement du général Duhesme, que ce qui serait strictement nécessaire à la garde de ces postes, et de marcher avec tout le reste, par la vallée de la Murg, pour se joindre à sa seconde division, qui s'y était portée la veille. Il devait, avec ces forces réunies, déborder la gauche de l'ennemi et l'attaquer dans toutes ses positions, sur les montagnes jusqu'aux sources de la rivière d'Alb.

Desaix, avec l'aile gauche, dut marcher au pied des hauteurs, dans la direction du village de Malsch, pour contenir tout ce qui se trouverait entre les montagnes et le Rhin ; enfin, la réserve de cavalerie fut placée entre les villages de Muckensturm et d'Ettingeim, en observation de celle de l'ennemi ; elle était à même, de ce

point, de protéger l'attaque de Malsch. L'infanterie de la réserve fut jointe au corps de Saint-Cyr, chargé du principal effort dans les montagnes.

Ces dispositions étaient bonnes; elles appliquaient le même principe qui a dicté nos observations sur les affaires de Renchen et de Rastadt, dans lesquelles on aurait pu exécuter la même manœuvre avec bien plus d'avantages encore. Le résultat qu'elles obtinrent prouve assez que nos observations étaient fondées, et il aurait pu être plus décisif encore sans quelques fautes d'exécution.

Le général Saint-Cyr ordonna un mouvement un peu trop étendu, en détachant le général Taponnier à la tête de 6 bataillons et 150 hussards, pour gagner l'Enz à travers les montagnes et marcher sur Wildbad, dans la vue de déborder la droite de l'ennemi; l'avant-garde de ce détachement rencontra, en y arrivant, celle du corps saxon qui s'avançait sur l'Enz, mais qui se retira sur Pforzheim sans vouloir s'engager.

L'adjudant-général Houel fut chargé d'attaquer les positions de Hernalb et Frauenalb, avec la 84e. demi-brigade et 100 chasseurs du 2e. régiment; ses instructions portaient qu'il devait en même temps menacer la droite de la position de Rotensohl, que le général Saint-Cyr voulait attaquer de front avec le 106e. régiment et la

brigade de réserve composée des 93e. et 109e.

Le plateau de Rotensohl est un des plus élevés et des plus escarpés des Montagnes-Noires; ses versans, couverts de bois touffus, en rendent l'accès difficile. Six bataillons et 4 escadrons défendaient la position principale avec beaucoup d'artillerie; 3 bataillons étaient détachés à Frauenalb, et une petite avant-garde à Loffenau. Les troupes françaises, pour emporter ce poste, avaient à lutter contre des obstacles multipliés; on voit, en effet, que les dispositions de leur Général n'étaient pas exemptes de blâme: de dix-huit bataillons qu'il commandait, neuf se trouvèrent détachés à des accessoires, et il n'y eut assez long-temps que trois bataillons engagés au point décisif.

On a dit que Saint-Cyr ne fit attaquer d'abord que par trois bataillons du 93e. régiment, parce qu'il voulait tenir l'ennemi en échec pendant que les troupes se reposaient: dans ce cas, le 93e. fut trop engagé pour une simple démonstration. Après quatre attaques successives, où cette demi-brigade fut ramenée chaque fois jusqu'au pied de la montagne, les Autrichiens s'abandonnèrent un peu trop à sa poursuite et se répandirent en tirailleurs dans les bois. Le général Saint-Cyr saisit ce moment favorable et ordonna une cinquième charge, pour laquelle on avait réservé les 106e. et 109e. demi-brigades. Ces troupes se

formèrent en colonne et marchèrent à l'ennemi avec autant d'ordre que la nature du terrain le permettait. Cette dernière tentative réussit. On parvint sur le plateau, et les impériaux furent enfoncés après avoir perdu beaucoup de monde; on leur fit mille prisonniers.

Le général Lindt, qui marchait avec la division saxonne de Pforzheim sur Wildbad, ayant été informé du résultat de cet engagement, au lieu de marcher au secours de Keim, retourna à Pforzheim. On peut juger, par ce résultat, de celui qu'on aurait obtenu, si les neuf bataillons détachés sous Taponnier à Wildbad, et sous Houel vers Herrenalb, eussent été employés à l'attaque de Rotensohl; quelques militaires instruits ont pensé même que toute cette aîle eût été beaucoup plus utilement employée, si elle s'était bornée à faire observer le corps de Keim en laissant quelques bataillons à Michelbach, et si le reste des troupes de Saint-Cyr eût débouché par Wolkersbach, entre Malsch et Sulzbach, pour accabler le corps de Starray de concert avec Desaix, et pour s'établir ainsi sur le centre un peu isolé de la ligne de l'Archiduc.

Tandis qu'on obtenait des succès à la droite, Desaix engageait le combat au centre par l'attaque du village de Malsch; l'adjudant-général Decaen, avec la 10e. légère, la 10e. de ligne, soutenues du 8e. régiment de chasseurs à cheval,

en délogea les avant-postes ennemis. On a vu plus haut que l'Archiduc avait donné des ordres de mouvement pour le 10 juillet : la fusillade que l'attaque de Malsch engagea sur la ligne de ses avant-postes, décida le Prince à ordonner aux colonnes de Starray et de Latour de s'avancer dans la même disposition qui leur était prescrite pour le lendemain. Les Français, ainsi attaqués par des forces considérables, se trouvèrent obligés d'évacuer Malsch, et de se retirer sur une hauteur isolée qui se trouve à droite de ce village. Les deux demi-brigades firent une nouvelle tentative, et malgré l'opiniâtreté des troupes qui s'y défendaient, elles parvinrent à y pénétrer. Cependant l'infanterie de Starray arrivait et s'engageait successivement : la supériorité numérique donna alors aux Autrichiens les moyens de s'établir dans le village, qui fut pris et repris trois fois. Le combat dura sur ce point jusqu'à 10 heures du soir, et le village resta aux Autrichiens ; les Français conservèrent le bois et les hauteurs : on perdit beaucoup de monde de part et d'autre.

Pendant que ceci se passait au centre de la ligne, la colonne de Latour s'était aussi avancée sur Durmersheim, et les nombreux escadrons autrichiens s'étaient déployés dans la plaine, entre cette colonne et celle de Starray. La grande supériorité de l'ennemi en cavalerie obligeait les Français à éviter tout engagement avec elle ; et

Desaix s'étant trouvé dans la nécessité de faire avancer celle de la réserve avec l'artillerie légère, pour soutenir la gauche de l'attaque de Malsch, il l'avait placée à l'abri d'un rideau, dans une position très-serrée, afin qu'à tout événement elle pût être protégée par l'infanterie. On avait expressément ordonné à la cavalerie légère de ne pas trop s'avancer : malgré ces ordres, quelques escadrons de hussards et de chasseurs firent un faux mouvement près de Muckensturm, et prêtèrent le flanc à l'ennemi ; aussitôt les Autrichiens firent avancer leur première ligne pour en profiter et pour tenter d'entamer ces escadrons ; mais la réserve se déploya avec tant de promptitude dans une position avantageuse, et fut si bien secondée par la célérité des manœuvres et la vivacité du feu de l'artillerie légère, que les impériaux étonnés s'arrêtèrent et renoncèrent à l'attaque, quoique leur supériorité leur promît un succès presque certain. Le reste du jour se passa sans qu'ils entreprissent rien avec cette masse de cavalerie. La colonne de Latour avait délogé les avant-gardes françaises de Bietigheim ; elle n'eut pas d'engagement sérieux, et se contenta de ce petit avantage.

Il n'y avait eu sur la gauche, entre le Rhin et les montagnes, aucun succès décisif de part ni d'autre, et chacun conserva son champ de bataille à l'entrée de la nuit. Cependant le prince

Charles, apprenant les revers de Keim à Rotensohl, se retira le 10 au matin, par une marche forcée, sur Pforzheim. On ne saurait trop à quoi attribuer cette résolution ; car l'Archiduc, en attirant à lui la colonne de Latour, avait des forces suffisantes pour attaquer et culbuter Desaix à Malsch, et rendre sa ruine certaine, vû sa grande supériorité sur lui en cavalerie ; s'il avait réussi, comme on ne peut guères en douter, on conviendra que Saint-Cyr eût été fort compromis dans les montagnes, et qu'au contraire, l'Archiduc avait toujours le moyen de se retirer, soit sur le Necker, soit sur Wartensleben. Le prince Charles répara bien ensuite cette retraite prématurée ; mais il semble que, dans cette occasion, il devait chercher à se maintenir ; car il n'avait pas encore formé le projet d'opération concentrique, qui établit sa réputation et qui eut de si brillans résultats.

Le 10, le général Saint-Cyr descendit le long de l'Enz jusqu'à Newenburg ; l'avant-garde de Desaix occupa Ettlingen.

Le Général en chef fit passer le Rhin à une partie de la garnison de Landau pour observer Manheim, et le général Scherb prit poste, avec ce petit corps, vers Bruchsal. Les ordres furent donnés au commandant du génie de faire relever les anciens ouvrages de Kehl, et d'en ajouter de nouveaux pour mettre les ponts à l'abri de toute entreprise

Les Autrichiens, de leur côté, renforcèrent les garnisons de leurs trois places, et séjournèrent à Pforzheim, pour y attendre leur grand parc d'artillerie qui venait de Heilbron. Ce fut ici que l'Archiduc résolut de se replier sur le Danube, en disputant le terrain pied à pied, sans engager d'affaire générale; dès-lors, son intention était de se réunir à Wartensleben, qui était sur le Meyn, afin de tomber ensuite, avec la majeure partie de ses forces, sur celle des armées françaises qui lui en fournirait l'occasion.

Conformément à ce plan, les Autrichiens se retirèrent, dans la nuit du 14 juillet, sur Wayhingen, et y restèrent deux jours; l'Archiduc marcha ensuite le 17 à Schwibentigen, le 18 à Louisbourg, et le 19 il vint passer le Necker à Mulhausen et Altingein, laissant un gros corps sur la rive droite de cette rivière, en avant de Stuttgard. Il porta aussi un détachement assez considérable sur Heilbron, pour couvrir la retraite de ses dépôts; les Français le suivirent lentement.

Tandis que le centre et la gauche des Français descendaient la vallée du Rhin et s'avançaient sur Pfortzheim, trois divisions, formant presque la moitié de l'armée, étaient restées pendant douze jours dans une inaction absolue devant les postes morcelés de l'ennemi, et se mirent en

mouvement pour prendre une ligne divergente sur le Haut-Rhin.

Après les succès de l'affaire d'Ettlingen, le général Moreau avait ordonné à Ferino de balayer les vallées du Rhin et de la Kintzig, tandis que Duhesme s'avancerait pour le seconder sur Wolfach et Schramberg. Ces deux colonnes furent renforcées par le général Jordy, laissé jusqu'alors avec sa brigade, en cordon, sur la rive gauche du Rhin. Il passa le fleuve le 10 juillet, vers Nonenwihr.

Le général Froelich se trouvait encore vers Ettenheim ; son extrême gauche, aux ordres du général Wolf, vers Lorach, vis-à-vis d'Huningue. Le corps de Condé était sur les hauteurs d'Ettenmunster et de Hunersattel. Giulay tenait Haslach et la vallée de Kintzig. Le corps de Souabe, après la perte de Freudenstadt, s'était retiré vers Hornberg.

Le 14 juillet, tous ces postes furent attaqués. Le général Ferino marcha contre Froelich sur trois colonnes; la brigade de droite se porta sur Ettenheim et Herbolzheim; le général Abbattucci, avec celle du centre, délogea le corps de Condé d'Ettenmunster et de Schweighausen ; enfin, celle de gauche, aux ordres de Jordy, emporta Haslach, et s'avança dans la vallée de la Kintzig jusqu'à Gutach. Froelich, rejetté derrière la Bleich, fut contraint à se retirer par

Simonswald et Fribourg, sur Villingen; Condé prit la même direction, et Giulay marcha sur Hornberg.

En même temps le général Duhesme avait aussi formé sa division en trois colonnes. L'adjudant-général Gudin attaqua les avant-gardes des troupes de Souabe vers Wolfach; Vandamme se dirigea sur Alspirbach, Laval sur Schramberg. Ces petites chicanes de postes n'aboutirent à rien; les troupes de Souabe, craignant de se voir coupées d'Oberndorf, se retirèrent sur cette ville sans combat sérieux. Les Français firent quelques centaines de prisonniers.

A la suite de ce mouvement, le général Wolf risquait d'être coupé vers Lorach; il reçut l'ordre d'abandonner un poste où, depuis un mois, il était aussi inutile que la division Laborde qui lui était opposée sur la rive gauche du Rhin; il se retira sur Blomberg, et ensuite sur Stuhlingen. Le général Laborde s'avança alors avec sa division, par Waldshut sur Constance, mouvement isolé, sans but, et contraire aux vrais principes de l'art de la guerre.

Le résultat de toutes ces marches plaça, le 17 juillet, les trois corps de l'armée française sur la ligne suivante, qui n'avait pas moins de 50 lieues d'étendue.

Aile droite. Première division (Laborde) vers

Rheinfelden ; deuxième division (Ferino) dans les vallées d'Enfer et de St.-Pierre ; la réserve de cette aile à Aichstett.

Centre. Troisième division (Duhesme) était restée détachée près d'Horb, sur le Necker ; quatrième division (Taponnier) entre Schaffausen et Weilstadt ; l'avant-garde à Leinsberg. La réserve ou cinquième division était sur le même point.

Aile gauche. Sixième division (Beaupuy) à Eissingen et sur les hauteurs en avant de Pfortzheim ; septième division (Delmas) à Weingarten, Birckenfeld et Brotzingen.

Le 18, le centre de l'armée se porta sur Stuttgard, d'où il chassa les postes ennemis, pendant que l'aile gauche s'avançait jusqu'à Waihingen, pour venir de là jusqu'à Sachsenheim, vers l'embouchure de l'Enz, afin de contenir la division que nous avons dit avoir été dirigée sur Heilbron.

L'ennemi, pour donner le temps à ses gros équipages et à son artillerie de filer, avait cru devoir s'arrêter sur le Necker, et s'était rassemblé sur les hauteurs de Canstadt et de Feldbach dans une excellente position, sa droite appuyant à la Reims et sa gauche à la Filz. Une forte avant-garde couvrait Eslingen, et le corps saxon était près de Marbach en flanqueurs de droite.

Ce corps partit peu de jours après pour l'armée

du Bas-Rhin, et reçut en route l'ordre de rentrer dans ses foyers, l'Electeur ayant accédé à la neutralité du nord. L'armée impériale fut affaiblie à la même époque des contingens de Souabe, qui avaient aussi conclu des armistices séparés et acheté leur repos par de fortes contributions en argent, en vivres et en effets d'équipement qu'ils s'étaient engagés à fournir à l'armée française (1). Ces contingens se trouvaient assignés au général Froelich, commandant l'aile gauche, et ils la quittèrent le 21 juillet à Gammertingen.

Le projet de Moreau était d'attaquer l'ennemi dans sa position, entre Canstadt et Eslingen; mais comme il était très-difficile de l'enlever de front, il résolut de faire un mouvement par sa droite pour déborder l'aile gauche des Autrichiens : leurs avant-gardes occupant la rive gauche du Necker, il les fit attaquer, le 21 juillet, à Eslingen et à Canstadt par le corps de Saint-Cyr.

---

(1) Le Wurtemberg avait conclu un armistice dès le 17 juillet; le margrave de Baden dès le 25; le reste du Cercle de Souabe le 27. Chacun de ces états s'engagea à la neutralité et à faire sa paix séparée avec la France. Ils s'obligèrent tous également à payer des sommes en argent, à livrer un nombre considérable de chevaux pour la cavalerie et l'artillerie, et par une singularité attachée à l'esprit de ce temps, on stipulait dans des articles spéciaux que le prince continuerait à administrer ses états, que le culte divin ne serait point troublé, que les postes et diligences pourraient circuler!!

Le général Laroche déboucha de Ruith sur Eslingen, donna sur la division de Hotze, et fut d'abord vivement repoussé; le combat se rétablit et se maintint jusqu'à la nuit avec des chances balancées.

La division Taponnier attaqua le faubourg de Canstadt et le village de Berg, et repoussa l'ennemi avec tant de vivacité qu'il n'eut pas le temps de couper le pont. Si le reste de l'armée eût été à portée de soutenir le succès de cette division, elle aurait pu aisément forcer le passage et culbuter la droite des Autrichiens; mais on se trouvait divisé, et le projet était, d'ailleurs, de manœuvrer contre la gauche de l'Archiduc; de sorte que cet avantage ne fut point mis à profit. Les Français firent, dans cette journée, près de 300 prisonniers; la perte en tués et blessés fut assez considérable des deux côtés. Le même jour, le corps de Desaix vint s'établir à Louisbourg. Les deux partis restèrent, le 22, dans les mêmes positions.

L'intention de Moreau était de commencer le lendemain son mouvement général à droite, pour venir passer le Necker au-dessus d'Eslingen, où il voulait appuyer son aile gauche, afin de gagner la route de Goppingen et les passages des montagnes d'Alb; l'ennemi le prévint en se retirant dans la même nuit sur deux colonnes, à

travers ces montagnes (1). La plus considérable, sous les ordres du prince Charles, suivit la vallée de la Rems, sur Schorndorf; et l'autre remonta la vallée de la Filz, sous le général Hotze. Cette dernière occupa le défilé important de Geislingen; le général Deway se porta par Blaubeuren sur Ulm, afin de se lier avec Froelich et Condé, qui se dirigeaient concentriquement sur cette place; enfin, la marche de la droite était couverte par le corps du prince de Lichtenstein, qui se retirait par la vallée de la Sein.

L'armée française suivit l'ennemi dans un ordre à-peu-près parallèle. La troisième division (Duhesme), qui avait quitté l'aile droite pour se rattacher au centre de l'armée, marchait à droite, par Urach et Wiesensteig, sur Geislingen, en côtoyant le pied des montagnes d'Alb; les qua-

(1) Ce mouvement projetté n'aurait d'ailleurs pas offert de grands avantages, puisqu'au lieu de séparer l'Archiduc de Wartensleben, on eût favorisé leur concentration. Ce n'était pas à droite qu'il fallait appuyer, mais bien à gauche sur Heilbron, pour se lier avec Jourdan. Le mouvement à droite eût été sage et bien combiné, si les armées françaises en Allemagne eussent été réunies en une seule, parce qu'on aurait isolé l'Archiduc de sa ligne secondaire en Tirol et en Italie; dans l'état des choses, on devait au contraire l'isoler de Wartensleben, en formant une masse centrale avec l'armée de Sambre et Meuse.

trième et cinquième divisions, avec la réserve, remontèrent la vallée de la Filz; la sixième se porta à gauche, par la vallée de la Rems.

Dans le même temps, Ferino était, avec l'aile droite, vers Stockach et Tuttlingen; Delaborde à Waldshut et Stuhlingen.

Cette marche de l'armée de Moreau, par les montagnes d'Alb, fut assez singulièrement combinée : le général Delmas se trouva exposé seul, dans la vallée de la Rems, à tout le corps de l'Archiduc, tandis que le gros de l'armée française prit assez mal-à-propos la route plus longue de la Filz, pour suivre la seule division de Hotze. Cette opération présenta ainsi quelque danger, parce que les différens corps, se trouvant engagés dans des vallées séparées par des montagnes qu'on croyait impraticables, n'avaient pas de communication facile entr'eux.

L'Archiduc parut avoir le dessein d'en profiter; car il réunit ses forces au centre de ces trois communications, et campa, le 1er. août, sur un long et vaste plateau, entre Weissenstein et Boemenkirch. Il était à craindre qu'il ne tombât dès-lors, avec toutes ses forces, sur un des corps séparés et ne revînt ensuite contre les autres. La difficulté des communications jointe au peu de connaissance que les Français avaient du pays, promettaient quelque succès à l'Archi-

duc ; cependant, soit qu'il n'ait pas osé les attaquer, soit que son dessein eût été seulement de les contenir, afin de gagner le temps nécessaire à l'évacuation des magasins d'Ulm, il quitta bientôt cette position de Boemenkirch, et continua sa retraite, dans la nuit du 1er. août, sur Heidenheim ; le 2, il arriva à Neresheim ; le 3, à Nordlingen. Hotze se porta, le 2, à Albeck ; le 3, derrière la Brentz ; Deway à Lauingen, le prince de Lichtenstein à l'extrême droite, vers Lauchheim.

Le 3, l'arrière-garde de la colonne autrichienne opposée à Desaix ne s'étant retirée de Gmünd que lorsqu'il était déjà en marche, ce Général l'atteignit près d'Aalen, et, à la suite d'une affaire assez chaude, il lui fit 250 prisonniers. Le même jour, Saint-Cyr s'empara d'Heidenheim et vint prendre position sur la Brenz ; le 4, Hotze campa à Neresheim ; Deway était à Giengen, et Riese à Gundelfingen.

Le 5, une reconnaissance, conduite par le général Heudelet, se porta sur Bopfingen, et en chassa les postes autrichiens ; le prince de Lictenstein, étant accouru avec des forces supérieures, le repoussa avec perte de 500 hommes hors de combat ou prisonniers.

Le 8, la division Duhesme se dirigea sur Gundelfingen, afin de flanquer la colonne principale

qui se portait sur les hauteurs de Medlingen ; l'avant-garde du général Deway fut d'abord repoussée par Duhesme ; mais le premier, ayant été soutenu par le corps de Riese, revint avec une nombreuse artillerie et sa cavalerie : les escadrons français, qui s'étaient avancés vers Gundelfingen, furent repoussés. Il paraît néanmoins que le but de cette démonstration des Autrichiens, sur leur gauche, était de couvrir le mouvement rétrograde qu'ils effectuèrent à l'entrée de la nuit sur Lauingen et Dilligen. La réserve resta derrière Maedingen.

La quatrième division (Taponnier) repoussa l'arrière-garde de Hotze sur Neresheim ; Desaix, avec la gauche, s'étendit entre cette ville et Merkingen ; on fit séjour dans ces positions sous prétexte de reconnaître le pays.

Le 10, l'Archiduc, loin de continuer la retraite, fit des dispositions qui menaçaient les Français d'une attaque prochaine. Cependant la position de son avant-garde en arrière d'Eglingen, paraissant mauvaise, Moreau se détermina à la faire attaquer par une partie du centre, qui la poussa d'Eglingen sur Amerdingen avec perte de 400 hommes. Cette affaire, jointe à un orage violent, retarda et dérangea un peu le plan de l'ennemi, qui avait déjà commencé ses mouvemens dans l'intention d'attaquer lui-même.

Avant d'entrer dans les détails de cette journée, il ne sera point inutile de mettre sous les yeux de nos lecteurs le tableau de la force et de la position respective des deux armées opposées à cette époque.

ARMÉE DU RHIN ET MOSELLE.	Bataill.	Escad.
A. Première division de l'aile droite, à Bregens et Isny.	6	3
A. Seconde division sur l'Iller, près de Memmingen.	16	14
A. (22 / 17)		
B. Troisième division, (centre) servant de flanqueurs de droite, attaquée près de Medlingen.	6	8
B. Centre, aile gauche et réserve, combattant près de Neresheim.	36	54
B. Général Delmas à Bopfingen.	6	
B. (48 / 62)		
TOTAL.	70	79

Infant., environ 58 mille hommes.
Caval., environ 7 mille.

ARMÉE AUTRICHIENNE.	infant.	Caval.
A. Corps de Froelich sur l'Iller.	10,700	2,800
A. Corps de Condé. . . .	4,000	1,500
	14,700	4,300
B. Corps de Lichtenstein vers Nordlingen, à droite avec sa réserve à Maedingen.	4,500	4,200
B. Centre à Aufhausen. .	14,000	4,000
B. Riese et Devay à Dillingen, et Lauingen à la gauche. . .	7,000	3,000
	25,500	11,200

TOTAL, 40,700 d'infanterie, 15,000 de cavalerie.
Non compris 4 à 5000 du corps du Tyrol.

NOTA. La diminution dans l'armée impériale est causée par la retraite des contingens de Souabe et de Saxe qui ont adopté la neutralité.

L'Archiduc venait enfin d'atteindre sa ligne du Danube; il lui était facile, à la faveur de la position d'Ulm et de ce fleuve, d'attirer à lui la majeure partie des troupes de Froelich, de surveiller par 35 ou 36 mille hommes le cours du fleuve depuis Gunzbourg jusqu'au Schellenberg, après en avoir rompu les ponts jusqu'à Donawerth, et de partir ensuite avec environ 25 mille hommes, pour se porter par Ingolstadt contre Jourdan, qui était alors vers Nuremberg.

Le Général autrichien, au lieu de rester fidèle à son plan, résolut tout-à-coup de s'arrêter sur la rive gauche du Danube, et de revenir sur Neresheim pour attaquer Moreau, s'exposant ainsi à être culbuté dans le fleuve en cas d'échec, et à ne pouvoir reprendre ensuite l'exécution d'un projet qui lui offrait des chances certaines de succès. Quelques relations ont attribué cette résolution à la nécessité de ne pas se laisser serrer de trop près au passage du Danube, et de gagner le temps d'évacuer les équipages, les parcs de vivres et d'artillerie; mais ces précautions, qui devaient être prévues dès le 1er août au camp de Boemenkirch, ne légitiment pas le retour de l'Archiduc. Ce Prince va donc attaquer ses adversaires dans la circonstance la moins opportune, et il forme le dangereux projet d'arriver à eux sur cinq colonnes qui doivent encore se subdiviser.

L'armée française était placée en avant de Neresheim, la droite à Dischingen, le centre à Dunstelkingen, la gauche appuyée vers Schweindorf, à la route qui conduit de Neresheim à Nordlingen. La réserve de cavalerie se trouvait aussi dans la même direction, vers le flanc gauche. Six bataillons de flanqueurs de droite, sous les ordres de Duhesme, étaient à Medlingen vers la Brenz, et ceux de gauche, bien plus exposés encore, à Bopfingen (1). (Voyez planche 35.)

La 1re colonne de gauche de l'armée autrichienne devait être tirée du corps de Froelich,

---

(1) Ces détachemens de grands corps d'infanterie, dont on prétend faire des flanqueurs, sont fort bien dans des dispositions de marches, mais pour combattre ils me paraissent aussi inutiles que dangereux, à moins qu'ils n'aient toujours l'ordre de se retirer au moindre mouvement offensif de l'ennemi et de venir se réunir à l'armée. Un corps de 6 mille hommes détaché à quatre lieues de la ligne ne forme, dans le fait, qu'une extrémité de cette ligne, qui se trouve compromise. Si sa destination est d'éclairer, il vaudrait bien mieux y employer des troupes légères et de forts détachemens de hussards qui éclairent mieux qu'un gros corps d'infanterie : si c'est pour couvrir un flanc, ce corps faisant lui-même partie intégrante de l'armée, n'est autre chose qu'un flanc; alors il est dangereux de l'envoyer à une distance telle, qu'il puisse être accablé et coupé sans espoir d'être soutenu à temps. Il est bien plus simple de le placer sur les hauteurs les plus voi-

qui s'était replié derrière la Gunz. Elle avait ordre de passer le Danube à Ulm, pour se lier à la 2e colonne commandée par le général Riese. Celle-ci, forte de 10 mille hommes, se divisa en deux parties; la droite, conduite par le général Mercantin, forte de 3 mille hommes, se dirigea sur le flanc droit de l'ennemi à Dischingen; la gauche, comptant 7 mille hommes, conduits par le général Riese, partit de Dillingen pour accabler le général Duhesme à Medlingen, tourner ensuite le corps de bataille, et gagner avant les Français les passages difficiles des montagnes d'Alb.

Le centre de l'armée qui se trouvait vers Aufhausen, et qui avait été renforcé par une partie de la réserve venue de Madingen, était composé d'environ 18 mille hommes; il fut divisé en trois corps. Le premier à gauche, aux ordres de Latour, fort de 5500 hommes, se porta d'Amertingen sur Eglingen, Osterhofen et Jagdhaus, pour marcher ensuite sur Dischingen. Le second

---

sines, à une lieue au plus de l'extrémité de la ligne où il pourrait s'engager simultanément avec le reste des troupes. Si l'ennemi se porte dans l'intervalle de quatre à cinq lieues qui sépare ces flanqueurs du corps de bataille, ils peuvent être perdus et la ligne elle-même n'en tire aucun avantage, car ils ne servent plus même de postes d'avertissement.

corps, dirigé par l'Archiduc en personne, fort de 5 mille hommes d'infanterie et de 1500 chevaux, partit d'Aufhausen sur deux colonnes : la première, confiée au général Baillet, marchant entre Eglingen et Hofen, avait l'ordre de se joindre à la deuxième, conduite par le prince de Furstemberg, qui se porta directement à Hofen, d'où il leur était prescrit de s'avancer de concert sur Dunstelkingen. Le troisième corps, aux ordres du général Hotze, fort de 7500 hommes, dont 1800 de cavalerie, devait, comme les autres, partir de Forheim sur deux colonnes pour attaquer Kossingen et Schweindorf. Enfin la droite, composée de l'avant-garde aux ordres du prince Jean de Lichtenstein, qui était dans les environs de Nordlingen, soutenue d'une partie de la réserve restée entre Madingen et Grosselfingen, aux ordres de Starray, formait aussi deux attaques avec 4500 hommes d'infanterie et 4200 de cavalerie. La première avait pour objet de forcer la grande route qui mène de Nordlingen à Neresheim ; la seconde devait faire une démonstration vers Bopfingen sur le flanc de l'ennemi.

Les colonnes autrichiennes avaient reçu l'ordre de se mettre en mouvement à minuit, mais des torrens de pluie, une obscurité profonde et le mauvais état des chemins dans ces bois, firent que les colonnes n'arrivèrent à leur destination

qu'après neuf heures de marche, bien qu'elles n'en fussent éloignées que de trois lieues : ce retard fut extrêmement favorable aux Français.

La colonne du corps de Froelich n'arriva pas du tout, elle ne put pousser que son avant-garde jusqu'à Albeck. Malgré ce contre-temps, la division de Riese marcha sur le général Duhesme qui occupait Medlingen, et le força bientôt par sa supériorité à se retirer. La petite colonne de Mercantin occupa sans résistance Bahlhausen et les hauteurs de Hauffen et d'Altenberg, où elle resta dans l'inaction. Le général Riese, qui avait près de 3 mille chevaux, n'en sut pas tirer parti pour couper la retraite aux bataillons de flanqueurs du général Duhesme, et quoiqu'il arrivât avant eux à Giengen, ils se retirèrent sans grande perte sur Heubach et Weissenstein par la rive droite de la Brentz; cet événement seul aurait assuré une grande victoire aux Autrichiens, si leurs deux colonnes de gauche s'étaient alors rabattues, de concert avec les attaques des généraux Latour, Baillet et Hotze, sur Flenheim ou Zoschingen, derrière la droite des Français. Au lieu d'agir ainsi, le général Riese perdit un temps précieux, campa à Oggershaus et poussa son avant-garde sur Heidenheim, où il n'avait pas d'ennemis à combattre; il fit décamper, il est vrai, les administrations, les équipages et les parcs de réserve, mais cela n'avait rien de

commun avec le but des autres attaques, dont il devait seconder les efforts (1).

La colonne du général Latour, qui se portait vers Dischingen pour déborder la droite du corps de bataille de Moreau, avait été forcé de ralentir sa marche. Le général Saint-Cyr, qui en eut avis, porta la brigade Laroche au-devant de l'ennemi. Cette brigade fut attaquée à 7 heures du matin à Reinslingen et Trugenhoffen : elle fit une belle résistance et se retira en combattant jusqu'au château de Dischingen ; Saint-Cyr détacha alors de son corps de bataille la brigade Lecourbe, pour l'aider à conserver cette position. Sur les entrefaites, les deux colonnes de Baillet et du prince de Furstenberg, parties d'Aufhausen, avaient rencontré les 16e et 93e demi-brigades isolées dans les bois en avant de la ligne, et les avaient culbutées avec perte de 400 prisonniers. Ces deux régimens se retirèrent sur Dunstelkingen.

De son côté, Hotze avait commencé l'attaque de Kossingen; les Français lui en disputèrent long-temps la possession, mais ils furent contraints à l'abandonner et à se retirer sur les hauteurs entre ce village et Neresheim. Le gé-

(1) Ce mouvement est absolument semblable à celui que l'armée du Danube fit à Stokach en 1799. Il fit perdre cette bataille et faillit compromettre le corps de Saint-Cyr.

néral Hotze essaya ensuite de passer le ravin ; il fut constamment repoussé par les forces que le général Desaix avait portées sur se point. L'attaque de Schweindorf n'obtint pas plus de succès : le général Gazan repoussa tous les efforts de l'ennemi.

Les premiers avantages des Autrichiens avaient occasionné une trouée entre le centre et l'aile gauche de l'armée française, qui aurait pu devenir fatale s'ils avaient eu là le gros de leurs forces disponible, pour frapper un coup vigoureux ; mais lorsqu'on veut attaquer tout le front d'une ligne, et qu'on s'étend encore plus qu'elle, il est difficile d'obtenir de grands résultats ; la réserve des Français répara cet accident et rétablit l'égalité du combat.

De son côté le prince de Lichtenstein, qui eût rendu le premier succès de Hotze à Kossingen décisif, s'il eût été réuni avec lui ; s'avança au contraire, comme il en avait reçu l'ordre, vers Bopfingen et sur la grande route de Nordlingen à Neresheim. Ses partis s'étendirent entre Schweindorf et Umenheim ; aussi tout ce corps éparpillé fut-il aisément contenu par le chef de brigade Gazan et par le général Delmas qui couvrait le flanc gauche de l'armée française. Dans le fait, il n'y eut aucun engagement sérieux de ce côté, puisque la réserve de Starray ne prit point part au combat, et que le prince de Lichtenstein ne

marcha sur Bopfingen que lorsque Delmas l'eut évacué pour se rapprocher de l'armée. Au reste, plus les Autrichiens avançaient sur cette direction excentrique, plus ils affaiblissaient le point essentiel.

Aussitôt que les colonnes du centre se furent déployées à 10 heures entre Hofen et Baremberg, elles commencèrent leur attaque, qui fit plus de bruit que de mal. L'on ne s'aborda pas franchement : les colonnes et les tirailleurs envoyés contre la position de Saint-Cyr, furent toujours repoussés.

Moreau, au premier avis des efforts de l'ennemi vers Kossingen et Dischingen, sentit que ses flanqueurs lui devenaient inutiles à Bopfingen, à trois lieues du point où se faisaient les grandes attaques, et se décida à les rapprocher de son aile gauche, afin de donner au général Desaix les moyens d'attaquer vivement le 5e corps ennemi ; mais le temps considérable que ce mouvement exigeait, risquait de le rendre inutile, si la nouvelle de l'occupation d'Heidenheim par la première colonne autrichienne, n'eût pas d'ailleurs décidé Moreau à renoncer à son projet offensif, pour se borner à soutenir le combat : il détacha un petit corps pour chasser les partisans ennemis d'Heidenheim. A une heure après midi, les Autrichiens renouvellèrent leurs attaques sur Dischingen, le Baremberg et Dunstelkingen. Ils

firent établir plusieurs batteries dont les feux se croisaient contre ce dernier village, et ils parvinrent à y mettre le feu avec leurs obus. L'Archiduc, profitant du premier moment de désordre que cet incendie occasionna, voulut s'emparer de Dunstelkingen. A cet effet, son infanterie traversa la vallée qui séparait son champ de bataille du Baremberg, et commença à gravir cette hauteur, mais elle fut repoussée par les 31e, 84e et 106e demi-brigades de ligne et la 21e d'infanterie légère; alors le combat cessa sur ce point, et dégénéra en une canonnade de part et d'autre.

Moreau, craignant que les Autrichiens ne fissent de plus sérieuses tentatives par le Baremberg, et voyant que leur canon maltraitait les troupes placées près de Dunstelkingen, se détermina à faire avancer la réserve et la déploya entre ce village et Hofen. Cette manœuvre réussit; l'artillerie légère démonta les batteries des Autrichiens; ceux ci, inquiets alors sur leur droite, que ce mouvement menaçait, cessèrent leur feu: les tirailleurs seulement continuèrent à escarmoucher jusqu'au soir.

A cinq heures, le général Moreau fut informé que l'ennemi n'avait qu'un parti à Heidenheim; il apprit en même-temps que les flanqueurs de droite étaient repoussés fort loin, et que les réserves de munitions ayant suivi le mouvement rétrograde du quartier-général sur Kœnigsbroun,

ne pourraient arriver à l'armée dans le courant de la journée. Dans une position aussi difficile, s'il eût exécuté sa retraite, il se serait exposé à perdre une partie de son armée dans les montagnes d'Alb ; cependant il paraissait également dangereux de rester en position, parce que l'ennemi pouvait se décider à une nouvelle attaque sur des troupes harassées et privées de munitions. Le Général en chef résolut donc de prendre l'initiative, et d'attaquer les Autrichiens le lendemain.

Le 12, à six heures du matin, les colonnes étaient déjà formées, lorsqu'on s'aperçut que les Impériaux commençaient à se retirer : le général Moreau s'estimant heureux d'en être débarrassé, les laissa paisiblement aller. Puisque l'Archiduc avait tant fait que de venir attaquer les Français à Neresheim, et qu'il avait remporté des avantages à sa gauche, il nous a semblé qu'il aurait pu en tirer plus de parti en renouvellant ses efforts sur Dischingen avec toutes ses forces réunies. Il est vrai que d'après tous les principes de stratégie, son effort devait se diriger du côté de Schweindorf contre la gauche de Moreau, afin de conserver toujours sa communication avec Donawerth et avec l'armée de Wartensleben ; mais je ne veux parler ici que de la possibilité de profiter de la défaite de Duhesme, et non d'une disposition primitive. Le prince Charles préféra

revenir à son premier plan et continuer sa retraite.

Cette affaire coûta au moins 3 mille hommes aux deux armées, et fut indécise. Le plan d'attaque n'avait pas d'ensemble (1). Les troupes françaises déployèrent une grande bravoure, et les bonnes dispositions du général Saint-Cyr furent remarquées. Si l'on peut reprocher à Moreau de s'être trop étendu, on lui doit aussi des éloges pour le calme et la fermeté avec lesquels il se maintint au centre, sans s'inquiéter de ce qui arrivait à ses flanqueurs.

L'Archiduc avait repris, le 12 août, ses positions dans la vallée de Kessel; sa gauche était revenue à Dillingen; le corps de bataille à Maedingen. Starray fut détaché sur Haarbourg, Hotze à Dimmerstein, le prince de Lichtenstein occupa Nordlingen.

Le lendemain 13, l'armée impériale se retira sur la rive droite du Danube; sa gauche passa à Dillingen, et rompit tous les ponts jusqu'à Donawerth. L'Archiduc passa sur ce dernier point et vint camper à Nordheim, d'où il marcha deux

(1) Pour s'assurer que ce projet était totalement décousu et fautif, il suffit de se rappeler qu'une armée de 36 mille Autrichiens, y combattit par corps isolés sur un front de 10 lieues, tandis qu'à Wagram ils employèrent 100 mille hommes, sur un front de 3 lieues.

jours après contre l'armée de Sambre et Meuse; Moreau le suivit d'abord sur la Wernitz, et revint ensuite sur Dillingen et Lauingen, pour y passer le Danube le 19 août, et prendre position sur la Zusam, la droite vers Zumershausen, la gauche vers Donawerth. Avant d'aller plus loin, il faut reprendre le récit des opérations de l'aile droite de l'armée sous les ordres de Ferino, laquelle, en marchant sur Mindelheim, s'était liée avec le centre, après avoir été si long-temps isolée.

Opérations de l'aile droite de l'armée française, depuis le passage de Kehl jusqu'à son arrivée sur le Danube.

On se rappelle qu'après le passage du Rhin, la droite de l'armée, commandée par le général Ferino, avait suivi la vallée de la Kintzig, en opposition des corps de Froelich et de Condé. Ce mouvement, qui, au premier abord, paraît tout-à-fait excentrique et contraire aux bons principes de guerre, se trouvait néanmoins indispensable dans les premiers momens de l'invasion, puisque l'armée ne pouvait s'avancer en Allemagne, en laissant le général Froelich avec 15 mille hommes sur son flanc droit et ses der-

rieres, prêt à s'emparer des ponts. Nous sommes forcés de répéter à cette occasion ce que nous avons dit sur le mauvais emploi des troupes du général Laborde, qui aurait dû être appelé plutôt à prendre part aux opérations sur la Kintzig, afin de donner ainsi au général Moreau la faculté d'employer son centre, au moment où il pouvait porter les coups les plus décisifs à l'ennemi. Si on avait adopté ce parti, et qu'après avoir remporté des succès importans, on eût rabattu une partie des forces de la droite sur le corps de bataille, on aurait fait le meilleur emploi possible de ses masses. Cette obligation dans laquelle le Général français se trouvait de faire un détachement si considérable, était un désavantage marquant, dont son adversaire, au reste, ne sut pas profiter, quoiqu'il n'eût ni pont à couvrir, ni d'autre intérêt à suivre cette ligne divergente. En effet, si les corps de Froelich et de Condé, au lieu de se jeter sur leur gauche, vers le haut Danube, avaient su se diriger concentriquement sur l'Archiduc, en descendant la vallée de la Nagold, cette diversion de l'aile de Ferino aurait employé un tiers de l'armée française sur un point tout-à-fait secondaire, et lui serait devenue funeste si la totalité des forces ennemies, concentrées vers le Necker, eût livré une bataille décisive au général Moreau. Au surplus, la droite de l'armée française s'étendit beaucoup, et il est sans exemple

qu'une armée de 70 mille hommes, voulant envahir un pays défendu par des forces égales, se morcèle sur une ligne, depuis Rhinfeld et Lindau, aux frontières de Suisse, jusques vers Heidenheim, Nordlingen et Donawerth.

Il est temps d'abandonner ces réflexions pour donner un aperçu des mouvemens de l'aile droite, que nous n'avons pu indiquer qu'imparfaitement, afin de ne pas interrompre trop souvent la narration des événemens principaux. Mais sans revenir sur le récit du combat de Haslach et d'Ettenmunster, que nous avons rapporté en son temps, et sans parler des rencontres insignifiantes des petites avant-gardes, nous nous bornerons à offrir le tableau des mouvemens de cette aile depuis le passage du Rhin jusqu'à sa réunion avec le corps de bataille.

FRANÇAIS.	AUTRICHIENS.
24 juin. *Delaborde* sur la rive gauche du Rhin, depuis Strasbourg jusqu'à Bâle.	24 juin. *Wolff* devant Huningue.
Ferino passe le Rhin à Kehl.	*Froelich* entre l'Elz et Fribourg.
Desaix, *idem*.	*Condé* à Ettenheim.
	Stain à Wilstett avec le contingent de Souabe.
	Furstenberg sur la Rench.

FRANÇAIS.		AUTRICHIENS.	
25 juin.		25 juin.	
26	*Tharreau* arrive de devant Manheim à Kehl. *Ferino* à Goldchir, Hundhurst et Langhurst.	26	*Stain* au camp de Buhl. *Froelich* sur l'Elz.
27	*Ferino* sur la Kintzig, projette l'attaque de Buhl.	27	*Stain* se retire dans la vallée de Kintzig. *Giulay* avec l'arrière-garde à Zell et Gegenbach.
28	*Delaborde* encore sur la rive gauche du Rhin, entre Strasbourg et Huningue. *Ferino* entre à Offembourg. *Moreau* combat à Renchen.	28	*Froelich* } sur la *Condé* } Schutter. *Wolff* vers Mulheim et Lorach. *Stain* dans la vallée de la Kintzig.
29	*Ferino*, de Rusharst à Offembourg. *Duhesme*, entre Whir et Waterswhir.	29	*Stain* a Biberach et au Kniebis. *Froelich* sur la Schutter.
1er juill.	*Ferino*, la droite à Messenheim, la gauche dans la vallée de Kintzig. *Duhesme*, d'Ebers-	1er juill.	*Stain* se retire à Hamach. *Giulay* attaqué à Bibrach.

	FRANÇAIS.		AUTRICHIENS.
	whir au pied des montagnes en avant de Royembach.		
2 juill.	*Ferino* sur Lohr, vers Nonnenwhir. *Laroche* s'empare du Kniebis.	2 juill.	*Froelich* se retire derrière l'Elz. *Wolff* toujours vers Huningue. *Contingent de Souabe* évacue Freudenstadt.
3	*Ferino* chasse l'ennemi de Bibrach. *Duhesme* sur Oberkirch.		
4	*Ferino*, la droite en avant de Cappel, la gauche à Bibrach, où il attaque l'ennemi. *Duhesme* se porte en avant d'Oppenau et sur Kniebis, et combat à Freudenstadt.		
5	*Ferino* reste vers Bibrach. *Duhesme* séjourne à Freudenstadt et Kniebis.	5	*Contingent de Souabe* se retire à Hornberg. *Froelich* toujours derrière l'Elz. *Wolff* vers Huningue.

	FRANÇAIS.		AUTRICHIENS.
6 juill.	*Duhesme*, en arrière de Freudenstadt.	6 juill.	*Froelich* toujours derrière l'Elz.
		7	*Condé* vers Ettenheim, couvrant les sommités de la montagne d'Hunersattel.
		8	*Corps de Souabe* à Schramberg, commandé par le prince de Furstenberg.
10	*Brigade Jordy* passe le Rhin à Nonnenwhir, et occupe Friesenheim. *Duhesme* a quitté Freudenstadt et se porte dans la vallée de la Kintzig pour seconder Ferino.		
14	FERINO. *Brigade de droite* vers Ettenheim et Herbolsheim. *Abatucci* chasse le corps de Condé d'Ettenmunster et Schweighausen. *Jordy* emporte Haslach.	14	*Giulay* quitte la vallée de Kintzig et se retire sur Hornberg. *Froelich* se retire sur l'Elz par Simonswald et Fribourg, sur Villingen.

	FRANÇAIS.		AUTRICHIENS.
	DUHESME. { *Gudin* sur Wolfach. *Vandamme* sur Alspirbach. *Laval* sur Schramberg.		*Condé* sur Villingen. *Wolff* sur Blomberg. *Le corps de Furstensberg* à Oberndorf.
15 juill.	*Ferino* chasse l'ennemi de la vallée de Kintzig.		
16	*Delaborde* passe le Rhin à Brisach et Huningue.	16 juill.	*Wolff* se retire sur Stuhlingen. *Froelich* à Villingen.
17	*Delaborde* à Rheinfeld et Schupfheim. *Ferino* sur Simonswald. *Duhesme* à Implingen et Horb.	17	*Le corps de Souabe* à Aigersloch. *Les Wurtembergeois* se séparent et marchent à Tubingen, où ils restent neutres.
18	*L'aile droite* continue de marcher en avant par la Forêt Noire sur Rothweil, Doneschingen et Waldshut.		
19	*Delaborde* à Rhinfelden et Schupfheim. *Ferino* vers le Val de St.-Pierre et Simonswald. *Duhesme* à Sultz et Horb.	19	*Froelich* et *Condé* à Geisingen, l'arrière-garde à Neustadt. *Furstenberg* à Gamerdingen.

FRANÇAIS.	AUTRICHIENS.
21 juill. *Duhesme* en avant de Rottenbourg.	
22 *Ferino* vers Neustadt. *Duhesme* à	22 juill. *Froelich* marche de Geislingen à Tutlingen. *Giulay* à Fridingen. *Les corps de Souabe* se retirent à Biberach pour ne plus servir.
23 *Ferino* vers Doneschingen. *Duhesme* vers Urach, se rattache au gros de l'armée qui marche par la Filz sur Geislingen.	23 *Froelich* à Engen. *Giulay* à Sigmaringen.
	24 *Froelich* à Stokach. *Giulay* à Mengen.
	25 *Froelich* à Moeskirch.
	26 *Froelich* à Alschausen.
27 *Ferino* vers Stokach et le lac de Constance. *L'armée de Moreau* est vers Schorndorf et Goppingen.	27 *Froelich* à Waldsée. *L'armée de l'Archiduc* était à Bohmenkirch et Geislingen.
	28 *Froelich* à Ochsenhausen. *Giulay* à Kirch. *Condé* se retire sur Memmingen et Leutkirch.

FRANÇAIS.	AUTRICHIENS.
	28 juill. *L'armée de l'Archiduc* est à Bohmenkirch et Geislingen.
29 juill. *Delaborde* à Waldshut. *Ferino* à Villingen.	29 *Froelich* fait désarmer les troupes du contingent de Souabe, et les renvoie dans leurs foyers.
30 *Delaborde* à Steuslingen.	
31 *Delaborde* à Sengen. *Ferino* à Tuttlingen.	
1er août. *Delaborde* à Senardingen. *Ferino* à Moeskirch.	Août.
2 *Delaborde* à Uberlingen. *Ferino* à Aach et Mengen.	
3 *Delaborde* vers Frischbach au lac de Constance, derrière la Schussen. *Ferino* sur la Schussen, et à Buchau sur le Federsée.	
	4 *Froelich*, laisse une partie de son corps

	FRANÇAIS.		AUTRICHIENS.
			sur le Danube, et marche à Krumbach avec quelques bataillons.
		4 août.	*Wolff* à Bregentz.
6 août.	*Ferino* à Biberach.		
7	*Delaborde* vers le lac de Constance, derrière l'Argen.	7	*Froelich* vers Krumbach.
	Ferino près de Waldsée, derrière la Riss.		
8	*L'aile droite* à Lindau et Aicha.		
9	*Ferino*, sur Haslach.		
10	*Tharreau* à Bregentz.	10	*Giulay* à Gunzbourg, Condé en marche pour le joindre.
11	*Tharreau* à Lindau et Bregentz.	11	*Froelich* vers Gunzbourg et Albek.
	Ferino vers Memmingen.		*Le corps de Saint-Julien* dans le Tirol vers Fussen et Bregentz.
	Moreau combat l'Archiduc à Neresheim.		
12	*Abatucci* combat le corps de Condé à Vetersheim.		

FRANÇAIS.		AUTRICHIENS.	
13 août.	*Ferino* vers Sundheim, derrière la Gunz; son avant-garde bat Condé à Kamlach.	13 août.	*Condé* battu à Kamlach. *Froelich* retourne vers le Tirol sur Kempten.
14	*Ferino* à Kamlach.		
16	*Ferino* vers Mindelheim.	16	*Condé* / *Froelich* prennent position sur le Lech.
18	*Tharreau* de Bregentz à Weiller.	18	*Wolff* vers Feldkirch. *Froelich* vers Kempten.
19	*Tharreau* à Bregentz, Isny et Kempten. *Ferino* en avant de Mindelheim vers Imestadt.		
20	*Tharreau* vers Kempten. *Ferino* à Ottenhofen et Kubach.		
21	*Ferino* de Fischbach à Reybach.		
22	*Ferino* à Strasberg.	22	*Froelich* vers Kempten et Oberndorff.

On voit, par ce tableau, que la droite avait débouché sur le Danube bien avant le reste de

l'armée qui, dans ce moment, traversait les montagnes d'Alb, ou combattait avec des chances douteuses vers Heidenheim. Froelich s'était retiré devant la deuxième division, de manière à se lier sur le Danube avec les colonnes de l'Archiduc; il avait pris position sur l'Iller, et Giulay, entre Ulm et Gunzbourg. Mais ce mouvement, combiné sur de bons principes, ne fut pas calculé avec assez de précision pour permettre à ces corps d'entrer en action à la bataille de Neresheim.

Le combat de Kamlach mit fin à cette opération isolée de l'aile droite. Dès-lors ses mouvemens se confondirent avec ceux du gros de l'armée. Cette affaire fut vive et assez singulière. Le corps de Condé, qui se retirait depuis longtemps avec celui de Froelich, sans opposer la résistance que l'on aurait pu attendre de ces forces, si elles eussent agi de concert, reçut tout-à-coup l'ordre d'attaquer l'avant-garde de Ferino à Kamlach, dans le moment même où le corps de Froelich s'était séparé de lui pour se rapprocher de l'Archiduc.

Il serait difficile d'affirmer ce qui engagea les Généraux dans une entreprise aussi déraisonnable. Quoi qu'il en soit, l'infanterie noble marcha l'arme au bras sur le village de Kamlach, dont elle chassa le bataillon qui le défendait, et s'empara de vive force du cimetière.

La 3e. d'infanterie légère avait peine à se main-

tenir dans le bois, en arrière du village; elle avait affaire à des hommes d'élite exaspérés. La 89e., qui était en intermédiaire du gros de la division, marcha à son soutien. Ces deux demi-brigades culbutèrent les émigrés, et leur firent payer cher une entreprise dont la réussite même n'avait pas de but utile. Tout ce que pouvait le corps de Condé était d'enlever un poste; parce qu'il était abandonné à ses propres forces : les républicains, au contraire, étaient en mesure d'être secourus de toute la division, pour peu que l'engagement se fût prolongé.

Ce combat malheureux, de Français contre Français, coûta 7 à 800 hommes au prince de Condé, qui se retira sur Landsberg. Il opéra ensuite de concert avec le reste de l'armée, dont nous indiquerons les mouvemens ultérieurs dans le chap. 33, ayant à rendre compte auparavant de ce qui se passait à l'armée de Sambre et Meuse et à celle d'Italie.

CHAPITRE XXIX.

L'armée de Sambre et Meuse, favorisée par le passage de l'armée du Rhin à Kehl, reprend l'offensive, s'empare de Wurtzbourg, et s'avance jusqu'à Amberg.

L'ARMÉE de Sambre et Meuse qui s'était retirée en partie au-delà du Rhin, vers Cologne, et en partie dans le camp retranché de Dusseldorf (chap 27), n'attendait que l'avis du passage de Moreau pour reprendre ses projets offensifs. Elle profita du départ des troupes que les succès de l'armée du Rhin avaient forcé l'Archiduc à détacher, et se disposa à repasser ce fleuve.

Nous avons vu que ce prince, à la nouvelle du passage de Kehl, menacé d'être coupé de la ligne importante du Danube, était parti le 25 juin avec un corps de 20 à 25 mille hommes pour se porter en toute hâte au secours du général Latour, laissant une forte garnison dans Mayence et une armée de 33 bataillons et 77 escadrons formant ensemble 38 mille hommes, pour couvrir le Meyn. Le comte de Wartensleben qui la commandait, avait ordre d'éviter tout

engagement sérieux avec les forces supérieures de Jourdan.

Après le départ de l'Archiduc, cette armée du Bas-Rhin resta, conformément à l'usage, disseminée dans les positions ci-après : le corps de bataille, fort d'environ 14 mille hommes, était à Neukirch (1), derrière la Nister, sur le plateau où se réunissent les routes de Siegburg, Siegen, Limbourg et Wetzlar; l'avant-garde, aux ordres de Kray, occupait, par une brigade, la montagne de Kalten-Eiche; le reste de la division tenait Deken, Hausen, Hassel et Erpel; elle comptait 5 mille hommes d'infanterie et 3 mille chevaux. Le général Staader commandait un corps de 7 mille hommes d'infanterie et 1500 chevaux, répartis depuis Lahnstein jusqu'à Erlich; le gros de ce corps se tenait campé vers Neuwied, aux ordres du général Finck. Enfin, la réserve de grenadiers et de grosse cavalerie faisant 4 mille hommes d'infanterie et 3,200 chevaux, était campée à Jdstein, aux ordres de Werneck. Cette position est si extraordinaire, qu'il suffira à tout militaire instruit de jeter un coup-d'œil sur la carte pour en sentir les inconvéniens.

---

(1) Il y a deux villages de ce nom, l'un est sur la Nister, l'autre sur l'Elz près de Weilbourg : c'est du premier dont il est question.

Le même jour, 3, l'aile gauche vint prendre position en avant d'Ukerath. Le général Kléber avait détaché sur Siegen la division du général Lefevre, afin de tourner toutes les positions que l'ennemi occupait entre la Sieg et la Lahn. Ce mouvement, trop étendu, était contraire d'ailleurs aux intérêts des Français, qui devaient laisser Kray à Kalteneiche, et s'avancer rapidement sur la Dill pour couper ses communications. Le 4, l'armée opéra sa réunion. La division Poncet vint se placer près de Wallendar, Bernadotte à Montabauer, Championnet à Freylingen et Molsberg; Grenier se réunit au corps de bataille, vers Dreifelder; Collaud et Bonnard étaient à Hachembourg, Lefevre toujours détaché à Siegen.

L'armée française séjourna le 5 dans ces positions pour y attendre des vivres. On voulait aussi faire des reconnaissances sur l'ennemi, qui n'était pas éloigné, et avoir des nouvelles du général Lefebvre, dont on ignorait absolument la position. Il se trouvait séparé du corps d'armée par un terrain couvert de montagnes et de bois, où les communications sont rares et difficiles. Ces motifs ne paraissent cependant pas suffisans pour justifier ce retard. L'armée française avait une supériorité marquée depuis le départ de l'Archiduc, et il était de son intérêt d'en profiter pour frapper un coup décisif, tandis qu'elle

droite au village de Plées, et la gauche aux montagnes; elle séjourna les 1er. et 2 juillet pour attendre des vivres : la réserve du général Bonnard vint aussi s'y réunir à cette époque.

Cependant le général Jourdan qui se trouvait à Coblentz, avait fait rassembler sur deux points toutes les embarcations qu'on avait pu se procurer. Les divisions Poncet, Bernadotte et Championnet étaient à proximité. Dans la nuit du 2 juillet, toutes les troupes se rapprochèrent en silence des deux points indiqués pour le passage du fleuve. Le corps du général Finck, composé de six bataillons, était le seul dont on eût à craindre l'opposition pour le premier moment. Le général Staader seulement, avec quelques autres bataillons, était en mesure de le soutenir vers la fin de la journée. Néanmoins, comme leurs forces réunies paraissaient suffisantes pour s'opposer aux premiers débarquemens qui ne seraient pas très-considerables, le succès de l'opération semblait dépendre de la possibilité d'effectuer le premier transport sans être découvert.

A deux heures du matin, les embarquemens commencèrent. Les grenadiers de la division Bernadotte abordèrent sur la rive droite, au village de Bendorff; ceux de Championnet, conduits par le général Damas, abordèrent à la ville de Neuwied. Après un engagement assez vif, les postes ennemis furent repoussés; Damas

ayant reçu un renfort de 50 chevaux et 2 pièces de canon, sortit même de la ville, et s'avança en plaine pour attaquer Hettersdorf et les villages le long de la Wittbach, dont il parvint à s'emparer malgré la belle résistance de 2 bataillons de Hesse-Darmstadt.

Le désordre est inséparable de toute surprise, surtout lorsqu'il s'agit d'un corps qui est abrité par un grand fleuve, et qui se croit ainsi hors de toute insulte. Les Autrichiens se trouvaient dans ce cas, et sans la crainte et l'irrésolution, compagnes ordinaires des attaques soudaines, ils auraient eu aisément les moyens de rejeter les premiers détachemens, puisqu'ils ne consistaient qu'en 4 bataillons de grenadiers divisés en deux colonnes. Cependant après être revenus de leur étonnement, ils firent partir leurs équipages par la route de Diersdorf, et rassemblèrent 2 bataillons pour se porter de suite sur les grenadiers du général Bernadotte. Le village de Bendorf fut assailli par eux avec intrépidité : on s'y défendit avec bravoure. Les grenadiers français en furent un instant repoussés ; mais bientôt ils en chassèrent les Allemands à leur tour, et en reprirent possession. Pendant que ceci se passait, les troupes de Darmstadt, qui se retiraient de Neuwied et de Hettersdorf arrivaient sur les hauteurs en arrière de Bendorf, qu'elles trouvèrent occupées par les gre-

nadiers de Bernadotte. Alors elles furent forcées de combattre pour effectuer leur retraite; elles s'emparèrent d'abord de ces hauteurs, qu'elles défendirent long-temps ensuite. Les grenadiers français, de leur côté, gardèrent le village et tiraillèrent sans cesse dans les bosquets et les ravins en arrière; leur petit nombre ne permettait pas de rien faire de plus, et il suffisait d'ailleurs de tenir les postes nécessaires pour protéger la construction du pont de bateaux à laquelle on travailla dès le point du jour (1). Le 3, à 10 heures, ce pont étant terminé, les troupes commencèrent à filer. La cavalerie et l'artillerie légère du général Championnet se portèrent rapidement sur la Saynbach, afin de soutenir les grenadiers du général Bernadotte, qui n'étaient appuyés que par quelques chasseurs à cheval; mais l'ennemi jugeant, par l'arrivée de cette colonne, que sa résistance n'aboutirait qu'à le compromettre, fit promptement sa retraite sur Montabauer après avoir perdu 300 hommes et 2 pièces de canon. Le passage continua alors sur le pont; la division Bernadotte fut établie sur les hauteurs d'Hilscheidt, celle de Championnet vers Diersdorf, et celle du général Poncet sur la Saynbach, en deuxième ligne.

---

(1) Il existait déjà un pont sur le petit bras qui séparait l'île de Neuwied de la rive gauche.

Le même jour, 3, l'aile gauche vint prendre position en avant d'Ukerath. Le général Kléber avait détaché sur Siegen la division du général Lefevre, afin de tourner toutes les positions que l'ennemi occupait entre la Sieg et la Lahn. Ce mouvement, trop étendu, était contraire d'ailleurs aux intérêts des Français, qui devaient laisser Kray à Kalteneiche, et s'avancer rapidement sur la Dill pour couper ses communications. Le 4, l'armée opéra sa réunion. La division Poncet vint se placer près de Wallendar, Bernadotte à Montabauer, Championnet à Freylingen et Molsberg; Grenier se réunit au corps de bataille, vers Dreifelder; Collaud et Bonnard étaient à Hachembourg, Lefevre toujours détaché à Siegen.

L'armée française séjourna le 5 dans ces positions pour y attendre des vivres. On voulait aussi faire des reconnaissances sur l'ennemi, qui n'était pas éloigné, et avoir des nouvelles du général Lefebvre, dont on ignorait absolument la position. Il se trouvait séparé du corps d'armée par un terrain couvert de montagnes et de bois, où les communications sont rares et difficiles. Ces motifs ne paraissent cependant pas suffisans pour justifier ce retard. L'armée française avait une supériorité marquée depuis le départ de l'Archiduc, et il était de son intérêt d'en profiter pour frapper un coup décisif, tandis qu'elle

avait six divisions réunies, et que les forces de l'ennemi, au contraire, se trouvaient éparpillées. Wartensleben avait commis la faute de rester deux jours après la nouvelle du passage de Neuwied, dans son camp de Neukirch; et Werneck, qui avait quitté Idstein avec la réserve, après avoir rallié à lui le corps de Finck et quelques bataillons de Mayence, se trouvait derrière la Lahn avec 14 mille hommes d'infanterie et 5 mille chevaux.

Il faut que le général Jourdan ait eu de bien mauvais renseignemens sur la situation des forces ennemies, pour s'amuser à bloquer Ehrenbreitstein et perdre les journées du 4, du 5 et du 6, en mouvemens sans caractère, pendant qu'il était si urgent de faire marcher vivement sa droite sur Limbourg et Hadamar pour s'assurer de ces débouchés, et de porter la gauche et le centre sur Renderoth, pour aller ensuite attaquer le corps de Wartensleben sur Neukirch. Dans tous les cas, il était possible le 5 au matin de pousser vivement le corps de Wartensleben ou celui de Werneck, de les isoler de manière à les empêcher d'opérer leur jonction, pour tout le reste de la campagne.

Le 6 juillet, le général Jourdan instruit de la position, que le gros des forces de Wartensleben occupait entre Neukirch et Dillenbourg, fit marcher l'armée par sa gauche.

La division Poncet appuya sur Montabauer, ne laissant que des postes devant Ehrenbreistein; le général Championnet se porta à Waldenbach, Bernadotte le remplaça à Molsberg; Grenier se prolongea vers Renderoth; ce mouvement arriva trop tard, comme on va le voir.

Le général Lefevre que nous avons laissé devant Kray, dans les montagnes de Kalteneiche, avait attaqué ce corps vers Willersdorf le 4, et l'avait rejetté avec perte sur Allendorf. Cette affaire jointe à la nouvelle de l'arrivée des français vers Freilingen et Hachembourg, avait fait craindre à Wartensleben, (ou à Colloredo qui le remplaçait pour un instant) de se trouver enveloppé, et l'avait décidé à partir dans la journée même du 5, sur deux colonnes; la première à gauche par Herborn sur Wetzlar, et la seconde par Greiffenstein sur Leun; Kray se retira par Dillenbourg sur Giessen. L'armée autrichienne avait réussi à gagner sans échec la ligne de la Lahn, où elle s'établit le 6 juillet; mais la position qu'elle y prit était tout aussi dangereuse que celle qu'elle venait de quitter, car elle se trouvait fort étendue et toujours calculée sur le funeste système de cordon; Kray était à Giessen, le corps de bataille à Wetzlar; la brigade Alcani à Braunfels; Werneck avait deux brigades de grenadiers près de Weilbourg et de Limbourg, jusqu'à Nassau; le

général Kienmayer avec un corps léger vers Lahnstein.

Le général Kléber poursuivit seulement les impériaux avec les troupes légères ; il porta de suite, les divisions Collaud et Bonnard, la droite près le village de Diersdorf, et la gauche un peu en arrière d'Herborn ; et opéra ainsi sa jonction avec le général Lefevre.

Le lendemain 7, le Général en chef ordonna un mouvement aux divisions de droite (1). Le général Poncet avec six bataillons forma le blocus d'Ehrenbreistein et occupa la tête de pont de Neuwied. Le général de brigade Dauriez, avec le reste de cette division, marcha sur la Lahn avec ordre de garder la rive droite de cette rivière, depuis son embouchure jusqu'à Dietz. Le général Bernadotte se dirigea sur Limbourg par les deux rivières de l'Elz, il fut chargé d'en couvrir le débouché et de faire observer celui de Dietz ; en arrivant sur les hauteurs d'Offheim, ce Général se trouva en présence d'un gros corps de la réserve de Werneck, qui avait quitté sa position

(1) Le journal de l'armée de Sambre et Meuse que j'ai consulté, porte ce mouvement au 20 messidor, ce qui correspond au 8 juillet. Les Autrichiens l'indiquent le 7 juillet, et cela est probable, car il serait difficile d'expliquer pourquoi l'armée aurait séjourné deux jours.

en arrière de Limbourg et traversé cette ville, pour venir attaquer la queue de la division Championnet qui achevait le mouvement ordonné pour la veille : il s'engagea de suite un combat assez vif, à la suite duquel les français prirent possession de toute la partie de la ville de Limbourg, située sur la rive droite de la Lahn. Les grenadiers de la division Bernadotte se battirent avec un grand courage et repoussèrent plusieurs fois le régiment de Royal allemand, qui s'avançait pour les charger. La division Championnet marcha enfin au secours de Bernadotte, mais elle arriva trop tard pour prendre part au combat : elle s'établit à sa gauche. Le général de brigade Damas fut détaché sur Runckel ; il emporta de vive force le pont et la ville qui se trouve au-delà de la Lahn, et fit environ 100 prisonniers. Le général Grenier reçut l'ordre de marcher sur Mehremberg et de porter son avant-garde sur Weilbourg. Le général Kléber poussa des troupes légères jusque sur les bords de la Lahn, et ordonna à la division du général Lefevre de prendre position sur la gauche de la Dill, afin qu'elle fût en mesure de marcher sur Giessen.

La prise de Runkel fit sur les autrichiens, l'effet que produit ordinairement dans la guerre de cordon, la perte d'un poste important. Werneck qui se trouvait derrière Limbourg, se crut dé-

bordé et menacé d'être jeté au Rhin, il décampa avec toutes ses forces sur Nauheim. Les autres détachemens placés à droite à Weilbourg, à Leun, à Wetzlar, à Giessen, en firent autant chacun de son côté. Kray se retira concentriquement sur Pollganz où il se réunit aux troupes qui étaient à Leun, et forma l'arrière-garde du tout avec 8 mille hommes d'infanterie et 4,800 chevaux.

Le 8, Jourdan instruit des premiers mouvemens rétrogades des ennemis, résolut de franchir la Lahn et de déboucher par les montagnes sur le Mein, bien que le corps de Werneck tint encore à Nauheim près de Limbourg, mais il commit la faute de s'avancer en ordre parallèle à la ligne de l'ennemi sur un front aussi étendu, tandis qu'en jetant ses masses sur le centre de l'ennemi divisé, ou en accablant la droite, il eût pu obtenir les résultats les plus décisifs.

L'armée était alors divisée en trois corps principaux, celui de droite commandé par le général Marceau, observait Mayence sur la rive gauche du Rhin, celui de gauche commandé par le général Kléber, devait marcher sur Francfort; le centre aux ordres immédiats du Général en chef, devait déboucher dans les plaines du Mein depuis la Nidda jusqu'à Cassel.

L'intention de Jourdan était de faire attaquer le 9 le corps ennemi commandé par Werneck, que l'on supposait être resté vers Nauheim; mais

on apprit au point du jour qu'il s'était retiré; il avait en effet marché le 8 sur Esch, où la brigade du général Kienmayer le joignit. Toute l'armée française se mit alors en mouvement; la droite aux ordres de Bernadotte renforcée par la brigade Dauriez, passa par Nassau et Limbourg, se dirigeant sur Wisbaden. Championnet se porta de Limbourg sur Camberg. Elle rencontra la cavalerie de Werneck dans la plaine, soutenue par quelques bataillons adossés aux bois qui sont à droite et à gauche de la chaussée, près le village d'Esch : la canonnade s'engagea de part et d'autre, et la réserve de cavalerie qui marchait en seconde ligne des troupes du général Championnet, fut portée en avant pour soutenir l'attaque de son avant-garde, la division la suivit immédiatement. Enfin le général Klein à la tête du 12e. régiment de chasseurs et du 12e. de dragons, chargea la cavalerie ennemie, la repoussa et lui prit environ 150 hommes; cette cavalerie s'étant retirée sur son infanterie, on canonna et tirailla jusqu'à la nuit. La division prit la position qui était indiquée : le général Grenier marcha sur Graven-Wisbach et dirigea son avant-garde sur Usingen. De son côté Werneck bivouaqua derrière Kœnigstein, son arrière-garde en présence de Championnet.

Le même jour (9 juillet), l'aile gauche du général Kléber passa la Lahn sur trois colonnes; la

gauche sous le général Lefevre près de Giessen, se dirigeant sur Muntzenberg, la droite aux ordres du général Bonnard près de Leun, celle du centre commandée par le général Collaud près de Wetzlar.

Les deux premières colonnes ne rencontrèrent pas l'ennemi : l'avant-garde de la division Collaud, conduite par l'adjudant général Ney, donna dans la plaine de Butzbach sur la division du général Kray qui se trouvait entre Obermel, Nauheim et la Wetter, et dont toute la cavalerie était devant Nieder-Merl. Le combat ne tarda pas à s'engager : l'adjudant général Ney, se trouvant plus faible en cavalerie, résolut de gagner les hauteurs avec ses braves du 20e. régiment d'infanterie légère, qu'il y conduisit en personne et il parvint à s'y établir. Kleber satisfait de ce succès et informé que ses autres colonnes étaient arrivées aux positions qui leur étaient assignées, envoya à Ney, l'ordre de garder celle où il se trouvait ; mais ayant reçu l'avis que les autrichiens se mettaient en mouvement pour attaquer cette avant-garde, il ordonna de suite au général Collaud qui était campé vers Butzbach, de se placer en avant d'Ober-Weisel, afin de la protéger.

Dans cet intervalle, les Autrichiens attaquèrent en effet avec bravoure et tournèrent le village d'Ober-Merl qui était occupé par les fran-

çais; après un combat des plus vifs, dans lequel la fortune seconda alternativement le courage des deux partis, le village qui fut pris plusieurs fois, resta enfin au pouvoir de Ney.

Wartensleben continua sa retraite sur Wilstadt et Rosbach; Kray avec sa forte arrière-garde prit position à Nieder-Merl.

Le 10, l'armée française continua sa marche parallèle; le corps du général Dauriez s'avança sur la Schwalbach; la division du général Bernadotte fut portée jusqu'à Neuhoff au-delà de Wisbaden. La division du général Championnet soutenue de celle de cavalerie, ayant trouvé l'ennemi dans la position où elle l'avait laissé la veille près d'Esch, l'attaqua de nouveau et le repoussa successivement jusques derrière le fort de Kœnigstein, en face duquel ces deux divisions se placèrent; celle du général Grenier marcha sur Hombourg et occupa les hauteurs en arrière: son avant-garde eut un petit engagement et fit quelques prisonniers.

Jusqu'alors la retraite de Wartensleben s'était faite en bon ordre, parce que l'armée française courait par divisions sur toutes les routes, au-lieu de se réunir pour frapper un coup décisif par sa gauche, afin de rejetter l'armée ennemie sur le Rhin. On n'avait eu que quelques engagemens d'avant-garde; l'affaire de Friedberg fut un peu plus sérieuse et aurait eu peut-être de grands

résultats, si Kléber avait été renforcé seulement par la division Grenier et par la réserve de cavalerie.

Tandis que les trois divisions du centre ne rencontraient devant elles que l'arrière-garde de la colonne de Werneck, et couraient sur une ligne accessoire ; le général Kleber se trouvait à l'aile gauche devant le gros des forces autrichiennes qui semblait vouloir tenir ferme dans la position de Friedberg. Il résolut de les attaquer sur le champ (10 juillet).

L'avant-garde commandée par l'adjudant général Ney, fut chargée d'engager le combat de front. Les divisions Collaud et Bonnard, devaient le soutenir en se portant sur Nieder, Wiesel et Butzbach. La division du général Lefevre, qui marchait sur la rive gauche de la Wetter, fut destiné à soutenir la droite de l'ennemi en passant cette rivière sur les points de Bauernheim et Offenheim.

Wartensleben de son côté, ayant reçu de l'archiduc Charles l'ordre de défendre la position de Friedberg, avait pensé que le meilleur moyen de s'y maintenir était d'attaquer les français, et s'était déjà mis en marche à cet effet. Son avant-garde rencontra celle de Kléber ; mais au moment où elle s'engageait, le Général autrichien informé de la marche de la division Lefevre, en conçut quelques inquiétudes et

changea de résolution. Ce mouvement menaçait sans doute le point principal, mais il était un peu décousu et séparé du reste de l'armée par le défilé de la Wetter. Wartensleben aurait pu calculer que si Lefevre n'avait pas beaucoup de forces, il ne fallait pas s'en inquiéter, que s'il en avait beaucoup au contraire, Kléber en aurait d'autant moins sur son front, puisque les colonnes autrichiennes étaient déjà formées et même en marche. Il semble que leur général aurait dû jetter toutes ses forces sur Collaud. Cette manœuvre eût été la même que celle de Bonaparte, à la bataille de Rivoli, lorsqu'il poussa vivement le centre isolé des Autrichiens, des hauteurs de Trombalora et de San Giovanni, pour revenir ensuite sur les divisions qui menaçaient ses flancs.

Si le Général autrichien avait manœuvré de même, la division Lefevre eût été compromise à Bauernheim sur la rive gauche de la Wetter, tandis que le gros de l'armée française s'étendait jusque vers Kœnigstein et Wisbaden.

Au lieu de prendre ce parti, Wartensleben arrêta son mouvement, porta ses forces par sa droite sur Fauerbach et Offenheim, afin de disputer le débouché à Lefevre; mais Ney et Jacopin ayant attaqué les positions d'Ockstadt et de Friedberg, et Bonnard arrivant au soutien sur la droite, vers Rosbach, les Autrichiens se retirèrent : l'action fut des plus vives, la ville de

Friedberg fut enlevée, on y prit deux pièces de canon et un drapeau.

Le général Lefevre gagna l'ennemi sur son flanc droit, et détermina par cette attaque, la retraite précipitée de son infanterie; sa cavalerie seule, dont le nombre était bien supérieure à celle que les Français avaient sur ce point, soutint la retraite avec beaucoup de bravoure et empêcha la défaite entière de l'infanterie.

On a évalué la perte des Autrichiens à 800 hommes tués ou blessés, et 500 prisonniers. Wartensleben se retira derrière la Nidda, vers Ilbenstadt, et vint prendre le lendemain, au point du jour, la position de Bergen, où toutes ses colonnes furent à-peu-près réunies; mais il la quitta dans la soirée même du 11, pour repasser le Mein.

L'armée séjourna sur le terrain qu'elle occupait; la division du général Championnet fut chargée de tourner le fort de Kœnigstein, de l'investir et de s'établir aux débouchés des bois.

Le 12, on poussa des postes jusques sur la Nidda, et le Général en chef fit une reconnaissance sur cette rivière. Il aperçut que l'ennemi ne s'était pas arrêté à la position de Bergen, comme on le lui avait assuré, et qu'il n'avait laissé que des postes de troupes légères pour éclairer la marche des Français.

L'armée autrichienne avait pris position sur

la rive gauche du Mein, vers Offenbach, laissant une forte garnison dans Francfort.

Le 12, le général Kléber parut devant la ville; le reste de l'armée s'étendit le long du Mein, le centre à Hoechst, la division Bernadotte vers Wisbaden. Kléber fit sommer les Autrichiens de rendre la ville de Francfort, qui n'est point une place de guerre; et sur leur refus, on la fit incendier avec des obus. Le Général en chef aurait sans doute beaucoup mieux fait de rassembler 50 mille hommes à Hanau : cette manœuvre menaçant les communications de l'ennemi, l'eût déterminé à abandonner Francfort pour se retirer en toute hâte sur Aschaffenbourg; mais tandis que Wartensleben tirait parti de toutes les positions où il pouvait un peu retarder son mouvement de retraite, Jourdan courait par divisions sur un front étendu, au lieu de porter ses masses sur un point décisif, où il eût combattu pour s'emparer des communications de l'ennemi.

Après deux jours d'un bombardement, qui réduisit en cendres près de 200 maisons, Francfort fut évacué par convention, et les Français n'y entrèrent que le 16 juillet, laissant ainsi à leurs adversaires tout le temps d'aller s'établir dans les positions d'Aschaffenbourg et de Seligenstadt, qui assuraient leurs communications avec Wurtzbourg.

Le général Jourdan, après être resté quelques jours aux environs de Francfort pour laisser à ses troupes le temps de se refaire, résolut néanmoins de poursuivre l'ennemi, et de s'avancer sur le Danube, *pour donner la main* à l'armée de Moreau, conformément au plan de campagne arrêté par le Directoire.

La marche pouvait avoir lieu directement par la grande route de Wurtzbourg; mais on voit, par la carte, que le Mein formant un grand coude sur ce point, il eût fallu le passer deux fois en présence de l'ennemi, pour se retrouver sur la rive gauche, dont on était déjà maître; outre cela, on était forcé de s'enfoncer dans la grande forêt de Spessart, qui offrait de nombreuses difficultés très-favorables à la défense de l'ennemi. Il falloit donc se résoudre à manœuvrer par la droite ou par la gauche. La première de ces directions conduisant par Mergentheim sur Rothenbourg, eût offert le grand avantage de s'établir dans une ligne plus centrale avec l'armée du Rhin, et d'isoler Wartensleben de l'archiduc Charles, qui, à cette époque, se trouvait sur le Necker, vers Canstadt (20 juillet).

L'armée de Sambre et Meuse s'avança, au contraire, par la rive gauche, sur une direction divergente, laissant à l'ennemi le moyen de se retirer concentriquement sur le Danube, dont on devait chercher à le couper. Il n'est pas aisé de

deviner la raison qui fit donner la préférence à ce dernier parti ; ce fut peut-être la nécessité de couvrir le pont de Neuwied ; mais quelque plausible que paraisse au premier abord un motif semblable, il ne servirait qu'à prouver combien on eut tort d'établir deux lignes d'opérations extérieures, si éloignées l'une de l'autre à leur base, en laissant l'ennemi maître de toutes les places et positions centrales, et en marchant sur des directions divergentes des ponts qu'on mettait ainsi à découvert.

Quoiqu'il en soit, Jourdan résolut d'opérer par la gauche avec environ 46 mille hommes, organisés comme on le verra au tableau ci-joint. Il fit renforcer de 10 mille combattans le corps de Marceau, chargé de garder Francfort, d'investir Mayence par les deux rives, et de bloquer Ehrenbreitstein. Ce corps fut ainsi porté à 30 mille hommes, détachement considérable et d'autant plus fâcheux, qu'il restait à une grande distance de l'armée. Le Général français dut sentir alors qu'il aurait mieux fait de profiter plutôt de la réunion de toutes ses forces pour frapper un grand coup, et mettre le corps d'armée de Wartensleben hors d'état de tenir la campagne de long-temps.

Ce Général autrichien ayant ordre de ne point s'engager sérieusement, était décidé à une retraite qui devait être plus ou moins prompte,

selon la vivacité de la marche de son adversaire, et que sa nombreuse cavalerie, autant que la nature du pays, lui rendait très-facile.

Il ne se passa rien de bien important dans cette période. Le système des deux partis donna seulement lieu à des engagemens d'avant-garde avec les corps qui couvraient le mouvement rétrograde des Autrichiens. Cette petite guerre n'est d'aucun intérêt pour l'art, quoiqu'elle ait été faite avec valeur par les troupes des deux nations, et que les généraux commandans des corps isolés y ayent acquis une juste réputation d'activité et de bravoure, je me bornerai donc à indiquer les mouvemens principaux des deux armées jusqu'à leur première rencontre à Forcheim.

	FRANÇAIS.		AUTRICHIENS.
16 juill.	Les Français entrent à Francfort.	16 juill.	*Wartensleben* à Aschaffenbourg. *Nauendorf* à Gmunden. *Collowrath* à Lohr.
17	*Marceau* reste devant Mayence avec 30 mille hommes. *Bernadotte* à Hochst. *Championnet*, *Grenier*, *Kléber*, sur la Kintz.	17 et 18	*L'armée impériale* passe dans ces deux journées la forêt de Spessart. *Collowrath*, *Nauendorf*, se retirent à Arnstein.
18	Séjour.		

FRANÇAIS.		AUTRICHIENS.	
19 juill.	*Championnet* à Herstein et Aschaffenbourg. *Grenier* à Wiesen. *Kleber* à Lorhaupten avec la division Lefevre et Collaud.	19 juill.	*Wartensleben* à Wurtzbourg.
		20	*Wartensleben* avec 23 bataillons et 44 escadrons, campe à Kornach.
22	*Bernadotte* à Aschaffenbourg. *Centre* à Wiesen. *Kleber* à Gmunden et Buhler éclairant sur Hamelbourg.		
23	*Bernadotte* battant la forêt de Spessart et gardant Aschaffenbourg. *Championnet* à Gmunden. *Grenier* à Buhler. *Kléber* à Arnstein et Schweinfurt.		
24	*L'armée* se concentre un peu plus sur la Werren, la droite à Karlstadt, la gauche à Schweinfurt.	24	*Wartensleben* passe le Mein à Schwarzach, et campe à Neusses. *Nauendorf* à Eltman. *Mercantin* à Kloster-Eberach.

FRANÇAIS.	AUTRICHIENS.
25 *Ney*, *Klein*, font capituler Wurtzbourg.	25 juill. L'armée campe à Zeil. L'arrière-garde vers Kloster-Eberach.
27 *L'armée* pivote à gauche pour prendre position sur le Mein.	
La gauche reste vers Schweinfurt.	
Le centre vers Theilsheim.	
Championnet entre Dettelbach et Kinzingen.	
Bernadotte en marche d'Aschaffenbourg sur Wurtzbourg.	
28, 29, 30, 31. Séjour dans les mêmes positions.	
L'armée de Rhin et Moselle vers Goppingen et Gmund.	
1er août. *Bernadotte* s'établit à droite vers Dettelbach.	1er août. *Wartensleben* marche sur 4 colonnes à Bamberg.
Lefebvre à la gauche, se prolonge sur Lauringen.	
Le centre vers Schweinfurt.	
2. *L'aile droite* vers Oberschwarzach.	

FRANÇAIS.		AUTRICHIENS.	
2 août.	*L'aile gauche* (*Lefevre*) fait capituler le petit fort de Kœnigshofen.	2 août.	
3	*La droite* vers Burg-Eberach. *La gauche* vers Koenigsberg.		
4	*L'armée*, sous *Kleber*, à Bamberg.	4	*Wartensleben* campe à Pinsheim près Forcheim. Une division à Ebermanstadt, à droite. *Kray*, à gauche sur l'Aisch.

On voit que Wurtzbourg s'était rendu dès le 25 juillet à l'approche des Français. Cette place qui a un beau pont sur le Mein, n'est pas tenable, quoiqu'elle ait une enceinte bastionnée, parce qu'elle est entourée de hauteurs fort escarpées : sa citadelle de forme irrégulière, située sur les hauteurs de la rive droite, au sud-ouest, domine au contraire tous les environs. Les Autrichiens, déjà très-faibles, eurent raison de ne pas laisser de garnison dans la ville ; mais on fut surpris qu'ils n'eussent pas jeté quelques centaines d'hommes dans le fort, qui, étant à peine accessible sur le front de Hexenbruch, peut être regardé comme

Lorsque la division Bernadotte fut arrivée à Wurtzbourg, elle reçut l'ordre de relever celle de Championnet vers Dettelbach. Celle-ci appuya sur Eisenheim, et celle de Grenier sur Werneck; Collaud vint à Schweinfurt remplacer Lefevre, qui se porta en avant de Lauringen.

Jourdan tomba malade à cette époque, et remit le commandement de l'armée à Kléber. Ce Général continua à manœuvrer dans le même esprit que son prédécesseur. On était alors au 1er août; la gauche de Moreau se trouvait vers Gmund. Il était facile d'appuyer l'armée de Sambre et Meuse à droite, par un mouvement rapide sur Mergentheim et Hall, de manière à former une masse centrale de 110 mille hommes qui serait parvenue à isoler les deux parties de l'armée autrichienne, et aurait empêché le prince Charles d'exécuter lui-même cette manœuvre un peu plus tard.

On observera peut-être que Wartensleben aurait pu alors revenir sur Marceau et délivrer Mayence. Le mal n'aurait pas été grand, car Marceau, après avoir rompu tous les ponts du Rhin, se serait retiré sur Dusseldorf : l'Archiduc accablé par 110 mille hommes sur le Danube, aurait bientôt rappelé Wartensleben.

Loin de chercher ainsi à se lier avec l'armée de Moreau, le général Kléber continua sa marche sur les deux rives du Mein. Lefevre avec l'aile gauche,

alla faire capituler, le 2 août, la petite place de Kœnigshofen (1), et prit poste vers Lauringen; l'aile droite s'étendit jusques vers Oberschwarzach, sur la route de Bamberg.

Wartensleben craignant alors d'être serré de trop près, quitta la position de Hassfurt pour se retirer sur Bamberg, d'où il fit évacuer tous ses bagages inutiles, par Cobourg sur Egra, en leur donnant une bonne escorte : le gros de l'armée impériale devait se retirer dans la direction de Nuremberg pour se lier avec l'Archiduc. L'armée française s'avança, le 3 août, la droite à Burg-Ebrach, la gauche vers Konigsberg.

Le 4, Kléber occupa Bamberg : trop de précipitation des avant-gardes, à l'entrée de la ville, causa la perte de quelques hommes. Lefevre suivit d'abord la colonne ennemie qui marchait sur Cobourg; mais lorsqu'il apprit qu'elle se se retirait à Egra, il ne crut pas prudent de s'aventurer dans cette direction.

Le général Kléber informé que le gros de l'ennemi se portait sur la Wiesent et l'Aisch par les deux rives de la Rednitz, ordonna une conversion à droite. Les trois divisions de l'aile droite se portèrent sur la petite rivière de Reich-Eberach;

---

(1) Le fort de Kœnigshofen est sur la rive droite du Mein, entre Schweinfurt et Meinungen. Il ne faut pas le confondre avec un autre bourg du même nom vers Mergentheim.

les deux divisions de gauche s'établirent, l'une à la tête du bois de Bamberg, en arrière du village de Strullendorf, et l'autre sur la route de Bamberg à Ebermanstadt. Ces mouvemens donnèrent lieu à un combat très-vif entre la cavalerie autrichienne et celle de l'aile gauche des Français, aux ordres du général Lefevre. Le centre de l'armée autrichienne était alors campé vers Altendorf, à deux lieues de Forcheim, où le comte de Wartensleben avait son quartier-général; ses avant-postes s'étendaient jusqu'à Strulendorf, à une lieue et demie de Bamberg. Une vaste plaine située en avant d'Altendorf, les séparait de l'armée, et présentait carrière à la cavalerie. Le général Lefevre n'avait avec lui que six escadrons de chasseurs et un régiment de cuirassiers. Les premiers culbutèrent les avant-postes ennemis de Strulendorf, les poursuivirent au-delà de Hirschaid, et s'avancèrent dans la plaine d'Altendorf, où ils rencontrèrent un gros corps de cavalerie autrichienne qui leur tint tête. Après plusieurs charges fournies et soutenues avec bravoure, les chasseurs furent repoussés avec perte. L'affaire eût été désastreuse pour eux, si, au même moment, les cuirassiers débouchant au galop de Hirschaid, ne leur eussent donné le temps de se rallier, en chargeant à leur tour les escadrons ennemis,

un peu désunis par la poursuite. Bientôt le combat changea de face, les trois régimens français se prêtant un secours mutuel, forcèrent l'ennemi à la retraite. Sans la bravoure du général Richepanse qui fut blessé, et du colonel des cuirassiers Doré, qui fut tué, cette affaire aurait compromis l'infanterie. Le général Lefebvre s'établit au soir sur le flanc droit de la position des impériaux, et porta un corps de troupes sur Ebermanstadt, en tournant la montagne. Le général Collaud, avec sa division, se plaça en seconde ligne sous les murs de Bamberg. Les divisions de l'aile droite, sous les ordres des généraux Grenier, Championnet et Bernadotte, campèrent sur la rive gauche de la Rednitz, la droite vers Schlusselfeld (1).

L'armée autrichienne se trouvait sur les deux rives de la Rednitz; sa droite, conduite par Wartensleben, entre Ebermanstadt et Forcheim; sa gauche, aux ordres de Kray, entre Forcheim et Hochstadt; le gros vers Attelsdorf. Kléber résolut d'attaquer l'ennemi dès le jour suivant (7 août): ce Général, si distingué par ses éminentes qualités militaires, ne sut pas

(1) On peut consulter pour toutes ces opérations, la carte d'Anspach par Wetter, ou celle d'Allemagne publiée par le bureau de Weimar.

se départir du système qui était alors en faveur : au lieu de combiner un effort général sur une des ailes de l'armée autrichienne, ce qui eût été d'autant plus facile, qu'elle était coupée en deux par la Rednitz, et dispersée sur une ligne beaucoup trop étendue ; il dirigea son armée parallèlement sur tout le front des impériaux. L'aile droite des Français devait attaquer le corps du général Kray sur la rive gauche de la Rednitz ; la division du général Grenier partit de Rebersdorf pour remonter la Rednitz vers Hallendorf ; après une affaire assez vive, elle prit position derrière l'Aisch, vers Willersdorf, où la division Championnet arriva presqu'en même temps. Celle-ci s'était dirigée par Lauf ; elle avait trouvé tous les villages des deux rives de l'Aisch occupés par l'infanterie autrichienne, les hauteurs hérissées d'artillerie, et l'ennemi en mesure d'opposer la plus vigoureuse résistance. Quelques-uns de ces postes furent bien disputés ; mais pendant que Kray portait toute son attention sur les attaques et les manœuvres de cette colonne, la division Bernadotte s'était avancée vers Hochstadt, sans s'engager, afin de laisser au général Bonneau le temps d'exécuter la manœuvre qui avait été combinée, pour déborder, avec la cavalerie, le flanc gauche de l'ennemi. Ces mouvemens, exécutés avec précision, eurent un plein succès. Les attaques

réitérées de la cavalerie française et de l'infanterie des généraux Bernadotte et Championnet forcèrent le général Kray à se retirer sur la rive droite de la Rednitz. Il était totalement perdu, si cette attaque eût été exécutée par Willersdorf.

A l'aile gauche des Français, le général Lefevre s'était dirigé, par la rive droite de la Rednitz, sur la petite rivière de Wiesent, vers Ebermanstadt et Pretzfeld, poussant devant lui les avant-gardes autrichiennss, et menaçant le flanc droit de leur ligne.

Le général Collaud, à qui il avait été ordonné de quitter la position près de Bamberg, et de se porter sur Forcheim, trouva le centre de l'armée, commandé par Wartensleben lui-même, dans la plaine et sur les hauteurs de Forcheim. L'avant-garde française, aux ordres de l'adjudant-général Ney, donnant sur des forces supérieures, essuya une décharge très-meurtrière; elle n'avait à opposer que 2 pièces d'artillerie légère contre une batterie de 14 pièces de canon, et soutint avec courage cette lutte inégale jusqu'à ce que le général Collaud lui envoyât des renforts à l'aide desquels elle parvint à se maintenir. Le mouvement rétrograde de l'aile gauche des Autrichiens, sous les ordres de Kray, la tira enfin d'embarras, en décidant Wartensleben à une retraite générale qui s'effectua par Forcheim sur Nuremberg.

Dès que Ney, qui s'était avancé jusqu'à portée de canon de Forcheim, s'aperçut du mouvement rétrograde de l'armée impériale, il envoya un officier sommer cette place; elle capitula sur-le-champ; les Français y trouvèrent 62 pièces de canons, et beaucoup d'armes et de munitions de guerre. Ney, dont la présence d'esprit et la bravoure, avaient beaucoup contribué au succès de cette journée, en contenant avec très-peu de monde tout le centre des Autrichiens, fut nommé général de brigade sur le champ de bataille.

Le soir même de l'affaire de Forcheim, le général Jourdan reprit le commandement en chef, et Kléber se retira.

Le 9 août, l'armée marcha sur les deux rives de la Rednitz, Bernadotte se porta par la rive gauche sur Herzogen-Aurach, et ensuite sur Nuremberg, tout le reste de l'armée sur la rive droite, entre Erlang et Bettensiedel. Wartensleben se retira, dans la nuit, de Lauf sur Sulzbach.

Le 10, Jourdan marcha sur Lauf, quatre divisions campèrent entre cette ville et Schneitach. Le général Ney par un coup audacieux, s'empara avec quelques ordonnances, du fort de Rotenbourg, où il prit 43 pièces de canon. Bernadotte se trouvait sur la rive gauche de la Rednitz vers Schonberg.

L'armée française qui aurait dû se borner à faire suivre l'ennemi par des troupes légères, dans les défilés de la Pegnitz, et se porter en masse sur

l'Altmuhl, vers Dittfurt, pour se concentrer avec celle de Moreau, s'enfonça mal-à-propos dans un pays difficile : la contrée entre la Wils et la Pegnitz est couverte de montagnes peu élevées à la vérité, mais coupées de ravins fort escarpés, et hérissées de forêts épaisses; la seule route praticable en tout temps pour l'artillerie, est celle de Lauf à Sulzbach, toutes les autres sont des chemins vicinaux, étroits, escarpés, et dont on ne peut faire usage que dans la belle saison. La crainte de s'engager dans un pays semblable, détermina l'armée française à séjourner le 11 et le 12 dans les positions indiquées.

L'armée autrichienne s'était repliée sur Amberg, et Kray occupait Sulzbach avec 13 mille hommes. Wartensleben avait reçu ordre de l'Archiduc de tenir autant que possible à Amberg, afin de faciliter la jonction qui devait s'effectuer par Neumarck.

Le 13, Bernadotte vint prendre position en arrière d'Altorf sur la direction de Neumarck. L'armée s'avança par les deux rives de la Pegnitz; les mauvais chemins et les montagnes retardèrent beaucoup sa marche; elle s'établit enfin la droite vers Waller et Schupf, le centre vers Hersbruck et la gauche à Worach, où elle séjourna le 14 et le 15. La division Bernadotte alla se placer en arrière de Neumarck, sur la route de Ratisbonne.

Le 16, l'armée fit un mouvement général : la division Lefevre partit à trois heures du matin, et se dirigea sur le village de Holenstein ; son avant-garde sur Neuenkirchen, ses flanqueurs de gauche jusques sur Wilseck : la division du général Collaud fut réunie en arrière du village de Hochenstadt dans l'anse que forme la Pegnitz ; l'avant-garde aux ordres du général Ney qui était établie à Hartmanshof, et poussait des postes jusqu'à Veigendorf, marcha par la grande route de Sulzbach, et fut chargée de faire replier les avant-postes ennemis. La division Grenier alla prendre position sur les hauteurs en avant de Pachtesfeld ; elle devait porter son avant-garde le plus loin possible. Le général Championnet reçut ordre de s'établir à la hauteur du village de Popperg et de pousser son avant-garde sur Ochsensolm. La division de cavalerie qui marchait à la droite de cette dernière, devait la soutenir dans tous ses mouvemens et lui aider à balayer la route de Pfaffenhofen à Amberg. D'après ces dispositions, il paraît que l'intention de Jourdan n'était pas d'attaquer ce jour là ; les troupes avaient un trop long espace à parcourir, et les chemins qu'elles devaient traverser, présentaient trop de difficultés pour que l'action pût commencer d'assez bonne heure. Le mouvement n'était donc que préparatoire ; il avait pour but de

resserrer l'ennemi dans ses positions et de les reconnaître avec exactitude pour en faire l'attaque le lendemain ; l'action s'engagea néanmoins malgré le Général en chef (1).

L'avant-garde commandée par Ney était arrivée en présence de l'ennemi, en forces trop inférieures pour s'engager avec succès ; le courage bouillant de son chef faillit lui devenir funeste. Kray occupait par sa droite les hauteurs escarpées de Neukirchen, et sa gauche se prolongeait sur les collines boisées qui flanquent la route : les Français furent repoussés et poursuivis ; ils auraient été fort mal menés sans la ferme contenance du général Ney, dont le courage vraiment héroïque répara souvent la trop grande précipitation. Jourdan fut alors forcé de faire avancer des divisions pour soutenir son avant-garde ; celle de Grenier arriva la première et rétablit le combat ; d'un autre côté, le général Lefévre marcha pour gagner le flanc droit des Impériaux sur la direction de Ermansdorf. Kray se voyant menacé par les deux flancs, se replia sur Sulzbach où il prit position, la droite sur une colline rocailleuse, qui dominait le seul débouché du bois où passe la grande route ; son aile gauche était appuyée à la forêt

(1) Un journal de l'armée française porte cette affaire au 16, mais elle eut lieu le 17.

qui se trouve entre Sulzbach et Haar. La division Collaud devait l'assaillir de front, pendant que Grenier attaquerait sa gauche : la brigade Olivier parvint à s'établir dans la forêt qui flanquait cette aile, et Kray la fit reployer sur Rosenberg, où elle fut renforcée par quelques bataillons de Wartensleben. Les troupes bivouaquèrent sur le champ de bataille, après une canonnade et une fusillade assez vives, qui n'eurent d'autre résultat que de détruire des hommes, car il était trop tard et les troupes se trouvaient trop harassées, pour qu'on pût obtenir des succès marquans.

Tandis qu'on se battait ainsi au centre, devant Sultzbach, l'avant-garde du général Championnet avait un engagement très-sérieux à la hauteur du village d'Augsberg, où elle rencontra l'ennemi. Deux bataillons français furent cernés dans un petit bois et attaqués à plusieurs reprises, mais rien ne put ébranler leur fermeté. Le général Championnet fit soutenir son avant-garde par des troupes fraîches, et Wartensleben de son côté envoya quelques bataillons de renfort ; on se battit avec acharnement jusqu'à la nuit, sans obtenir de résultat plus important qu'à Sulzbach. La division de cavalerie avec son artillerie légère et quelques détachemens de tirailleurs, balaya la grande route de Pfaffenhofen à Amberg. On peut estimer la perte des

deux partis, dans cette journée à mille hommes environ qui furent sacrifiés en pure perte. La division Bernadotte s'avançait, dans le même temps, au-delà de Neumarck.

Wartensleben informé de la marche de l'Archiduc, ne voulant pas engager d'affaire sérieuse avant son arrivée, et ayant d'ailleurs l'ordre de ce Prince de tenir derrière la Naab dont les rives escarpées offraient une position avantageuse, partit le 18 à trois heures du matin pour se retirer derrière cette rivière; Kray prenant aussi cette direction, alla remplacer momentanément l'armée à Amberg. Le 18 août, l'armée française suivit la marche de l'ennemi : on s'attendait sans doute que Wartensleben se dirigerait par la route directe d'Amberg à Ratisbonne; il prit au contraire la route à droite, par Hidelsdorf et Wolfering sur Schwarzenfeld : Kray dut tenir Amberg aussi long-temps que possible, et venir ensuite occuper une position avantageuse près de Wolfering. Le général Jourdan qui ne s'était dirigé sur ce point qu'avec la division Grenier, vit donc sortir de la ville d'Amberg toute l'arrière-garde autrichienne protégée par une nombreuse cavalerie; l'inégalité de ses forces lui permettait d'autant moins de l'inquiéter, qu'il crut que c'était toute l'armée impériale. La division Championnet arriva de la droite, avec la cavalerie du général Bonnaud, lorsque l'ennemi

avait déjà défilé en grande partie; ses dernières gardes furent repliées. Le centre de l'armée française prit alors position en avant d'Amberg. Les généraux Lefevre et Collaud avaient marché sur la gauche sans trouver d'ennemis; le premier à Hirchau, l'autre entre Sulzbach et Frauenberg; à l'aile droite, la division Bernadotte, avait poussé ses avant-gardes sur Teiningen à vingt lieues de là.

Pendant que le général Jourdan perdait toutes les occasions d'attaquer l'ennemi avec des forces suffisantes, parce qu'il courait sur autant de chemins qu'il avait de divisions, sans seconde ligne et sans réserve; Wartensleben s'était replié sur Schwandorf et Schwarzenfeld derrière la Naab; Kray était resté en arrière-garde vers Wolfering, tenant avec les croates tous les bois de Freyholz, dont les débouchés difficiles par leur nature, avaient encore été fermés par des abbatis et des coupures.

Le 19, l'armée française séjourna dans ses positions.

Le 20, elle se mit en mouvement: il paraît qu'on n'avait aucune notion sur la position des Autrichiens, à Wolfering. Il avait été prescrit au général Lefevre de marcher par Hirschau sur la Naab, en face de Wenberg; Collaud se porta par la route de Schwarzenfeld vers Freyholz, où il donna sur le corps de Kray. Le

général Grenier qui suivait d'abord cette division, reçut ordre de la quitter pour se diriger à la droite sur Schwandorf. Le général Championnet, derrière lequel marchait la réserve du général Bonnaud, prit la route de Schwandorf. On voit par ces dispositions combien le centre de l'armée était compromis; elles ne sont excusables, qu'autant que le général Jourdan ignorait la position des Autrichiens.

Le général Lefevre qui aurait dû être dirigé par Freudenberg sur Schwarzenfeld, courut au contraire après un petit corps de troupes légères qu'il força à repasser la Naab. Le général Ney, avec l'avant-garde de la division Collaud, repoussa l'ennemi de Pfreimt et Nabburg. La division Collaud, après avoir passé la Wils à Amberg, suivit la grande route qui conduit à Schwarzenfeld; elle rencontra les avant-gardes ennemies dans le bois de Freiholz, qu'elles lui disputèrent vivement et qu'elles abandonnèrent ensuite pour se replier derrière le ruisseau de Wolfering sur le gros de leurs forces. On voulut les attaquer sur ce point; mais on fut vivement repoussé à plusieurs reprises. Le village de Wolfering brûlé, pris et repris, resta au pouvoir de Kray. Jourdan ordonna alors à sa droite d'appuyer à gauche, pour soutenir le général Collaud avec la division Grenier qui se dirigeait primitivement sur Wolfert. Dans cet intervalle, Kray ayant attaqué

la brigade Jacopin, l'avait forcée à se retirer; il cherchait même à déborder la gauche de la division Collaud, lorsque la nuit mit fin à un combat aussi opiniâtre qu'inutile. De son côté, le général Championnet s'était avancé jusqu'à Haselmühl vis-à-vis de Schwandorf, dont le pont fut coupé, il échangea quelques coups de canon avec un corps de cavalerie.

Kray ne pouvant plus rester seul en avant de la Naab, débordé à droite par les forces de Ney et de Lefevre, et à gauche, par celles de Championnet, prit la résolution de se retirer pendant la nuit sur Schwarzenfeld. Il est facile de juger que, si le projet des Autrichiens n'avait pas été entièrement défensif, la supériorité de leurs forces au centre, leur eût donné la latitude de rendre cette affaire plus sérieuse; ils se bornèrent à défendre cette position pour assurer le passage de la Naab : Wartensleben qui se trouvait sur ce point depuis le 18, resta tranquille spectateur de ce combat.

Lefevre campa à Nabburg, Collaud et Grenier en face de Schwarzenfeld, Championnet et Bonnaud restèrent dans la position en arrière de Schwandorf; les deux partis n'étaient séparés que par la Naab; Bernadotte détaché à Neumarck, observait la route de Ratisbonne, et couvrait le flanc droit de l'armée.

Ici se termina la retraite des Autrichiens,

qui fit honneur à Wartensleben ; cette opération n'offrit d'ailleurs rien de bien marquant. Les avant-gardes de Jourdan courant sans cesse sur un grand front et trop en avant de leurs divisions, souvent attaquées par des forces supérieures et presque toujours par Kray lui-même, auraient éprouvé de grandes pertes sans le courage et le coup d'œil de leurs généraux. Cette série de combats partiels n'a rien de commun, avec les grandes combinaisons de l'art, et cette manie funeste enleva au général Jourdan plusieurs occasions de remporter des succès, parce qu'il n'avait jamais ses troupes sous la main, et que le temps d'envoyer des ordres à dix lieues, en donnait toujours assez à l'ennemi pour se retirer.

Le système dont le Général français n'aurait pas dû se départir, et dont il eût sans doute obtenu les résultats les plus satisfaisans, eût été de jetter quelques éclaireurs sur les flancs et de se massen sur la droite, pour déborder la gauche de l'ennemi, et chercher à lui enlever sa communication avec le Danube ; manœuvre d'autant plus convenable, que depuis Bamberg et surtout depuis Lauf, il était facile de voir que Ratisbonne était le point de mire des Autrichiens. Or, la direction de Wartensleben combinée avec la marche de l'armée opposée au général Moreau, démontrait trop évidemment

le but de l'Archiduc, pour qu'il ne dût pas frapper le général Jourdan et le déterminer à se jetter entre les deux armées impériales, afin d'empêcher leur jonction.

Il est vrai qu'un mouvement concentrique eût produit la réunion prochaine des deux armées françaises, et la nécessité de subordonner un général à l'autre. Ce fut peut-être la véritable cause qui empêcha cette réunion, car malgré le caractère des deux chefs, il est permis de douter qu'ils eussent voulu aller d'eux-mêmes au devant d'un tel évènement : il est toujours assez beau qu'un Général en chef serve en sous ordre quand il y est appelé, sans exiger qu'il aille se placer de lui-même dans une fausse position. Au reste, le plus grand reproche s'adresse toujours au gouvernement qui devait assez connaître les hommes, les leçons de l'expérience, et les principes de la guerre, pour ne pas exposer ses armées à être accablées séparément. Avant de rendre compte du désastre qui fut la suite de ces fautes, reportons nous un moment en Italie, où de meilleures combinaisons obtenaient de si beaux résultats.

Nous reprendrons ensuite le fil des opérations de l'armée de Sambre et Meuse au chap. XXXII.

SECONDE PÉRIODE DE LA CAMPAGNE EN ITALIE, DEPUIS LA LEVÉE DU SIÉGE DE MANTOUE JUSQU'A L'INVESTISSEMENT DE WURMSER DANS CETTE PLACE.

CHAPITRE XXX.

Le maréchal Wurmser est envoyé en Italie avec un renfort de 30 mille hommes d'élite, tirés de l'armée du Rhin; il débouche du Tirol avec une armée nombreuse, et s'avance par les deux rives du lac de Garda pour délivrer Mantoue. Bonaparte profite de la séparation des ennemis, et se jette au centre avec toutes ses forces; il attaque le général Quasdanowich à Lonato, et Wurmser à Castiglione.

Dès que le cabinet de Vienne fut informé de la défaite de son armée à Montenotte et à Dego, les craintes les plus vives succédèrent aux grandes espérances qu'il avait conçues pour cette campagne. Lorsqu'il apprit la nouvelle de l'échec de Mondovi et de la paix séparée du Piémont, il jugea toute l'étendue du danger qui menaçait

CH

eau

position d'observation, le champ de bataille de l'armée devait être entre Vérone et le Mincio, ou entre le Mincio et Brescia, suivant ce que l'ennemi entreprendrait.

Aussitôt que les renforts furent arrivés à Trente, l'armée autrichienne, réorganisée, s'avança pour délivrer le dernier boulevard de la monarchie sur cette frontière. Son plan d'attaque, rédigé, dit-on, par le chef d'état-major Weyrother, fut basé sur les mêmes erremens qui caractérisent la plupart des opérations attribuées à cet officier; il voulut envelopper l'armée française, et s'engagea à cet effet dans des mouvemens trop étendus.

Avant de rendre compte des projets des Autrichiens et de leurs premiers mouvemens, il ne sera pas inutile de jeter un coup-d'œil sur le théâtre de ces opérations.

Trois routes mènent du Tyrol en Italie, l'une passe à gauche par les gorges de la Brenta, en faisant le grand tour par Bassano; l'autre conduit par la rive occidentale du lac de Garda sur Salo et Brescia; enfin le débouché principal se trouve au centre, par la vallée de l'Adige et par la grande chaussée de Trente à Vérone. (Pl. XXXI.)

La route de Bassano a l'inconvénient de venir heurter de front sur la ligne de l'Adige, et le passage de cette rivière serait difficile à exécuter entre Légnago et Vérone, tant que l'adversaire

se trouverait maître de ces places et des deux rives du fleuve. Le général Augereau, chargé d'observer cette ligne, n'avait qu'une faible division, parce que le rassemblement des forces impériales ne se faisait pas dans cette direction.

L'autre débouché conduit par le val de Sabbia Salo, et les montagnes de Gavardo sur Brescia; quoiqu'on puisse y mener du canon de campagne, c'est une route très-difficile pour une armée: sans cet inconvénient elle serait de la plus haute importance pour les opérations militaires en Italie, puisqu'elle conduit sur les derrières des lignes du Mincio et de l'Adige, et que ces positions, prises à revers, ne seraient plus tenables pour une armée destinée à couvrir la Lombardie. Le général Sauret, chargé de flanquer l'armée, observait ces débouchés de Salo.

Enfin la grande communication de Trente sur Vérone et Mantoue, longe toujours la rive gauche de l'Adige, et passe dans plusieurs défilés, dont les plus connus sont ceux de Calliano et de la Chiusa (*Porta Claudia*). Ce dernier est formé vers le village de Coradino par des masses de rochers à pic, qui resserrent les deux rives de ce fleuve. Son nom indique assez qu'il semble avoir été formé par la nature pour fermer les issues de l'Italie et du Tyrol: un petit fort en maçonnerie, qu'on y a bâti, fermerait hermétiquement cette

gorge, s'il n'était pas dominé par les hauteurs de Sainte-Anne et le monte Pastello. La défense de ce petit ouvrage n'est cependant pas impossible, et en parvenant à s'y maintenir, on forcerait une armée qui voudrait descendre l'Adige, à quitter cette route pour en chercher une autre en montant sur le plateau de Rivoli, par la rive droite de la rivière et par Incanale.

Cette opération n'est pas facile, et pour en juger les difficultés, il faut examiner avec attention le plan qui a été dressé pour la bataille de Rivoli. On voit que l'intervalle entre l'Adige et le lac de Garda, formant un espace de trois lieues dans sa plus grande largeur, est couvert par les montagnes du Montebaldo : le Montemagnone, contre-fort de la chaîne principale, se détache du plateau de Rivoli, et, resserrant l'Adige par ses flancs rocailleux, laisse à peine entre sa base et le lit de ce fleuve, l'espace nécessaire à la route ; il va se rattacher au Montebaldo, vers Ferrara, présentant par cette réunion une barrière presque insurmontable lorsqu'on veut passer du Tyrol en Italie.

Dans l'espace compris entre la grande route de Trente et le lac de Garda, il n'y a qu'un seul chemin praticable pour l'artillerie ; c'est celui qui longe la rive droite de l'Adige jusqu'à Osteria della Dugana, où, rencontrant des escarpemens difficiles, il tourne à droite et monte sur

le plateau de Rivoli par le défilé. Des petits sentiers s'élèvent par Corona et Ferrara sur le versant du Montebaldo au point de sa jonction avec le Montemagnone. Un troisième sentier passant par le revers occidental de la grande chaîne, longe le lac de Garda vers Dossi et Malsesina.

Le général Masséna, avec 15 mille hommes, gardait tous ces points de Vérone, Rivoli et Montebaldo; on avait commencé à élever des retranchemens pour en couvrir les avenues.

Des combinaisons assez compliquées naissaient de cet état des localités. On remarquera d'abord qu'une armée longeant la chaussée de Trente par la rive gauche de l'Adige, peut être arrêtée au défilé de la Chiusa : si elle parvient à le forcer en s'emparant du Monte Pastello, et qu'elle continue sa marche sur Vérone, elle prête le flanc et laisse l'ennemi derrière elle. A cet inconvénient s'en joint encore un autre ; elle est forcée de défiler en plusieurs endroits sous le feu de l'artillerie. En supposant qu'elle parvienne jusqu'à Vérone, elle rencontre là un obstacle plus difficile encore, puisque les deux châteaux forts de cette place, adossés aux montagnes, ferment la vallée de l'Adige. Cette armée se trouverait ainsi dans un véritable cul-de-sac, dont l'ennemi fermerait, pour ainsi dire, la seule issue.

On observera donc qu'il y a trois partis à choisir lorsqu'on veut déboucher du Tyrol par

la vallée de l'Adige. Le premier, qui consiste à forcer la Chiusa et Vérone, ne serait pas d'une exécution facile. Le second, qui est d'emporter la Chiusa seulement et de venir jeter des ponts vers Polo pour tourner le Montebaldo en évitant Vérone, serait un coup de force hardi, mais également douteux; parce qu'un passage de rivière de vive force ne réussit pas toujours, et qu'en cas de revers, l'ennemi se trouvant maître de Rivoli, pourrait s'emparer du défilé de l'Adige sur les communications de l'armée. Enfin, le troisième parti consiste à forcer le Montebaldo et le plateau de Rivoli pour descendre sur Villa-Franca ou Caltelnuovo. Ce dernier semble le plus convenable et celui qui offrirait les plus grandes chances, lorsqu'on pourrait attaquer avec des forces suffisantes le Montebaldo pour y retenir l'ennemi et l'investir en même temps en passant à Dolce. Si l'ennemi, déjà inférieur, faisait face partout, sa défaite serait inévitable; si, au contraire, il quittait le Montebaldo pour s'opposer au passage vers Dolce, rien n'empêcherait la droite de l'armée de déboucher sur le plateau de Rivoli et de balayer les deux rives de l'Adige.

Le plan du Général autrichien consistait à faire des démonstrations par la gauche, sur Légnago et Vérone, et à porter le gros de ses forces par la route du centre sur le Monte-

baldo, et par celle de droite sur Gavardo et Brescia.

L'aile gauche aux ordres de Davidowich, devait descendre la rive gauche de l'Adige, par Alla et Peri sur Dolce, tandis qu'une colonne aux ordres de Mezaros se dirigerait sur Veronne. Le centre conduit par Wurmser en personne, était destiné à se porter entre l'Adige et le lac de Garda sur les positions du Montebaldo. Un corps d'armée commandé par Quasdanowich, fort de 28 bataillons et 17 escadrons, avec 24 pièces de gros calibre, outre l'artillerie des régimens, avait ordre de descendre la rive droite du lac de Garda par Riva et Salo, de traverser ensuite les montagnes de Gavardo, pour se diriger sur Brescia; laissant ainsi, entre lui et le corps de Wurmser, un espace de dix à douze lieues, rempli d'obstacles insurmontables. On conçoit aisément à quel point de telles dispositions étaient fautives Si le but du Maréchal était simplement de débloquer Mantoue, la marche d'une aussi forte partie de l'armée sur Brescia devenait inutile, il fallait dans ce cas descendre l'Adige avec toutes ses forces. Voulait-il au contraire menacer les communications des Français avec Milan, et chercher à leur couper toute retraite? le mouvement de Quasdanowich était alors un accessoire insuffisant pour produire un

tel résultat : le gros de l'armée devait se diriger par Salo, se bornant à faire marcher les troupes légères de l'aile gauche, sur la direction de Veronne. Il serait aisé de décider le quel de ces deux partis eût été le plus convenable; mais Wurmser ne prit ni l'un ni l'autre.

Le 29 juillet, l'armée impériale se mit en mouvement : la gauche aux ordres du général Davidowich, descendit comme on l'a déjà dit, sur Dolce ; le centre conduit par Wurmser, marcha par Rivalta et Brentino. Le général Mélas avec l'aile droite se porta sur Lumini par le revers du Montebaldo. A trois heures du matin, la division Masséna se trouva ainsi attaquée par les forces considérables des deux premières colonnes. Le général Sebottendorf emporta les positions retranchées de Brentino et de la Corona, entre cette montagne et l'Adige. (1). L'avant-garde de Masséna pressée de front et menacée sur ses flancs, se retira avec quelque perte sur Rivoli. La 11e. demi-brigade légère y souffrit beaucoup. Le général Davidowich jettant alors un pont sur l'Adige à Dolce, se porta avec une partie de sa colonne sur la rive droite,

(1) Pour suivre ces opérations entre l'Adige et le lac de Garda, il faut consulter le plan de la bataille de Rivoli. Pour l'ensemble des mouvemens on peut se servir de la carte 31.

pour seconder les efforts de Sebottendorf, tandis que le général Mitrousky marchait sur la Chiusa et que Mezaros se dirigeait sur Veronne. Masséna ne pouvant s'engager, sans se compromettre, avec des forces si supérieures, se reploya sur Piovesano, entre Rivoli et Castelnuovo. Il fut fort heureux de ne pas essuyer un plus grand échec dans la situation où se trouvaient les deux partis. Il semble en effet que le Maréchal aurait pu tirer plus d'avantages de son énorme supériorité; soit en forçant la Chiusa et dirigeant sa plus forte masse sur Polo; soit en faisant observer le Montebaldo par une colonne de 10 à 12 mille hommes, et en s'emparant du défilé d'Osteria pour déboucher avec 25 mille sur le plateau de Rivoli. La majeure partie de la division Masséna ainsi devancée sur sa seule communication, eût été perdue.

Cependant le général Quasdanowich s'était avancé le même jour sur Salo. Ce poste important qui couvrait la gauche de l'armée, fut enlevé par les Autrichiens, après un combat assez vif, dans lequel le général Rusca fut blessé. Le général Guyeux, coupé avec un bataillon de la 15e. légère, se jetta dans un grand bâtiment et s'y défendit avec bravoure contre toutes les tentives de l'ennemi. Après l'occupation de Salo, le général Quasdanowich fit marcher une partie de

sa division snr Brescia, où il surprit les Français; quatre compagnies d'infanterie, un escadron du 15e. de chasseurs, deux Généraux et quelques officiers supérieurs, qui étaient restés malades, furent faits prisonniers. La division du général Sauret exécuta sa retraite sur Desenzano.

Dans cette circonstance difficile, débordé par une armée nombreuse, dont les premiers avantages devaient augmenter l'audace, Bonaparte sentit qu'il fallait adopter un plan vaste et hardi; l'ennemi en descendant du Tyrol par Brescia et l'Adige, le laissait maître de la position centrale et décisive du Mincio: si le Général français était trop faible pour faire face aux deux divisions de l'ennemi, il pouvait battre chacune d'elles séparément : il était possible en rétrogradant avec célérité, d'envelopper la colonne descendue à Brescia, de la prendre, ou de la battre complétement, et de revenir sur le Mincio obliger Wurmser à repasser dans le Tyrol; mais pour exécuter ce projet, il fallait dans les vingt-quatre heures lever le siége de Mantoue, et repasser sur le champ le Mincio; car quelques heures de retard eussent donné le temps aux deux colonnes autrichiennes d'envelopper l'armée sur un même champ de bataille,

Bonaparte résolut donc d'abandonner tout l'attirail de siége, que l'on ne pouvait emmener faute

de chevaux ; mais il valait mieux perdre les canons pris dans les arsenaux ennemis, que de compromettre l'armée par un moment d'hésitation. Le plus brillant succès couronna une telle résolution, les combats de Desenzano et de Salo, les batailles de Lonato et de Castiglione en furent les résultats.

Le 30 au soir, l'armée d'observation se rassembla sur le Mincio, la division Augereau renforcée de la brigade du corps du siége qui se trouvait sur la rive gauche, se porta à Roverbella, Masséna à Castelnuovo, la réserve et la cavalerie à Villa-Franca, le général Serrurier leva le siége et se retira par Borgoforte sur Pozzolo, couvrant la communication directe de l'armée sur Cremone, Pizzighetone et Plaisancé.

La colonne de Quasdanowich s'était avancée de Brescia sur la rivière de Chiese ; la brigade du général Ocskay se dirigea sur Lonato, et le général Quasdanowich, avec les deux autres, marcha sur Montechiaro. L'armée française, de son côté, poursuivit sa marche pendant la nuit.

Le 31, le Général en chef ordonna à Sauret de se porter sur Salo pour délivrer Guyeux, tandis que le général Dallemagne reprendrait Lonato à quelque prix que ce fût. Sauret réussit dans son entreprise, et repoussa l'ennemi de Salo avec perte de quelques canons et de deux

cents prisonniers. Le général Guyeux et les troupes sous ses ordres s'étaient battus quarante-huit heures sans relâche et sans vivres. Le général Dallemagne fut prévenu dans son dessein par Ocskay. Un combat des plus opiniâtres et long-temps indécis, s'engagea entre eux : enfin ce dernier fut complétement défait, il laissa sur le champ de bataille six cents prisonniers, outre un grand nombre de morts et de blessés ; la 32e. demi-brigade se couvrit de gloire dans cette occasion. La division Masséna prit position à Lonato et à Ponte San-Marco. Celle d'Augereau se porta le 1er. août en une marche forcée sur Brescia, dont elle chassa les Autrichiens, et où elle retrouva tous les magasins intacts, et les malades qu'ils n'avaient pas eu le temps d'évacuer.

Le général Quasdanowich, dont les troupes se trouvaient harassées par les marches pénibles qu'elles avaient exécutées dans les montagnes, ayant été informé du mouvement de Sauret sur Salo, et de l'issue du combat de Lonato, conçut des inquiétudes sur la communication de Riva, et ne voulant pas s'exposer à la perdre, il se replia de Montechiaro sur Gavardo, faisant occuper Salo, et portant une réserve sur Nozza dans la vallée de Sabbia. Le 2 août, la division du général Augereau revint à Montechiaro.

De son côté, le maréchal Wurmser, après

ses succès de la Corona, s'était avancé assez lentement sur Mantoue, où il avait fait son entrée solennelle. Le 1er., son armée prit position le long du Mincio; les généraux Bayalitsch et Weindorfen bloquèrent Peschiera, Mezaros se porta sur le Bas-Mincio, la garnison de Mantoue suivit la retraite de la division Serrurier, sur Borgoforte et Marcaria. Le Maréchal, satisfait du résultat de son opération, fier de la prise de l'équipage de siége, attendait sans doute que le mouvement de Quasdanowich eut achevé la défaite des Français; mais il apprit au contraire, le 1er. août au soir, que Bonaparte s'étant jetté avec toutes ses forces sur ce corps, l'avait battu à Salo, à Lonato et à Brescia. Il résolut alors de se porter le lendemain, avec son armée, à Goito, et poussa son avant-garde jusques sur Castiglione.

Bonaparte avait laissé sur ce point important le général Valette, avec 1800 hommes, afin de retarder par là, autant que possible, la marche de la colonne de Wurmser; cependant Valette abandonna ce village le 2 au soir avec la moitié de son monde, et vint à Montechiaro porter l'allarme, annonçant que le reste de sa troupe était au pouvoir de l'ennemi : abandonnés par leur chef, ces braves gens trouvèrent des ressources dans leur courage, et opérèrent leur retraite sur Ponte-san-Marco; le Général en

chef suspendit sur-le-champ cet officier de ses fonctions; il avait déjà montré peu de courage à l'attaque de la Corona.

Tandis que Valette abandonnait Castiglione à l'avant-garde de Wurmser, le général Sauret avait été de nouveau obligé de céder Salo au corps de Quasdanowich, qui s'était établi à Gavardo. Le général Guyeux fut envoyé, avec des renforts, pour reprendre ce poste, qui devenait à chaque instant plus intéressant.

Ainsi les premiers succès de Bonaparte suspendirent l'orage sans le dissiper : il devenait de plus en plus nécessaire de frapper un coup décisif. On n'avait pu, jusqu'alors, obtenir un grand résultat contre Quasdanowich, puisqu'il aurait fallu s'avancer pour cela dans un pays montagneux extrêmement difficile, et abandonner à Wurmser les communications de l'armée, que le moindre revers aurait perdue. Il suffisait d'ailleurs de contenir cette aile droite autrichienne, et d'attendre que l'approche de Wurmser fournît une occasion plus favorable pour tenter une opération décisive: elle ne tarda pas à se présenter.

Le 3, à la pointe du jour, les armées se mirent en mouvement; le général Guyeux, se trouvant à la gauche, avait ordre d'attaquer Salo et de contenir la colonne de Quasdanowich. Masséna était au centre à Calcinato et Ponte San-Marco;

il devait marcher sur Lonato. La division Augereau formant la droite à Montechiaro, devait attaquer par Castiglione. La réserve, aux ordres de Kilmaine, se trouvait derrière la Chièse, entre Calcinato et Ponte San-Marco; elle était destinée à suivre le général Augereau, et à s'opposer avec lui à la colonne de Wurmser, qui s'avançait par Guirdizolo.

Quasdanowich ayant reçu l'avis du mouvement des Français sur Salo, craignit pour ses communications, et détacha, dans la nuit, la brigade du prince de Reuss, pour chercher l'ennemi et le combattre. Informé sans doute du succès de Wurmser vers Mantoue, il résolut aussi de se remettre en mouvement le 3 au matin, pour chercher de nouveau à établir sa communication avec le Maréchal par Lonato. Il dirigea la brigade Ocskay sur cette ville. Le général Ott devait s'avancer sur Desenzano; le prince de Reuss n'ayant pas trouvé l'ennemi dans sa course inutile, se rabattit plus tard sur la route que suivait le général Ocskay.

Nous avons dit que ce dernier s'était porté sur Lonato; il donna sur l'avant-garde de Masséna, qui y marchait de son côté, et qui s'engagea un peu trop. Le général Pigeon, qui la commandait, fut pris; la 18e. légère y perdit du monde, et on fut obligé d'abandonner trois pièces d'artillerie légère. Les troupes purent

heureusement se placer à couvert derrière un canal et d'autres accidens de terrain qui empêchèrent l'ennemi de faire plus de mal. Bonaparte étant arrivé sur ce point à la tête de la division, fit aussitôt former les 18e. et 32e. demi-brigades de ligne, en colonnes serrées par bataillons, et soutenir par le 15e. de dragons. Pendant que ces braves régimens s'avançaient au pas de charge, les Autrichiens s'étendaient davantage pour déborder les ailes et entourer les colonnes. Le Général en chef avait le coup-d'œil trop juste pour être effrayé d'une telle manœuvre; il connaissait les avantages d'une masse centrale sur des détachemens morcelés, qui s'affaiblissent en se prolongeant. Le mouvement qui eût déconcerté un général ordinaire, lui parut au contraire le plus sûr garant de la victoire; il fit déployer les 4e. et 18e. demi brigades légères à droite et à gauche des colonnes d'attaque, afin de tirailler et de contenir l'ennemi. Les colonnes continuèrent leur marche; la 11e. demi-brigade de ligne et le 25e. de chasseurs les suivaient en réserve. Par cet effort vigoureux, Lonato fut enlevé; le 15e. de dragons chargea les hulans, et reprit les pièces qu'on avait perdues. Les Autrichiens furent dispersés; une grande partie, déjà prévenue sur la gauche, fut rejettée sur le lac de Garda et sur Desenzano. Bonaparte sentant alors l'importance d'empêcher les fuyards de gagner le Mincio en

longeant le lac, d'inquiéter les derrières du général Guyeux, et de se sauver vers Quasdanowich, donna l'ordre au colonel Junot, son aide-de-camp, de les devancer sur les hauteurs de Desenzano avec la compagnie de ses guides, soutenue à quelque distance par le 15e. de dragons et la 4e. demi-brigade légère. Les Autrichiens prévenus à Desenzano, et suivis vivement en queue par les 18e. légère et 22e. de ligne, eussent été forcés peut-être de mettre bas les armes, si le prince de Reuss, arrivant avec sa brigade, comme nous l'avons dit plus haut, ne les eût dégagés. Ils prirent alors le parti de se rejeter sur Gavardo pour essayer de gagner Salo, où on les poursuivit vivement, et comme ils trouvèrent les postes principaux occupés par la division Guyeux, ils essuyèrent des pertes considérables. Ce Général s'était en effet reporté sur Salo, après avoir chassé les avant-gardes du général Ott. Le lecteur, en suivant ces mouvemens sur la carte, jugera aisément de toute leur complication et de la singularité des positions respectives, puisque le même jour les restes de Quasdanowich reprenaient leur camp de Gavardo, à l'exception de quelques bataillons qui s'étant trouvés détachés, ne pouvaient plus rejoindre leurs colonnes, erraient dans les montagnes et semblaient attendre que les événemens du lendemain vinssent décider de leur sort.

Pour ne pas interrompre le fil de la narration, nous avons cru ne pas devoir couper les événemens, en présentant alternativement ceux qui avaient lieu dans chaque division, aux mêmes momens de la journée. Il faut donc revenir à ce qui se passait à la droite.

Tandis que le Général en chef rétablissait le combat à l'avant-garde de Masséna, la division Augereau avait attaqué Castiglione, conformément aux ordres qu'elle avait reçus : après avoir replié les avant-postes de l'ennemi, on rencontra la division du général Liptay dans une assez bonne position, à droite et à gauche de Castiglione.

Le général Beyrand dut attaquer les hauteurs à droite de cette ville, avec la 4e. demi-brigade de ligne et la 17e. légère ; le général Verdier attaqua le château de Castiglione à la tête des grenadiers réunis. Le général Pelletier, avec deux bataillons de la 69e., fit une démonstration sur la droite de l'ennemi ; la 51e., commandée par le général Robert, avait tourné son flanc gauche pendant la nuit, et s'était embusqué sur les derrières. La 45e. demi-brigade, un bataillon de la 69e. et le 22e. de chasseurs s'avancèrent dans la plaine au soutien. Enfin la réserve, aux ordres Kilmaine, était en marche pour se réunir à la division Augereau.

Après un combat très-vif, les Autrichiens fu-

rent repoussés; mais voyant le petit nombre des troupes qui les suivaient, ils se reformèrent bientôt. Une nouvelle charge les força une seconde fois à la retraite, et les jetta sous le feu de la 51e., qui, comme nous venons de le dire, s'était placée en embuscade sur leurs derrières. La surprise qu'elle leur causa augmenta leur désordre et leur perte.

Le général Augereau attaqua ensuite le pont de Castiglione avec une partie de sa réserve, soutenue d'un bataillon de la 4e. demi-brigade, que Bonaparte avait détaché de Lonato. Le général Kilmaine accélérait son mouvement pour prendre part au combat. D'un autre côté, la tête de colonne de Wurmser commençait à arriver par Guirdizzolo. Cependant Liptay ayant été renforcé, faisait les plus grands efforts pour se maintenir dans une position où Wurmser devait bientôt le joindre. Il manœuvrait pour gagner la droite des Français. Augereau déploya dans la plaine la 17e. légère, ainsi que les 4e. et 51e. demi-brigades de ligne : la réserve de Kilmaine débouchant au même instant, fut placée à leur soutien. Le général Pelletier, avec la 69e. et une partie de la réserve de la division formée de la 45e. et un escadron du 22e., garda les hauteurs.

Le combat fut vif; cette avant-garde des Autrichiens fit une très-belle défense, car elle était

inférieure en nombre : il est vrai qu'elle se sentait soutenue par la prochaine arrivée de toute l'armée de Wurmser, et que les Français, au contraire, croyaient avoir à combattre le gros de cette armée. La perte que ces derniers essuyèrent prouva également leurs efforts et la vigoureuse résistance de leurs ennemis. Le général Beyrand, les chefs de brigade Pourailler de la 4e., Bourgon du 1er. de hussards, et Marmet, du 22e. de chasseurs, furent tués.

Ces deux combats de Lonato et de Castiglione assurèrent le succès de toute l'opération, et les suites en furent des plus importantes. Les Autrichiens y perdirent 3 mille hommes tués, blessés ou prisonniers, et 20 pièces de canon.

Le succès que l'armée française venait de remporter avait été bien disputé : Wurmser ayant encore attiré quelques troupes de Mantoue, ne se tenait pas pour battu ; on devait s'attendre qu'il ferait de nouveaux efforts pour percer ; il devenait donc urgent de se débarrasser entièrement du corps de Quasdanowich pour rassembler l'armée, marcher ensuite à Wurmser et le forcer à repasser le Mincio. En conséquence Bonaparte ordonna au général Despinoy, qui avait réuni à Brescia une petite colonne de toutes les troupes qu'on avait pu tirer de la Lombardie, la porter par les montagnes sur la Chièse, pour tourner la droite du corps ennemi qui tenait

Gavardo, et le forcer à rentrer dans le Tyrol, en menaçant de l'en couper. L'adjudant-général Herbin conduisit une petite colonne sur San-Ozetto, culbuta un détachement autrichien, et s'empara de ce poste avantageux. Le général Dallemagne pénétra avec un bataillon de la 11e. demi-brigade jusqu'à Gavardo, mais n'ayant pas été soutenu par le reste de la division, il y fut entouré par des forces supérieures, et eut peine à se faire jour. Bonaparte ordonna alors au général Saint-Hilaire de se rendre à Salo, afin de combiner avec le général Guyeux un mouvement pour appuyer celui des troupes de Despinoy, et dégager Dallemagne.

Quasdanowich n'attendait sans doute les Français que du côté de Lonato : rassuré par le rapport du prince de Reuss, qui n'avait pas rencontré l'ennemi la veille, ce Général fut à-peu-près surpris dans son camp, peu s'en fallut qu'il ne fût enlevé. A la suite d'un combat assez vif, les Français occupèrent Gavardo. Le Général autrichien se voyant menacé en même temps par San-Ozetto et par Salo, ses troupes étant d'ailleurs exténuées par des fatigues et des marches excessives dans un pays difficile et dépourvu de ressources, il se décida à remonter la vallée de la Sabbia par Vobarno, afin de se retirer sur Riva, laissant le prince de Reuss en arrière-garde sur le lac d'Ydro, vers Rocca-d'Anfo et Lodrone.

Sur ces entrefaites, un incident tout particulier se passait au quartier-général français. Bonaparte avait fixé une attaque générale contre Wurmser pour le lendemain : il s'était rendu à Lonato, afin de prendre les dispositions nécessaires et de s'assurer des troupes qu'il pourrait tirer de la gauche pour renforcer le point décisif. A peine fut-il arrivé dans cette ville, qu'un parlementaire autrichien vint le sommer de se rendre. Sa première surprise fut d'autant plus grande, qu'on vint lui annoncer en effet que les avant-gardes ennemies s'approchaient de la ville, et que la route de Brescia était déjà interceptée à Ponte-San-Marco. Bonaparte n'avait avec lui que 1200 hommes ; mais sa présence d'esprit le tira bientôt d'embarras : il jugea, par la position des affaires, que ce corps devait être le reste de celui qu'on avait battu la veille à Lonato, rejeté sur Desenzano, et qui, après avoir erré pour se réunir à Quasdanowich, avait trouvé les passages occupés par les troupes des généraux Guyeux et Despinoy, et cherchait à se rabattre sur l'armée de Wurmser par Lonato. Il fit ôter le bandeau qui couvrait les yeux du parlementaire, et lui témoigna toute son indignation de ce qu'on osait ainsi le sommer au milieu de son quartier-général et de son armée ; il le menaça de le punir de cette insulte personnelle en le faisant passer au fil de l'épée avec toute

sa troupe, s'il ne déposait pas les armes sur-le-champ; il ordonna ensuite au général Berthier de faire avancer les grenadiers et l'artillerie. Le parlementaire, fort surpris de trouver là Bonaparte et son état-major, fut renvoyé ensuite à son chef, qui se rendit, après quelques pourparlers, avec 3 bataillons et plusieurs pièces de canon.

Enfin le jour qui devait décider de la retraite d'une des deux armées, était arrivé. On a vu que la division Serrurier, après la levée du siége de Mantoue, avait pris position vers Marcaria et Pozzolo pour couvrir la communication directe de Crémone et de Plaisance. Bonaparte, certain que Quasdanowich se trouvait neutralisé dans les montagnes de Salo et que le corps de bataille de Wurmser avait essuyé des pertes assez considérables pour l'empêcher d'entreprendre seul un mouvement offensif sur le Pô, avait ordonné au général Fiorella qui commandait provisoirement la division Serrurier, de venir prendre part à la bataille en s'avançant par Guirdizzolo, afin de couper la route qui mène de Brescia à Mantoue, et de tourner la gauche de l'ennemi, au moment où le gros de l'armée l'attaquerait de front. D'après ces ordres, la division s'était mise en marche dans la nuit, et à six heures du matin elle se trouvait déjà près de Guirdizzolo. (Pl. XXXI.)

La division Augereau se forma sur deux lignes en avant de Castiglione. La réserve, aux ordres du général Kilmaine, était placée en échelons à sa droite. La division Masséna était à sa gauche, partie déployée, partie en colonnes.

L'armée impériale se trouvait en bataille sur deux lignes, la gauche au mamelon de Medolano, la droite au-delà de Solferino. Elle n'était plus que de 25 mille hommes environ, sans compter la division qui bloquait Peschiera, la colonne de Quasdanowich et quelques troupes détachées vers Mantoue et le Pô.

S'il importait à Bonaparte d'occuper l'ennemi pour détourner son attention de la marche du général Fiorella, il lui convenait aussi, avant d'engager sérieusement l'action, d'attendre que cette division pût entrer en ligne. En conséquence l'avant-garde du général Augereau s'avança pour faire mine d'attaquer les Autrichiens; la division Masséna exécutait des mouvemens préparatoires qui indiquaient le même but. Les Autrichiens repoussèrent sans peine l'attaque de l'avant-garde d'Augereau, et pendant qu'ils la poursuivaient, ils opéraient en même temps des manœuvres qui annonçaient le projet de s'étendre par leur droite, afin de déborder la gauche du général Masséna sur Castel Venzago, et d'établir leur communication avec Quasdanowich, dont ils ignoraient encore la dernière retraite.

C'était justement ce que Bonaparte désirait ; car toutes ses vues étant dirigées sur Médole et sur la gauche de Wurmser, il avait fait porter le général Marmont, avec 12 pièces de position, sur cette extrême gauche, pour la battre en écharpe ; cette batterie, établie dans la plaine de Médole, fut soutenue par toute la cavalerie du général Beaumont ; elle fit le plus grand mal à l'ennemi, et foudroyait la redoute qui couvrait son flanc gauche sur Medolano. Favorisé par le feu de ces pièces, le général Verdier, avec 3 bataillons de grenadiers, soutenus par un régiment de chasseurs à cheval, emporta cette redoute après un combat assez vif. Au même moment, la cavalerie conduite par les généraux Beaumont et Marmont, s'avançait dans la direction de San-Cassiano sur les derrières de l'ennemi. Cette manœuvre, bien combinée, fut décisive, et dès-lors la jonction avec la division Serrurier fut assurée ; car le général Fiorella débouchant déjà de Guirdizzolo, menaçait de prendre à revers la ligne des Autrichiens, tandis que les divisions Augereau et Masséna, formées pour l'attaque, allaient les faire repentir de leur faux mouvement, et que le général Kilmaine, avec la réserve, appuyait les attaques contre leur gauche.

Il paraît que Wurmser n'eut pas la moindre connaissance du mouvement de la division Serrurier, car la cavalerie légère pénétra jusqu'à

son quartier-général, sans que personne s'y opposât. Le Maréchal faillit être pris; une charge, bravement exécutée par les dragons de l'état-major, lui donna le temps de monter à cheval. Cependant l'infanterie française suivait de près, et cette apparition subite déconcerta toutes les dispositions déjà prises. Les Autrichiens suspendirent aussitôt leur mouvement contre les avant-gardes de Masséna et d'Augereau. Leur première ligne reprit sa position, la seconde se porta au-devant du général Fiorella, et une partie de la cavalerie, soutenue de près par l'infanterie, se dirigea sur Cavriana.

L'instant favorable de faire donner les divisions Augereau et Masséna étant alors venu, elles marchèrent à l'ennemi; la première l'attaqua au centre, la seconde chercha à pénétrer entre ce point et l'aile droite; le général Fiorella se porta sur Cavriana. Wurmser, ainsi pressé, ne pouvait prolonger une action dont l'issue la moins malheureuse était de le culbuter dans l'angle formé par le Mincio et le lac de Garda vers Peschiera; il donna le signal de la retraite.

Les 4e. et 5e. demi-brigades de ligne, que l'adjudant-général Leclerc amenait dans l'instant de Brescia, emportèrent la tour de Solferino et les hauteurs environnantes. Dès-lors le mouvement de l'ennemi fut précipité, et ne s'exécuta pas sans quelque perte. Il repassa le Mincio, et coupa

ses ponts, vivement harcelé par la cavalerie du général Beaumont et par les troupes de la division Serrurier. Il perdit 20 pièces de canon et environ mille prisonniers; sa perte en tués et blessés s'éleva à 2 mille hommes.

L'armée victorieuse vint aussi se mettre en bataille à quelque distance du Mincio, la division Augereau près Pozzolengo; le général Kilmaine à sa gauche; la division Masséna au centre devant Castellaro; celle du général Serrurier, dans la plaine en arrière de Borghetto.

Cette journée, dont l'importance ne doit pas être mesurée d'après le nombre d'hommes mis hors de combat, ni sur la quantité de trophées qui tombèrent au pouvoir du vainqueur, fut une action toute manœuvrière : les suites en furent décisives puisqu'elle assura le sort de l'Italie, et détermina tous les malheurs dont l'armée de Wurmser fut accablée peu de temps après.

On ne peut se dissimuler, néanmoins, que si Bonaparte combina bien ses dispositions d'attaque, il ne mit pas dans leur exécution la vigueur qu'il avait déployée au début de sa campagne. Wurmser se trouva pour ainsi dire pris entre la division Serrurier et le lac de Garda, et malgré cela on ne l'entama point sérieusement. Il semblait convenable de faire soutenir l'attaque du général Fiorella, en prolongeant la division

Augereau à droite, pour seconder le mouvement sur Cavriana : on ignore ce qui empêcha le Général en chef d'en donner l'ordre ; peut-être fut-ce la crainte de dégarnir trop sa gauche et de découvrir la route de Lonato, et de prêter ainsi à Wurmser la facilité d'accabler cette aile pour opérer ensuite sa jonction avec Quasdanowich. Quoiqu'il en soit, le résultat ne répondit point à ce que l'on était en droit d'attendre, dans la situation des deux armées.

Après ces opérations, il importait de ne pas laisser à l'ennemi le temps de rassembler ses colonnes éparses ; on résolut de l'attaquer le 6 août au matin.

L'armée impériale tenait la ligne de Mincio, sa gauche communiquait encore avec Mantoue par Roverbella, le corps de bataille était vers Valeggio, la droite s'était repliée dans le camp retranché devant Peschiera, entre cette ville et Cavalcassella, la brigade de Liptay fut détachée sur ce point pour y renforcer le général Bayalitsch : le corps d'armée de Quasdanowich était toujours vers la partie supérieure du lac de Garda.

Le général Augereau dut contenir le centre des Autrichiens en s'avançant sur Borghetto pour canonner Valeggio et menacer d'y passer le Mincio. Favorisé par ces démonstrations, le général Masséna, traversant Peschiera, attaqua avec une grande vigueur le camp que l'ennemi

commençait à retrancher devant cette place, et réussit à l'emporter. Le général Victor s'y distingua à la tête de la 18e. demi-brigade. Les Autrichiens y perdirent dix pièces de canon et 500 hommes. Cette affaire aurait eu les résultats les plus brillans, si toute l'armée française, inutilement disséminée le long du Mincio, eût débouché de Peschiera pour accabler la droite de l'ennemi.

Cependant Wurmser menacé de perdre ses communications avec la vallée de l'Adige, et d'être coupé ainsi du Tyrol et du corps de Quasdanowich, se replia sans engager d'affaire sérieuse. Il fit sortir de Mantoue les brigades Wukassowich et Roccavina qu'il remplaça par d'autres corps, de manière que la garnison fut portée à 15 mille hommes de troupes fraîches, et approvisionnée de nouveau pour plusieurs mois.

Le 7 août, Masséna s'avança sur Rivoli pour y reprendre ses anciennes positions. La division Augereau se rabattit de Borghetto sur Peschiera afin d'y passer le Mincio et de se porter sur Veronne; la division Serrurier suivant le mouvement général à gauche, reçut ordre de passer à Valleggio et de se diriger sur le même point.

Les arrière-gardes ennemies furent partout entamées; celle de Bayalitsch, qui tenait à Rivoli, comptant sur la force de sa position et la protection d'une batterie, fut néanmoins chassée

avec perte de 2 à 300 hommes et de son artillerie. Celle qui tenait à Veronne, voulant suspendre autant que possible la marche victorieuse des Français, en avait fait lever les ponts et fermer les portes. La division Serrurier où se trouvait le Général en chef, arriva devant cette place à dix heures du soir, et somma le gouverneur vénitien de la lui ouvrir. Le proséditeur ayant demandé un délai de deux heures, Bonaparte ordonna au général Dommartin d'enfoncer les portes à coups de canon. En moins d'un quart d'heure, cet ordre fut exécuté : on entra dans la ville, où l'on fit quelques prisonniers.

La division Serrurier se dirigea alors sur Marmirolo pour reprendre l'investissement de Mantoue; mais la perte de tout le parc, empêcha de continuer le siège de cette place, et l'on se contenta d'abord de la bloquer d'assez loin; la garnison resta en possession du Seraglio, et poussa ses patrouilles jusques sur le Tartaro et l'Oglio.

Vers la même époque les colonnes de Wurmser et de Quasdanowich s'étaient de nouveau liées; la première avait pris position vers Alla et gardait encore la ligne du Montebaldo et de la Corona avec ses avant-gardes. La possession de ces hauteurs dominantes assurant aux Autrichiens la facilité de déboucher de nouveau sur le

Mincio, il était important de les en déloger; la division Masséna, renforcée à cet effet, fut chargée de les attaquer le 11, pendant que le général Augereau s'avancerait dans la vallée de l'Adige pour la seconder.

Les postes des impériaux n'étant pas soutenus du gros de l'armée, furent partout culbutés, au Montebaldo, à la Corona et à Preabocco; on leur prit sept pièces de canon et quelques centaines de prisonniers : la division Augereau avait passé l'Adige, et repoussé l'ennemi par la rive droite, jusques sur Alla. D'un autre côté la division de gauche qui se trouvait sur la rive occidentale du lac de Garda, aux ordres des généraux Sauret et Saint-Hilaire, attaqua aussi le 12, les postes que Quasdanowich avait assez inutilement conservés à Rocca d'Anfo et aux environs. Le prince de Reuss, qui les commandait, avait disséminé sa brigade dans cinq ou six postes; le plus fort de ses détachemens n'était que de 7 à 800 hommes. Ils furent ainsi forcés par tout; le retranchement de la Rocca d'Anfo fut emporté, et une partie de cette brigade, atteinte à Lodrone, fut culbutée avec perte.

Tous ces petits combats étaient le complément des victoires de Castiglione, et le prélude d'évènemens plus sérieux. La situation respective des deux partis devait faire présumer des

opérations importantes. Bonaparte commençait à recevoir quelques renforts de l'armée des Alpes ou de l'intérieur ; et s'ils n'étaient pas assez considérables pour porter son armée à un degré de force qui lui permît de continuer sa marche envahissante, ils lui assuraient au moins les moyens de se maintenir dans ses conquêtes, en remplissant les vides causés par les combats, les détachemens à l'intérieur, et les maladies qui régnaient dans cette partie du théâtre de la guerre.

Wurmser de son côté avait un peu rétabli l'ensemble de son armée; il occupait des positions avantageuses, où il était à même d'attendre en sûreté les renforts qui lui étaient nécessaires pour reprendre l'offensive et sauver Mantoue. L'armée française avait donc le plus grand intérêt à ne pas laisser ces avantages aux Impériaux; et à profiter de la situation des affaires pour leur porter des coups qui les missent hors d'état de tenir plus long-temps la campagne.

CHAPITRE XXXI.

Le cabinet de Vienne envoie le général Lauer en Italie, avec un nouveau projet pour débloquer Mantoue. Wurmser veut s'y porter par le Bas-Adige, et commet toujours la faute de diviser ses forces. Bonaparte l'attaque dans son mouvement; combat de Roveredo; marche par les gorges de la Brenta; affaires de Bassano et de St.-Georges; Wurmser rejetté dans Mantoue y est investi; état intérieur de l'Italie; paix de Naples et conquête de la Corse.

L'armée autrichienne avait essuyé de grandes pertes : mais le Tyrol lui offrait des ressources incalculables pour les réparer. Cette province n'était pas seulement importante par ses positions, qui facilitent, à chaque pas, à une armée inférieure en nombre, les moyens de se tenir sur la défensive, avec toutes chances de succès; l'esprit militaire de ses habitans, l'attachement qu'ils ont pour leurs foyers, leur dévouement à la Maison d'Autriche, qui leur a laissé de grands privilèges, étaient autant de motifs qui les portaient à prendre les armes

pour la soutenir ; et ces dispositions assuraient aux armées impériales les moyens de se maintenir aux portes de l'Italie, en attendant qu'elles pussent reprendre l'offensive.

Bonaparte après l'arrivée des renforts qui recomplétèrent son armée, avait le plus grand intérêt à brusquer le dénouement de cette lutte, il résolut de porter à Wurmser des coups assez violens pour lui ôter les moyens de secourir Mantoue. Celui-ci ne tarda pas à lui offrir l'occasion de l'attaquer avec succès. Il s'était retiré à la suite des combats de Montebaldo, sur Alla, mais il ne s'y crut pas long-temps en sureté, car les attaques de la division Saint-Hilaire contre la brigade du prince de Reuss, et l'enlèvement des postes de la Rocca d'Anfo et de Lodrone, sur la rive occidentale du lac de Garda, lui faisant craindre que l'intention des Français ne fût de se porter à Trente, il abandonna sa position avec 40 mille hommes, de peur d'être tourné par quelques bataillons. (Pl. XXXI.)

L'armée impériale quitta donc Alla le 13 août pour prendre les positions suivantes : Le général Sebottendorf qui avait devancé l'armée, s'établit à Trente avec 5 bataillons et 4 escadrons ; Mezaros prit poste à Levico, pour observer la vallée de la Brenta ; Hohenzollern fut détaché avec un petit corps à Pontafel ; le prince de Reuss retiré sur la rive gauche de la Sarrea, se liait avec le

général Laudon, qui tenait les passages de Ponte di Legno et du Tonal : les troupes revenues de l'expédition de Quasdanowich, étaient en communication avec le prince de Reuss vers Massenza, entre la Sarrea et la rive droite de l'Adige ; de son côté, le général Davidowich se retira par la rive gauche sur Trente, poussant son avant-garde aux ordres de Wukassowich, à Matarelle ; toute la cavalerie campa en arrière de la ville de Trente : enfin les postes de la droite, aux ordres du général Graffer, s'étendaient dans le Haut-Tyrol jusques vers Feldkirch et Reuty.

L'armée impériale garda ces positions jusqu'au 18 août. Ce jour-là, Davidowich se porta de nouveau sur Roveredo et Wukassowich sur San-Marco. Les corps de milices tyroliennes, dont la force s'élevait à environ dix mille hommes, concoururent à l'occupation et à la défense de ces postes.

Il serait inutile de démontrer que ces dispositions, reposant sur le système de cordon, auraient exposé l'armée autrichienne à une défaite inévitable ; aussi furent-elles bientôt remplacées par un projet offensif qui, à la vérité, ne fut pas conçu avec plus de génie, ni plus heureusement exécuté que le premier.

Le cabinet de Vienne attachant la plus grande importance à la conservation de Mantoue, et ne sachant à quoi il devait attribuer les revers

de ses armées, avait cru les réparer en nommant le général Lauer à l'emploi de chef d'état-major du maréchal Wurmser, et en le chargeant de nouvelles instructions pour délivrer la place. Le projet suivant fut alors arrêté.

Le général Davidowich devait rester en Tyrol avec 20 mille hommes, répartis en quatre corps défensifs; savoir :

Le général Graffer, dans le Haut-Tyrol avec.....3500 hommes.
Le général Laudon faisait face aux débouchés des Grisons.....2500
Le prince de Reuss, au nord du lac de Garda.....5500
Les généraux Wukassowich et Sporck, à Roveredo.....8600

Outre ces forces il y avait un grand nombre de Tyroliens armés.

Le maréchal Wurmser avec les divisions Sebottendorf, Quasdanowich et Mezaros, fortes d'environ 26 mille hommes, devait descendre par les vallées de Sugana et de la Brenta sur Bassano, et chercher ensuite à s'emparer des ponts de Legnago, pour s'avancer sur Mantoue. Ce mouvement devait être secondé par Davidowich, chargé d'inquiéter les Français vers le Haut-Adige, et de déboucher du Tyrol sur les

derrières de leur ligne de défense, dans le cas où ils porteraient leurs forces contre la gauche de l'armée impériale. On espérait par ces manœuvres les forcer à quitter la contrée entre l'Adige et le Mincio, et rétablir les communications avec Mantoue, sans risquer de bataille. Ce projet, comme on voit, était à peu près semblable à celui que le Maréchal avait formé un mois auparavant; il en avait tous les inconvéniens, sans offrir les mêmes avantages, aussi n'aurait-il pas mieux réussi que le précédent, quand bien même les Français n'eussent pas arrêté son exécution dès le premier pas.

Aussitôt que le Général en chef fut instruit des préparatifs et des mouvemens que les Autrichiens faisaient pour déboucher avec leur gauche dans la vallée de la Brenta; il se prépara à profiter de la faute que son adversaire commettait en disséminant ses forces. Celui qui avait formé le plan d'isoler les armées Austro-Sardes à Montenotte, et qui avait si bien tiré parti de la séparation des corps Autrichiens à Lonato et Castiglione, pouvait-il laisser échapper une si belle occasion d'appliquer les mêmes principes?

Bonaparte n'ignorait pas que les Autrichiens, outre l'inconvénient de leur position morcelée, auraient encore le désavantage de placer entre

leurs deux corps, les chaînes de montagnes de Sette-Communi et du Monte Molare, qui rendaient leurs communications difficiles : il avait donc la certitude d'accabler le corps de Davidowich sur l'Adige; avant qu'il pût être soutenu. La direction transversale de la vallée de la Brenta, semblait ensuite être disposée pour conduire rapidement l'armée sur les derrières du corps avec lequel Wurmser se dirigeait sur Bassano. Dans le cas où le Maréchal se fût arrêté dans cette position, il aurait été perdu : s'il avait voulu secourir Davidowich, il serait arrivé trop tard, et se fût engagé seul dans des gorges, dont la position géographique donnait à l'ennemi la facilité de le rejeter sur Trieste et sur les bords de l'Adriatique.

Le plan du Général français, conçu avec habileté, semblait néanmoins audacieux, car son adversaire était à même de se diriger sur Véronne, d'accabler la division qui faisait le blocus de Mantoue, et de revenir sur l'armée d'observation. Pour le détourner de cette résolution, il fallait ne pas lui laisser le temps de se reconnaître; l'unique moyen de réussir était de fondre sur Davidowich, et de le mettre d'abord hors de combat; le moindre retard eût donné aux Autrichiens le temps de frapper dans les plaines de Mantoue, des coups plus accablans qu'il ne semblait possible de

leur en porter dans les positions inexpugnables des environs de Trente.

L'exécution de ce projet dépendait donc de la combinaison et de la précision des mouvemens.

La division de Vaubois, ainsi qu'on l'a vu plus haut, se trouvait sur la rive occidentale du lac de Garda ; si elle fût revenue par Peschiera, son mouvement eût fait perdre plusieurs jours, et pour ne pas retarder l'opération, elle déboucha dans la vallée de l'Adige par Riva et Torbole. Ce mouvement un peu étendu, exécuté par les deux rives du lac de Garda, eût été une faute grave de Bonaparte, s'il n'avait pas eu la connaissance exacte de l'emplacement des forces autrichiennes ; mais, dans le fait, il n'était pas dangereux ; Davidowich n'ayant qu'un corps destiné à la défensive en position fixe, et divisé en détachemens sur les deux rives de l'Adige, il était clair que chacune des divisions Masséna et Vaubois serait assez forte pour s'engager avec lui dans des vallées étroites, où le nombre ne donne la supériorité qu'à la longue ; en combinant, d'ailleurs, leur arrivée simultanée, on était certain qu'elles entreraient en action presqu'en même-temps : enfin la masse des forces autrichiennes était hors d'état de se placer entre ces deux divisions, comme cela était arrivé un mois aupara-

vant aux colonnes de Wurmser, parce que cette masse se trouvait bien loin de là, marchant sur Bassano.

On prit donc le parti de rassembler les divisions Vaubois et Masséna sur Serravalle, pour attaquer Davidowich, et de faire appuyer leur mouvement par celle d'Augereau. La division du général Masséna formant le centre, passa l'Adige au pont de Polo, suivit la grande route de Trente, et arriva à Alla le 3. Celle du général Augereau partie de Véronne le 2, se porta à droite sur les montagnes de Monte-Molare, entre Lugo et Rovere, afin d'observer le corps ennemi vers Vicence et Bassano, et de pouvoir au besoin se lier aux opérations de Masséna. Le général Vaubois, à l'extrême gauche, partit dans le même temps de Storo dans la vallée de la Chiese; son avant-garde commandée par le général Saint-Hilaire, culbuta l'ennemi au pont de la Sarrea, et lui fit des prisonniers, elle se réunit à Torbole avec la brigade Guyeux qui s'était embarquée à Salo.

L'avant-garde de la division Masséna rencontra le 3 les premiers postes des Autrichiens à Alla, et les culbuta. Le général Wukassowich fut rejetté sur Serravalle et se replia ensuite sur San-Marco, où il annonça le dessein de faire une vigoureuse résistance. Là, sont des positions formidables sur les deux rives de

l'Adige. Son avant-garde de droite se trouvait précisément vers Cazano, à l'embranchement de la route par laquelle le général Vaubois devait faire sa jonction et passer l'Adige. Les instructions de ce dernier lui prescrivaient d'arriver le 4, vis-à-vis de Serravalle : il importait d'assurer sa réunion en s'emparant sur le champ du village. Le général Pigeon l'attaqua, et s'en rendit maître à la suite d'un combat assez vif, où il fit 200 prisonniers.

Le 4, Masséna reçut l'ordre d'attaquer San-Marco, au moment où Vaubois arriverait sur l'Adige. Augereau devait occuper les hauteurs qui longent la vallée d'Arsa, afin de prêter la main à Masséna s'il était nécessaire, de couvrir la droite, et de causer des inquiétudes à l'ennemi sur Vicence. Le général Pigeon avec une partie de l'infanterie de Masséna, gagna les hauteurs à la gauche de San-Marco ; l'adjudant-général Sornet, à la tête de la 18e. demi-brigade d'infanterie légère, attaqua l'ennemi en tirailleurs : le général Victor à la tête de la 18e. de ligne, en colonnes serrées par bataillons, perça par le grand chemin : au même instant la division Vaubois commençait l'attaque du camp de Mori, sur la rive droite de l'Adige.

La résistance de l'ennemi fut opiniâtre ; après deux heures d'un combat qui fit honneur à la faible avant-garde de Wukassowich, elle évacua

la position. Bonaparte ayant envoyé l'ordre au général Dubois de pousser vivement l'ennemi, ce Général se mit lui-même à la tête du 1er régiment de hussards, et décida l'affaire par une charge où il fut blessé à mort.

Sur ces entrefaites, Davidowich qui avait rassemblé ses troupes dans la position de Caliano, ordonna à Wukassowich de se replier sur lui. Au moment où ce dernier commençait à effectuer sa retraite de Roveredo, le général Rampon passa avec la 32e. entre cette ville et l'Adige, et la brigade Victor entra au pas de charge dans la grande rue. Wukassowich ainsi pressé par des forces supérieures, se replia avec une perte considérable. Cependant la division Vaubois avait forcé le camp de Mori, et poursuivait l'ennemi avec chaleur sur la rive droite de l'Adige. Il était une heure après midi. Wukassowich accablé de tous côtés, tenait tête à tous les défilés, et exécutait sa retraite sur la route de Trente, en assez bon ordre pour une troupe qui combattait seule depuis trois jours. On ne lui avait encore pris que trois pièces de canon et 7 à 800 prisonniers.

Arrivé à Roveredo, Masséna rallia ses brigades en avant de cette ville, et leur donna un moment de repos. Bonaparte, pendant cet intervalle, reconnut avec 2 escadrons les mouvemens de l'ennemi. Si Wukassowich avait été battu pen-

dant toute la journée, il venait d'opérer sa jonction avec Davidowich, qui avait des troupes nombreuses et fraîches ; la position de Caliano, resserrée entre l'Adige et des montagnes à pic, forme une gorge d'environ 40 toises de largeur, fermée par un village, un château élevé et une forte muraille qui s'étend depuis la rivière jusqu'à la montagne : toute l'artillerie des Autrichiens battait ce défilé. Il n'y avait pas de temps à perdre, le général Dammartin reçut l'ordre de faire avancer 8 pièces légères pour commencer la canonnade, et les plaça sur une position d'où il prit la gorge en écharpe. Le général Pigeon passa avec quelques bataillons sur la droite, et 300 tirailleurs se jetèrent sur les bords de l'Adige pour engager la fusillade. Protégées par ces dispositions, trois demi-brigades passèrent le défilé en colonnes serrées par bataillon : les Impériaux, ébranlés par le feu nourri de l'artillerie et la hardiesse des tirailleurs, ne résistèrent pas au choc de ces colonnes : l'une gravit des rocs presque inaccessibles, l'autre tourna le long de l'Adige. Davidowich pressé en flanc et de front, céda l'entrée de la gorge. Ce pas rétrograde imprima la terreur à toute sa ligne, qui commença à se retirer en désordre. La cavalerie française en profita pour l'aborder, et fut soutenue dans cette charge par l'infanterie. Ce corps se sauva jusqu'à Trente, laissant sur la route

plusieurs milliers de blessés et de prisonniers.

Dans la nuit du 4 au 5, la division Vaubois passa l'Adige et fit sa jonction. Masséna se remit à la poursuite de l'ennemi, et entra dans Trente le 5 septembre à 8 heures du matin, après avoir échangé quelques coups de canon avec l'arrière-garde.

Le Général en chef, instruit que Davidowich avait pris une position retranchée derrière le Lavis, d'où il aurait pu inquiéter la marche qu'il projetait dans les gorges de la Brenta, résolut de l'en chasser. Le succès de la première opération n'était certain qu'autant qu'on parviendrait à rejeter l'ennemi loin de l'entrée de ces gorges. Il importait donc, de profiter du temps où les trois divisions de l'armée se trouvaient encore ensemble, pour tenter ce coup de force. Bonaparte fit accélérer la marche de Vaubois, et se porta de sa personne à l'avant-garde, pour en diriger les attaques. L'on arriva devant la position à six heures du soir; elle était formidable: il fallait passer le Lavis sur un pont dont le débouché était fortement gardé: on se rappela Lodi, et ces obstacles, loin d'ébranler les soldats, les enflammèrent du plus bouillant courage; toutefois l'avant-garde fut repoussée. Mais bientôt la tête de la division étant arrivée, Bonaparte ordonne une nouvelle attaque: le général Dallemagne passe le pont avec la 25e. demi-brigade,

sous le feu de l'ennemi, retranché dans le village; le général Murat traverse la rivière à gué, à la tête d'un détachement du 10e. de chasseurs, portant des fantassins en croupe. Davidowich ainsi menacé, se retire avec précipitation sur Salurn et Neumarck, avec perte de 300 prisonniers.

La division du général Augereau ayant rencontré, pendant ce temps, des difficultés insurmontables sur les hauteurs, redescendit dans la vallée de l'Adige, où elle reçut l'ordre de marcher sur Levico.

Tandis que Bonaparte exécutait si heureusement le premier acte de son entreprise, en accablant la droite de l'ennemi, et qu'il préparait contre sa gauche un coup non moins terrible, Wurmser prenait des mesures qui devaient accélérer sa perte. Informé de la marche des Français sur Roveredo, il calcula à sa manière lente et méthodique, les opérations que son adversaire exécuterait probablement contre Davidowich, et s'en tint au projet de marcher sur Mantoue, projet mal conçu dans le principe, et qui devenait encore plus dangereux depuis les échecs éprouvés par la droite de l'armée. Le 6 septembre, le général Mezaros, qui formait l'avant-garde, s'était avancé jusqu'à San-Olmo

au-delà de la Vicence, et poussait des postes jusqu'à Montebello; le Maréchal était encore à Bassano. Son entreprise qui eût été convenable, exécutée par toute l'armée, était une faute grave dès qu'il n'y employait que deux divisions; car cette manœuvre compromettait la gauche à Bassano si elle y était attaquée, et d'un autre côté, ce détachement de la moitié de l'armée devenait inutile, si l'ennemi portait ses forces ailleurs. Le seul parti convenable lorsqu'on apprit le mouvement des Français dans la vallée de l'Adige, était de se décider sur-le-champ à rassembler l'armée, soit à Bassano, soit dans le Tyrol, pour agir ensuite selon les circonstances; toute autre mesure était contraire aux principes.

Wurmser crut, dit-on, se tirer d'embarras par un coup d'audace; mais l'audace qui n'est pas secondée par de bonnes combinaisons, est ordinairement funeste; le Maréchal en fit, dans cette occasion, une cruelle expérience.

Bonaparte adressa des proclamations menaçantes aux Tyroliens, dans la vue de les intimider; et lorsqu'il eut établi la division Vaubois dans une position d'observation sur le Lavis, pour contenir les débris de l'aile droite ennemie, il se rabattit par les gorges de la Brenta sur Bassano. La division Augereau s'était dirigée le 6 septembre de Levico sur Borgo de Val Sugana et Val Soivas; la division Masséna avait pris la

même direction depuis Trente : toutes deux continuèrent leur marche le lendemain au point du jour.

Une avant-garde de 3 bataillons de Croates, aux ordres du colonel Cavasini, couvrait la vallée de la Brenta, au passage important de Primolano. Le 7 au matin, l'infanterie légère du général Lanusse formant l'avant-garde de la division Augereau, rencontra ce corps autrichien qui s'était placé dans le village de Primolano, la gauche appuyée à la Brenta, et la droite à des montagnes à pic. Le général Augereau fait sur-le-champ ses dispositions ; la 5e. demi-brigade légère attaque l'ennemi en tirailleurs, la 4e. de bataille marche droit à lui en colonnes serrées. Le village est emporté, et les Autrichiens se rallient dans le petit fort de Covolo, qui barre le chemin sur lequel il faut passer : la 5e. demi-brigade se porte sur la gauche du fort, et engage une vive fusillade dans le temps que 2 ou 300 hommes de la 4e passaient la Brenta et gagnaient les hauteurs de droite sur les derrières des Croates. Après une résistance assez vive, ils évacuèrent ce poste et cherchaient à effectuer leur retraite, lorsque le 5e régiment de dragons et un détachement du 10e. de chasseurs étant parvenus à gagner la tête de colonne que l'infanterie harcelait en queue, les forcèrent à mettre bas les armes. Les Français prirent, dans cette occa-

sion, 15 à 1800 hommes et 5 pièces de canon. La chute du jour et la fatigue des troupes décidèrent Bonaparte à bivouaquer à Cismone. Le lendemain matin il devait traverser le reste des gorges de la Brenta.

Cette marche rapide et inattendue de 20 lieues en deux jours, exécutée dans des défilés pénibles, hérissés de postes retranchés, déconcerta les Autrichiens. Ils avaient sans doute présumé que Bonaparte marcherait sur Inspruck ; dans cette hypothèse même, il est difficile de concevoir pourquoi Wurmser resta à Bassano et ne fila pas sur-le-champ vers Mantoue, comme il en avait eu le projet auparavant. Le Maréchal, au contraire, fit prendre position aux divisions de Quasdanowich et de Sebottendorf, sur un rideau en avant de Bassano, à deux mille pas de la Brenta, et parallèlement à cette rivière ; le quartier-général était dans la ville, l'artillerie et les pontons sur la route de Citadella ; trois bataillons étaient poussés en avant-garde sur la rive droite de la Brenta à Campo-Lungo, et un corps de même force occupait Solagna. Ces dispositions, qui annonçaient évidemment le projet de recevoir une bataille, ne s'accordaient guère avec le plan conçu par le général Lauer.

Le 8 septembre, à deux heures du matin, l'armée française se mit en marche : arrivée au débouché des gorges, près du village de Solagna,

elle rencontra l'avant-garde dont on vient de parler. Le général Augereau se porta, avec toute sa division, sur la rive gauche de la Brenta, à l'exception de la 4e. demi-brigade, qui prit la rive droite. Bonaparte fit passer également sur cette rive la division Masséna. Il était à peine sept heures du matin, et le combat était déjà engagé. Forts de leur position, et encouragés par l'exemple de leur chef, les ennemis tinrent quelque temps; ils furent néanmoins culbutés par la 5e. demi-brigade légère et la 4e. de ligne, et poursuivis l'épée dans les reins par des détachemens de cavalerie de la brigade Murat. Ces avant-gardes impériales se jetèrent en partie sur le camp et en partie sur Bassano, où elles semèrent l'alarme et l'épouvante. Sur ces entrefaites, les pontons et la réserve d'artillerie étant rentrés par un mal-entendu dans la ville, au lieu de se retirer par la route de Citadella, le désordre fut au comble.

Dans cet état de choses, l'armée française se présente en ordre devant Bassano. Le général Augereau y entre par la gauche au pas de charge, tandis que le général Masséna y arrivait par la droite, à la tête de la 4e. demi-brigade. Une partie de ces braves se jette sur les pièces qui défendent le pont de la Brenta, et les enlève, tandis que l'autre marche à son soutien en colonne serrée par pelotons. L'artillerie prise, les batail-

lons français passent le pont et se précipitent dans la ville, où ils pénètrent malgré les efforts des corps de grenadiers chargés de protéger la retraite du quartier-général. Wurmser se dirigea sur Fonteniva, et y passa la Brenta : le corps de Quasdanowich, gagné par sa gauche, ne pouvant se replier sur Vicence, fut contraint de se jeter avec perte sur le Frioul.

Les Français prirent, dans cette journée, environ 2 mille hommes, 5 drapeaux, 30 pièces de canon toutes attelées, un pareil nombre de caissons, 2 équipages de pont et plus de 200 fourgons portant une partie des bagages de l'armée.

Wurmser, après avoir passé la Brenta, se dirigea sur Vicence. Ce nouvel échec le décida enfin à se jeter sur Mantoue. On sait qu'il en avait eu le projet ; mais pour avoir différé mal-à-propos de l'exécuter, au lieu d'arriver en libérateur à la tête de 26 mille hommes, il vint y chercher un réfuge avec environ 10 mille hommes d'infanterie et 4 mille chevaux. La division Sebottendorf se trouvait à Vicence. Mezaros, de son côté, avait occupé Montebello, poussé des partis jusque devant Vérone, et détaché un bataillon pour s'emparer de Legnago, où les généraux Funck et Lauer se rendirent sur-le-champ pour le mettre en état de défense. Wurmser suivit de près ces derniers avec le reste de son corps.

Le général Ott, qui se trouvait à Montebello avec 5 bataillons et 9 escadrons, eut l'ordre de couvrir ce mouvement : il laissa une petite arrière-garde dans cette ville, et se dirigea à l'entrée de la nuit par Albaredo sur Legnago. Le général Heister, avec un corps de 4 bataillons et 4 escadrons, ferma la marche et se tint à la hauteur du général Ott.

Bonaparte apprenant à Bassano que Wurmser s'était jeté sur Vicence, comptant pour rien les succès qu'il venait d'obtenir, ne vit que ce qui lui restait à faire ; il y avait possibilité d'anéantir jusqu'aux derniers débris de cette armée, qui s'était flattée de lui arracher l'Italie ; pouvait-il avoir égard à la fatigue de ses troupes ? L'espoir de nouveaux triomphes doublait leurs forces.

Le 9 septembre, la division Masséna sortit de Vicence pour passer l'Adige à Ronco, sur un bac dont on s'était assuré. Celle du général Augereau se rendit à Padoue, où elle devait couper la retraite de l'ennemi sur Trieste : elle ramassa, chemin faisant, des bagages, avec 2 ou 300 hommes qui les escortaient, et bivouaqua le 10 à Montagnana.

Les Autrichiens ne rencontrant ainsi aucun obstacle dans leur marche sur Legnago, y passèrent tranquillement l'Adige.

Cependant il devenait de plus en plus urgent de s'opposer au projet du Maréchal, et de ne

pas se borner à le poursuivre : s'il parvenait à se jeter dans Mantoue, son corps devait prolonger la défense de cette place et arrêter encore long-temps toutes les opérations de l'armée victorieuse (1); s'il était forcé, au contraire, d'accepter un nouveau combat en rase campagne, on était sûr de le battre complètement, et Mantoue livrée à ses propres forces, avec une garnison déjà fatiguée, sans espoir de se ravitailler, ne pouvait pas tarder à se rendre. Bonaparte prit donc toutes les mesures possibles pour atteindre ce double but. L'espace entre Legnago et Mantoue est coupé de canaux, de ruisseaux et de prairies marécageuses ; les plus gros ruisseaux sont le Tartaro, le Tione et la Molinella, qui affluent dans le Pô. Il était clair qu'en détruisant les ponts et profitant des autres avantages du terrain, la division Sahuguet, qui bloquait Mantoue, pouvait, avec des détachemens inférieurs en nom-

(1) S'il était si important d'empêcher Wurmser d'entrer à Mantoue, quelques personnes penseront peut-être qu'il manœuvra bien en cherchant à s'y jeter ; ce serait une fausse conséquence. Il valait mieux rejeter les Autrichiens dans Mantoue et les y bloquer, que de leur laisser tenir la campagne en Tyrol avec 46 mille hommes ; mais Wurmser battu et réduit à 10 mille hommes, pouvait être enveloppé, et alors il valait mieux le prendre en rase campagne, que de lui laisser l'asyle d'une place forte qui pouvait prolonger sa résistance.

bre, arrêter la tête de colonne de Wurmser, et donner ainsi le temps à l'armée de le serrer de près sur ses flancs : forcé à combattre dans un terrain où sa cavalerie lui était plus embarrassante qu'utile, il était permis d'espérer qu'il mettrait bas les armes.

En conséquence, la division du général Masséna, qui venait de faire une marche forcée pour se rendre de Montebello à Ronco, reçut l'ordre de passer l'Adige durant la nuit, et de se porter de bonne heure, le lendemain, à Sanguinetto. L'objet de son mouvement était de couper la route de Porto-Legnago à Mantoue, et de placer le corps de Wurmser entre deux feux. Des ordres avaient été expédiés au général Sahuguet de détacher une brigade sur Castellaro, de couper tous les ponts de la Molinella et du Tione; il devait aussi occuper Governolo, par où l'ennemi aurait pu s'échapper en laissant Sanguinetto sur sa droite. Ce corps arriva, par une marche forcée, au poste qui lui était assigné.

Le 10 au soir, le général Masséna réussit à passer l'Adige à Ronco, malgré les difficultés qui s'opposaient à cette opération; ses troupes étaient harassées, et n'avaient, pour effectuer le passage, que le bac et quelques barques enlevées à l'ennemi. Dans la même nuit, la division Augereau marchait de Padoue sur Porto-Legnago, s'éclairant à gauche avec soin, de peur que les

Autrichiens ne se sauvassent par Castel-Baldo sur la direction de Venise et de Trieste.

Wurmser ne présumait pas que le même corps d'armée qui avait battu sa droite à Trente, et son centre à Bassano, le 5 et le 8 septembre, fût en mesure de lui couper la retraite de Porto-Legnago à Mantoue, après avoir passé l'Adige dans des bateaux. Il fit donc séjourner ses troupes pour les remettre un peu, et se mit en route le 11 septembre pour gagner Mantoue, laissant 1800 hommes à la garde de Legnago. La division Masséna, quoique excédée de fatigue, ne s'était pas moins mise en devoir d'exécuter l'ordre qu'elle avait reçu de se porter sur Sanguinetto; son guide la conduisit mal à propos par Cerea. Deux chemins mènent de Ronco à Sanguinetto; l'un est direct, l'autre part de ce village, passe à gauche en suivant l'Adige, et va rejoindre la route de Legnago à Mantoue. C'était le premier qu'il fallait prendre pour devancer plus sûrement la tête de colonne ennemie; le guide choisit, au contraire, le dernier. Le général Murat, arrivé à Cerea, à la tête de quelques centaines de chasseurs, rencontra l'avant-garde que conduisait le général Ott; il culbuta plusieurs escadrons, mais ne tarda pas à être ramené. Le général Pigeon, commandant l'avant-garde de Masséna, voyant sa cavalerie engagée, précipite la marche de son infanterie légère pour la sou-

tenir, traverse le village, et s'empare du pont sur lequel l'ennemi devait passer. Si toute la division Masséna eût été là, c'en était fait du corps de Wurmser, malheureusement elle était encore trop loin. Après un moment d'étonnement et d'hésitation dont il revint bientôt en voyant la faiblesse du corps auquel il avait affaire, Ott, encouragé d'ailleurs par la prochaine arrivée de la colonne qui le suivait, fit ses dispositions d'attaque; l'avant-garde française fut culbutée par les Autrichiens, qui reprirent le village et le pont de Cerea. Bonaparte s'y était porté au premier coup de canon qu'il avait entendu, mais il n'était plus temps, les Autrichiens avaient déjà filé. Quand on ne peut opposer une barrière d'airain à l'ennemi qui veut se faire jour, il faut se résoudre à lui laisser le passage libre : le Général français ne se trouvant plus en mesure d'arrêter son adversaire se contenta de rallier l'avant-garde, et de la ramener à moitié chemin de Ronco à Cerea; elle ne dût son salut qu'à la valeur du 8e. bataillon de grenadiers et au sang-froid du général Victor.

Le 12 au matin, la division Masséna marcha sur Cerea, pour harceler l'ennemi et l'attaquer en queue, tandis qu'il serait arrêté sur le Tartaro et le Tione par les troupes du blocus de Mantoue. La brigade Victor fut détachée pour compléter, sur la rive droite de l'Adige, l'investissement de Legnago, que la division Au-

gereau formait depuis 24 heures sur la rive gauche. Masséna marcha toute la journée, et arriva à deux mille de Nogara, sans joindre l'arrière-garde de l'ennemi, ce qui fit présumer qu'il avait passé le Tartaro. Effectivement, le Général autrichien avait filé la nuit du 11 au 12 sur Mantoue, avec une telle rapidité, qu'il était entré de bonne heure à Nogara. Le Maréchal, instruit ici que les ponts de la Molinella étaient coupés, et que Sahuguet l'attendait à Castellaro, sentit qu'il ne fallait pas essayer de forcer ce poste, puisque dès la pointe du jour on s'était mis à sa poursuite, et que le moindre retard compromettrait sa colonne. Il ordonna donc au général Ott de se porter, avec l'avant-garde, vis-à-vis de Castellaro, pour donner le change à Sahuguet, tandis que le reste des troupes filerait sur le pont de Villa Impenta, que le Général français avait négligé de faire couper. Ott devait ensuite se diriger sur le même point, et former l'arrière-garde.

Bonaparte avait espéré que les obstacles opposés à l'ennemi sur la Molinella, lui donneraient le temps d'arriver pendant qu'il serait aux prises avec Sahuguet; il ne pardonna jamais à ce Général de l'avoir trompé dans ce calcul. Celui-ci avait encore aggravé sa faute en voulant la réparer. Informé que les Autrichiens passaient la Molinella à Villa Impenta, sur la droite, il s'était

borné à y envoyer quelques chasseurs pour les harceler et retarder leur marche; mais ces braves gens étaient en si petit nombre, que c'était les compromettre en pure perte. Le général Charton, avec 300 hommes de la 12e. légère, fut enveloppé par un régiment de cuirassiers. Après des prodiges de valeur, et avoir vu tomber leur général et le chef de brigade Dugoulot, ils furent faits prisonniers.

Legnago capitula le 12, après quelques pourparlers, la garnison, forte de 1,673 hommes, déposa les armes le 13. Les Français trouvèrent dans la place 22 pièces de campagne attelées, avec leurs caissons; ils délivrèrent 500 hommes que l'ennemi leur avait pris dans les combats précédens.

On voit, par le récit de ces événemens, que Bonaparte n'oublia rien de ce qu'il était possible de tenter pour investir Wurmser et le forcer à se rendre en rase campagne : ses infatigables divisions n'eurent pas une minute de repos, et les quatre jours qui suivirent l'affaire de Bassano furent, comme ceux qui l'avaient précédée, une série continuelle de combats et de marches forcées. Si le pont de Villa Impenta avait été détruit, et que les guides eussent conduit les colonnes à Sanguinetto sans passer par Cerea, il est certain que le Général autrichien n'aurait pas gagné Mantoue, parce que les troupes de

Masséna, liées à celles du général Sahuguet et au corps de blocus, eussent été plus que suffisantes pour lui en fermer le passage. Resserré entre l'Adige et l'armée française, privé de son pont de Legnago, dans l'impossibilité de se retirer sur Véronne, rejeté dans le marais formé par le Tartaro, il n'aurait eu de salut que dans une capitulation.

Le Général autrichien ayant gagné Mantoue avec une cavalerie assez nombreuse et 7 à 8 mille hommes d'infanterie, il était probable qu'il chercherait à tenir les dehors de la place, afin d'y faire entrer les subsistances, et notamment les fourrages dont il aurait besoin. On devait croire aussi qu'il conserverait ses communications libres, dans la vue d'aider aux efforts que l'on tenterait sans doute pour le délivrer. La présence d'un corps d'armée qui aurait eu Mantoue pour appui, bien qu'il se tînt sur la défensive, gênait trop l'armée française pour qu'on ne cherchât pas à rejeter l'ennemi dans ses murs. Bonaparte n'ignorait pas combien la position de cette ville est défavorable à une troupe qui veut en déboucher, et une fois qu'il aurait forcé son adversaire à y rentrer, il était sûr de le cerner avec moins de monde qu'il n'y en avait dans la place. Ces considérations le déterminèrent à

diriger toutes ses forces disponibles contre Wurmser.

La division Augereau se mit en marche le 13 sur Mantoue en passant par Governolo, débouché important sur le Bas-Pô et le Seraglio, dont elle devait s'assurer, et où elle avait ordre de ramasser les partis que l'ennemi aurait jetés sur cette direetion, et d'arrêter Wurmser lui-même dans le cas où il s'y porterait. Cette division devait se rabattre ensuite sur le faubourg Saint-Georges. Masséna se dirigea au centre sur Castellaro. D'un autre côté, Sahuguet se porta sur la Favorite; après un combat assez vif, où il obtint d'abord quelques succès, les Autrichiens ayant renforcé leur gauche, l'obligèrent à se retirer en abandonnant trois pièces de canon qu'il avait prises.

Treize bataillons et 24 escadrons autrichiens campaient hors de la place. La cavalerie impériale, fière de son nombre, inondait la campagne. Masséna voulant mettre un terme aux excursions de l'ennemi, chercha à le surprendre. Le 14 au matin, par un hasard assez heureux, les troupes légères autrichiennes, qui se gardent ordinairement avec tant de précautions, négligèrent cette fois leur service. Les Français arrivèrent jusqu'au camp sans être aperçus : la surprise fut complète; l'infanterie faisait la soupe; elle n'eut pas le temps de courir aux armes; la ca-

valerie était aux fourrages, dans la place. Tout semblait se réunir pour assurer aux Français une victoire complète; mais soit que l'avant-garde de Masséna ne fût pas suffisamment soutenue, soit qu'elle ne profitât pas avec assez d'impétuosité du premier moment de désordre et d'épouvante, les plus braves d'entre les officiers autrichiens rassemblèrent quelques bataillons et l'arrêtèrent. Dans le même instant le général Ott sortait de Mantoue avec les escadrons qui revenaient du fourrage. La cavalerie impériale ne voyant que le danger, jeta ses trousses, et sans s'apercevoir qu'elle était à cheval sans selle, chargea les Français avec impétuosité. Ceux-ci ne purent résister à la violence du choc, et évacuèrent le camp en désordre. Masséna qui n'avait pas assez de forces sur ce point pour résister long-temps à tout le corps de Wurmser, eut beaucoup de peine à rallier ses troupes. Sans la bonne contenance du 20e. de dragons, qu'amena heureusement le général Kilmaine, il eût éprouvé un échec bien plus sensible.

Ces combats qui, dans la réalité, n'étaient que des échaufourées, inspirèrent une confiance présomptueuse aux Autrichiens, et ce n'était pas un mal, on désirait les engager à une affaire sérieuse hors de la place. L'arrivée de la division Augereau fournit bientôt l'occasion de le faire avec succès. (Pl. XXXI et XXXII).

La division Masséna avait pris, dans la nuit, une position rétrograde vers Due Castelli. Le 15 au matin, les Autrichiens, enhardis par leurs succès de la veille, avaient fait sortir toute la garnison, avec l'intention d'entreprendre un grand fourrage. Ils occupaient la Favorite et Saint-Georges; leur ligne appuyait sa droite à la route de Legnago vers Motella, et la gauche vers Saint-Antoine, sur la route qui mène de Mantoue à Vérone; de nombreux escadrons couvraient leur front. L'armée française était en position comme il suit:

La division de blocus, aux ordres du général Sahuguet, composée des 12e. légère, 17e. et 69e. de ligne, et de 2 régimens de cavalerie, formant la droite, était à cheval sur la route qui conduit de la citadelle à Roverbella; elle devait attaquer la Favorite, et faire face aux troupes ennemies, qui s'appuyaient à la citadelle. La division Masséna, consistant dans les 18e. et 19e. légères, les 5e., 11e., 18e. et 32e. de ligne, et dans plusieurs régimens de cavalerie, formait le centre à la hauteur de Due-Castelli; celle-ci était tellement masquée par les avant-postes, que l'ennemi croyait n'avoir affaire qu'au corps de blocus. La division Augereau, commandée provisoirement par le général Bon, et destinée à former la gauche, était composée des 5e. légère, 4e. et 51e. de ligne et deux régimens de cavalerie. Cette dernière ayant laissé un poste à Governolo, marchait sur

Saint-Georges en longeant la rive gauche du Mincio par Formigosa, afin de tourner la droite de l'ennemi.

Le combat s'engagea vers midi; il ne fut pas d'abord très-sérieux. La division Augereau, dans sa marche, avait repoussé les corps autrichiens vers Castelletto. Dès que Wurmser fut instruit du mouvement de cette colonne qui menaçait sa droite, il crut que les démonstrations de Sahuguet, sur la gauche, n'étaient qu'accessoires, et que toute l'armée française débouchait du côté de Governolo. Il fit alors marcher son aile droite sur Tenca. Le combat commença à devenir plus vif sur ce point, et les Autrichiens y remportèrent des avantages que l'apparition prochaine de la division Masséna, sur le centre, devait bientôt changer en déroute. Dans le même instant où le général Lasalcette se portait avec vivacité entre la citadelle et la Favorite, le général Pigeon, qui avait passé par Villanova, tourna la plaine, où la cavalerie ennemie aurait pu manœuvrer, et chercha à couper la communication entre la Favorite et Saint-Georges. Ces mouvemens fixaient l'attention des Autrichiens sur leurs ailes, et les forçaient à dégarnir leur centre. Le Général français n'attendait que ce moment pour l'enfoncer. En effet, dès que la marche d'une partie des forces ennemies sur le général Bon fut prononcée, la division Masséna s'avança avec

impétuosité. La 18e. de ligne en colonnes serrées, chaque bataillon formé par divisions, marcha directement sur Saint-Georges, conduite par le général Victor. La 32e., soutenue par deux régimens de cavalerie aux ordres du général Kilmaine, se dirigea à la droite pour rejeter les ennemis sur la brigade Pigeon ; le reste de la division soutenait ces deux attaques.

Aussitôt que la droite des Autrichiens, qui pressait le général Bon vers Tenca, entendit la violente canonnade du côté de Saint-Georges, elle craignit, avec raison, de se trouver coupée par la prise de ce faubourg, et se retira en désordre. Le général Bon reprit alors ses avantages, et suivit vivement l'ennemi. La 4e. demi-brigade lui fit nombre de prisonniers. Dans cet intervalle, le corps qui couvrait Saint-Georges avait été culbuté ; la brigade Victor y était entrée pêle-mêle avec lui. Les Autrichiens trouvant ce poste déjà occupé, se rejetèrent vers la citadelle. Le général Sahuguet fit tous ses efforts pour les en empêcher ; il ne put y réussir complètement, parce qu'il n'avait pas assez de forces à leur opposer, et qu'ils étaient d'ailleurs protégés par le feu des remparts et par leur cavalerie : néanmoins ils essuyèrent des pertes considérables, plusieurs corps coupés furent pris.

Bonaparte fit porter la cavalerie au soutien de sa droite ; mais il était trop tard ; Wurmser

était déjà rentré dans la place. Ces deux journées furent coûteuses aux deux partis : les Autrichiens eurent 2 à 3 mille hommes hors de combat dans celle du 15. Le résultat en aurait été décisif en faveur des Français, si la citadelle n'avait pas protégé la rentrée des corps ennemis. Les généraux Victor, Saint-Hilaire, Bertin et Mayer y furent blessés,

Ce coup de vigueur termina les opérations contre l'armée de Wurmser. En lisant le récit de ces événemens, on ne peut se dispenser de rendre hommage à l'habileté qui conçut ces entreprises, à l'audace qui les exécuta, et à l'activité qui en assura le succès.

A peine l'ennemi fut-il rentré dans Mantoue, que les Français se fortifièrent à Saint-Georges et à la Favorite, et le Maréchal fut dans l'impossibilité de déboucher de ces côtés ; il resta cependant encore maître pendant quelque temps du Seraglio, district fertile situé entre le Bas-Mincio et le Pô. Les forces qu'il avait dans la place montaient de 28 à 30 mille hommes, dont 5 mille de cavalerie ; on y comprenait, il est vrai, une quantité de malades : les fatigues, les privations, et plus encore l'air pestilentiel des lacs marécageux qui entourent Mantoue, en augmentèrent le nombre au point qu'à la fin du mois, on ne comptait déjà plus que 16 mille combattans : 9 mille hommes se trou-

vaient dans les hôpitaux, et le reste avait succombé.

Des rapports officiels ont affirmé qu'après la bataille de Saint-Georges, les Français cherchèrent à attirer Wurmser dans une seconde affaire, et que ce fut le motif pour lequel ils ne gardèrent pas le Seraglio, et conservèrent seulement le pont de Governolo, sur le Mincio. J'ignore si cette assertion est fondée; mais il est certain que si l'on avait des forces suffisantes pour investir complètement Mantoue, on aurait mieux fait d'occuper le Seraglio que de laisser à l'ennemi les moyens d'en retirer les bestiaux, les fourrages et le bois, et de prolonger ainsi sa résistance en augmentant ses approvisionnemens.

Le 21 septembre, les Autrichiens s'étant portés avec 1500 hommes de cavalerie à Castelluccio; les grand-gardes se replièrent comme elles en avaient eu l'ordre; l'ennemi ne poussa pas plus loin. Le 23, les généraux Ott et Minckwitz attaquèrent Governolo sur la rive droite du Mincio; à la suite d'une canonnade très-vive et de plusieurs charges d'infanterie, ils furent battus et repoussés avec perte de 800 prisonniers et de 5 pièces de canon.

Le général Kilmaine, commandant les deux divisions de blocus, garda ses positions jusqu'au 29, dans l'attente que les Autrichiens, excités par l'envie de faire entrer des fourrages, cher-

cheraient à sortir ; mais ils demeurèrent campés à la Chartreuse, devant la porte Pradella et près de la chapelle de la porte Cérese. Le général Kilmaine ayant été renforcé quelques jours après, fit ses dispositions d'attaque, et se porta en plusieurs colonnes sur ces deux camps : l'ennemi les évacua à son approche, après une légère fusillade d'arrière-garde.

Le 1er. octobre on s'avança jusqu'aux portes de Pradella et de Cerese, et la citadelle fut bloquée. Un détachement de cavalerie autrichienne qui en était sorti la veille, se trouva pris ; un autre détachement qui avait passé le Pô à Borgoforte, avec des fusils pour armer les habitans, loin de trouver l'appui qu'il espérait, fut poursuivi par les gardes nationales de Reggio, investi dans le château de Monte Chiarugolo, sur le territoire de Parme, et forcé de capituler.

Le 7 octobre, l'ennemi fit une sortie dans le dessein d'enlever du bois et du fourrage ; il vint par la route de la citadelle sur Soave, et attaqua le château de Prada, défendu par trois cents hommes de la 69e. demi-brigade. Un bataillon de la 11e. étant venu avec du canon, renforcer ce poste, l'ennemi se retira jusques sur les glacis de la citadelle.

L'escalade tentée sur le fort Saint-Georges, dans la nuit du 18, échoua complettement. Le

reste du mois d'octobre s'écoula sans qu'il arrivât rien de mémorable : à cette époque la garnison commença à manger les chevaux, et les maladies continuaient à exercer les plus grands ravages.

Tant de revers avaient anéanti deux belles armées ; les événemens extraordinaires se pressaient dans cette campagne. Pour prévenir de plus grands désastres, il importait de délivrer Wurmser. Le Cabinet de Vienne donnait tous ses soins à l'organisation de la nouvelle armée qui devait être chargée de cette tâche. Mais avant d'aller plus loin, il est indispensable de reporter nos regards sur l'intérieur de l'Italie, et de reprendre ensuite le récit des opérations des armées d'Allemagne, que nous avons laissées le 15 août sur le Danube et sur la Naab.

Situation de l'intérieur de l'Italie; paix définitive avec Naples; formation de républiques à Bologne et Ferrare; négociation avec le Pape; prise de l'île de Corse.

L'Italie septentrionale conquise à Montenotte et à Lodi, venait de l'être une seconde fois d'une manière plus glorieuse à Lonato, Castiglione et Bassano. Mais pour la conserver sans peine, il fallait y poser les bases d'une puissance nationale. L'honneur de parcourir des provinces les

armes à la main, cette stérile gloire de livrer des batailles sans intérêt et pour le seul plaisir de les gagner, cette manie des conquêtes qui a conduit Bonaparte à sa perte, ne paraissait pas alors être sa passion dominante; son ambition semblait à cette époque aspirer à un but plus louable et plus noble. Arracher la belle Italie au joug monacal et au système de *fédéralisme* qui avait divisé ce pays en vingt principautés de mœurs, d'institutions et d'intérêts divers; les réunir en un seul corps de nation et leur rendre toutes les sources de prospérité et de grandeur, voilà qu'elle fut sa première pensée.

Les dispositions des citoyens des villes favorisaient autant l'exécution de ses desirs, que l'esprit des habitans des campagnes lui était contraire. Ces derniers, plongés dans la plus profonde ignorance, imbus de préjugés qui leur faisaient regarder avec respect le joug qu'appésantissaient sur eux les nobles et les prêtres, virent proclamer avec défiance l'abolition des dîmes et des droits féodaux, et apportèrent de grands obstacles à son entreprise : mais après la dispersion de leurs premiers rassemblemens séditieux et la punition de leurs chefs, ils s'accoutumèrent bientôt à un ordre de choses qui leur assurait le libre exercice de droits qu'ils n'avaient pas connus jusqu'alors.

Ce fut dans la Lombardie que se dévelop-

pèrent les premiers germes de cet esprit national, qui devait régénérer les Italiens de nos jours. Cette province, si célèbre par les discordes civiles qui la déchirèrent pendant deux siècles sous ses Ducs, et qui depuis avait été successivement la proie des Français, des Espagnols et des Allemands, naguères encore sous la puissance de la Maison d'Autriche, dont elle n'aimait pas le gouvernement, parce qu'il n'était pas en harmonie avec les mœurs et le caractère de la nation, avait conçu l'espoir de recouvrer son indépendance sous la protection des armes françaises. Bonaparte ravi de trouver assez d'énergie dans les Milanais, pour entraîner par leur exemple les peuples voisins, n'hésita pas à fomenter cet esprit d'insurrection, en leur promettant son appui. C'en était assez; bientôt tous les pays situés sur les deux rives du Pô partagèrent les vues et l'enthousiasme des Lombards.

La création de nouveaux états en Italie était une idée heureuse, dont le but immédiat était de diminuer d'une manière sensible la masse de résistance qu'opposait l'Autriche dans cette guerre: on la privait en effet de ressources, qu'on ménageait aux Français au milieu des chances incertaines de cette lutte. En jugeant l'opération sous un point de vue plus éloigné, dans la supposition qu'on parvînt à faire reconnaître à la

paix l'indépendance de ces républiques, la France devait gagner en puissance relative, ce qu'aurait perdu l'Autriche en force effective; car le besoin de leur propre conservation attachait pour toujours ces nouveaux états à ceux dont les armes victorieuses protégeaient leur berceau.

Les tristes résultats des incursions de Charles VIII, Louis XII et François Ier. en Italie, avaient fait passer en proverbe que ce pays était le tombeau des Français. Il y avait de la gloire à prouver que si une armée bien commandée ne trouve pas aisément un tombeau, les conquêtes les plus difficiles se consolident aussi, lorsqu'elles ne froissent pas l'honneur et l'intérêt d'une nation. Bonaparte résolut de faire devant l'Europe l'application de ces deux grandes vérités.

Les derniers événemens militaires venaient de lui prouver l'efficacité des moyens de rigueur et de conciliation qu'il avait sçu employer tour-à-tour. Les succès de Wurmser qui, deux mois plutôt eussent allumé la guerre civile en Lombardie, n'y causèrent qu'une agitation sourde. Les nouvelles absurdes répandues par les émissaires de l'Autriche, entretenaient les espérances du parti opposé, retenaient la multitude dans son élan révolutionnaire, et n'eurent pas d'autres suites.

Il aurait fallu à l'Italie un Gouvernement qui

eût allié la force à la libéralité; mais Bonaparte se trouvait obligé de le mettre en harmonie avec les institutions en vigueur dans sa patrie. Il n'avait d'influence que sur le fonds de la révolution à opérer, sans pouvoir s'immiscer dans les détails de politique et d'administration réservés aux commissaires du Directoire. Cependant on voit avec quel art il conduisit cette opération délicate. Il glissa sur les réformes du clergé, ne voulant pas s'attirer pour ennemie la foule ignorante qui suivait aveuglément ses impulsions. En proclamant l'égalité des personnes, il n'exclut aucun noble des fonctions civiles ou administratives, donnant même à la noblesse l'assurance de conserver, par des charges et des dignités, la considération et le respect dont elle était si jalouse. La révolution de l'Italie, dans laquelle on ne remarque pas de secousse violente, fut aussi sans réaction; et malgré la vivacité naturelle des Italiens, elle fut exempte des horreurs qui souillèrent celle de France.

Les principes de liberté et d'égalité civiles, publiés avec tant de solemnité dans tous les états de l'Europe, objets ou prétextes apparens de toutes les discussions du dix-huitième siècle, et dont la nation française se servait comme d'un levier pour ébranler les puissances qui s'étaient liguées contre elle, avaient exagéré aux petits princes, aux grands propriétaires des

droits féodaux et à leurs adhérens, les dangers d'une invasion des républicains. Cette crainte les avait jetés aveuglément dans le parti de l'Autriche. S'il était naturel qu'ils s'attachassent à la cause d'un gouvernement dont les institutions étaient protectrices de leurs priviléges, il ne l'était pas moins que les Français cherchassent à se créer un parti, et puisque la noblesse s'était rangée sans délibérer sous la bannière de leurs ennemis, ils devaient mettre dans leurs intérêts la classe plus nombreuse des savans, des négocians, des petits propriétaires, enfin de tous les hommes voués aux professions mécaniques. Bonaparte en ménageant les ministres des autels et les hommes distingués de toutes les classes, se fit beaucoup de partisans dans l'Italie, et les vœux d'une grande partie des Lombards le suivaient déjà dans les combats.

Une occasion se présenta bientôt de profiter de ces dispositions; Bonaparte, qui l'avait peut-être su provoquer, ne manqua pas d'en tirer parti.

A l'entrée de l'armée en Italie, le duché de Modène était gouverné par Hercule III, prince faible et indigne, sous tous les rapports, du nom qu'il portait. Il était sans enfans, et comme il avait épousé une princesse de la Maison d'Autriche, son duché devait passer à l'archiduc Ferdinand. Sa passion dominante était l'avarice;

toutes ses vues tendaient à grossir un trésor dans lequel on comptait déjà 23 millions, sans compter les capitaux considérables qu'il avait dans des banques étrangères. Ces levées d'argent, dans un pays peu étendu, n'avaient eu lieu qu'au détriment du peuple; aussi son administration était-elle généralement détestée.

Le Duc s'était enfui, comme nous l'avons dit, à l'approche de l'armée, emportant avec lui ses trésors qu'il mettait au-dessus de sa couronne et de l'amour de ses sujets, et laissant à un conseil de régence le soin de gouverner ses états. Ses vassaux avaient de justes motifs de mécontentement; ceux de Reggio, en particulier, reçurent les Français comme des libérateurs.

Après une fermentation de quelques semaines, l'orage éclata le 26 août. Les habitans de Reggio prirent les armes, chassèrent les employés du duc de Modène, créèrent une municipalité, et se mirent sous la protection de l'armée française.

Par l'armistice conclu avec le Pape, sa Sainteté avait cédé les légations de Bologne et de Ferrare; le Général en chef avait confié le gouvernement de chacun de ces petits états à un conseil provisoire, qui devait chercher à

leur donner une constitution sage, adaptée à leur situation, à leurs mœurs. Ces premiers actes d'une indépendance politique, avantageuse et honorable, avaient gagné presque tous les esprits des habitans de cette contrée. Aussitôt que le mouvement de Reggio y fut connu, des députés des légations étaient venus la féliciter et lui offrir une alliance.

Sur ces entrefaites, la régence du duché de Modène, alarmée sans doute de ce mouvement des habitans de Reggio, se mit en devoir de les comprimer, ou du moins fit des préparatifs de défense; on arma les remparts de la capitale.

Les Français, informés de ces dispositions contraires à l'esprit de neutralité reconnue par le traité, et voyant d'ailleurs que le Duc persistait à rester en Autriche, dénoncèrent la rupture de ce traité, et entrèrent le 9 octobre à Modène. La régence fut destituée et remplacée par un comité de gouvernement, qui dut administrer provisoirement au nom de la république française, et lui prêta serment de fidélité.

Ces germes d'une seconde puissance auxiliaire au centre de l'Italie, adroitement semés, ne pouvaient manquer de fructifier. Bologne et Ferrare se réunirent, et envoyèrent des dépu-

tés au comité de gouvernement. Chacune de ces villes travailla d'abord à une régénération partielle, contraire sans doute à l'intérêt général; mais inévitable dans le début.

Le comité de gouvernement signala ses premières séances par la formation des gardes nationales, institution sage et avantageuse, qui donnait une force auxiliaire d'autant plus importante, qu'elle en imposait aux mécontens.

Ainsi des provinces dont le mauvais esprit public eût exigé des garnisons françaises, allaient bientôt rendre toutes ces forces disponibles, se soutenir par elles-mêmes et renforcer l'armée active de plusieurs légions soldées.

La Lombardie avait poursuivi sa réorganisation avec vigueur. La prise du château de Milan et la déroute de cette armée que l'on avait cru un instant voir arriver victorieuse, avaient consterné les ennemis de la France; le parti de l'indépendance s'accroissait tous les jours. Ces mesures n'étaient cependant que le prélude d'événemens plus sérieux. L'opinion publique, sagement dirigée, se prononçait avec plus d'énergie; déjà des adresses étaient présentées à l'administration générale de la Lombardie, pour la déterminer à prononcer la levée de quelques corps de troupes.

La prudence conseillait de ne rien presser dans l'organisation des provinces appartenant

à la Maison d'Autriche, avant de savoir s'il serait possible d'en obtenir la cession par le traité de paix : le Général en chef les détermina donc à se renfermer dans les bornes de la modération, n'autorisant que des institutions provisoires et la levée des légions, qui devaient rendre un assez grand service, en maintenant la tranquillité intérieure. Le général Lahoz fut autorisé à organiser plusieurs bataillons de ligne, et cette mesure eut un plein succès.

Bonaparte en faisant occuper le port de Livourne, n'avait pas eu seulement en vue de le fermer aux Anglais; il avait formé le projet de leur enlever sa terre natale, de les chasser de l'île de Corse. On sait que Paoli après avoir combattu pour l'indépendance de son pays, était passé à la solde du cabinet de Londres. A l'époque de la révolution il s'était transporté en France, et se présentant à l'assemblée nationale, il était parvenu à la persuader de sa sincérité, en feignant pour la liberté un enthousiasme qu'il n'avait jamais eu. Le Gouvernement français se plut à ne voir en lui qu'un partisan zélé de l'indépendance de son pays, et lui confia le commandement de l'île qu'il avait jadis défendue avec quelque gloire;

mais à peine y fut-il installé qu'il la livra aux Anglais. Cependant la prise de possession de cette île ne s'était pas effectuée sans une vive résistance des partisans de la France. Bastia et Calvi ne se rendirent qu'au commencement de 1794, après une défense longue et honorable. La domination étrangère ne tarda pas à augmenter le nombre des mécontens; plusieurs d'entr'eux s'étaient refugiés sur le continent. Depuis la prise de Livourne, ils avaient établi leur séjour dans ce port, voisin de leur île, et s'y ménageaient des intelligences. Paoli lui-même fut déçu dans ses espérances; le ministère anglais, loin de lui confier le gouvernement de la Corse, y envoya pour Vice-Roi, lord Elliot, qui déploya bientôt dans l'exercice de sa charge, toute la hauteur qu'on reproche avec raison aux agens accrédités de cette nation.

La gloire que Bonaparte faisait rejaillir sur le nom Corse; l'accueil que les patriotes de ce pays recevaient en France, contrastaient trop avec le traitement rigoureux que ces braves insulaires éprouvaient des Anglais, pour ne pas accroître la haine qu'on leur portait, et exciter tous les habitans à secouer leur joug. Le Général en chef de l'armée d'Italie, à qui rien n'échappait, ne tarda pas à en être instruit. D'un autre côté, les Anglais avaient dégarni l'île pour oc-

cuper Porto-Ferrajo (1); et il était important de profiter de cette circonstance pour seconder les habitans dans leurs intentions.

Le général de division Gentilli, destiné à commander l'expédition projetée, rassemblait à Livourne ce qui y était nécessaire, dans le plus grand secret. Comme il manquait principalement de bâtimens, il fit sur-le-champ embarquer le général Casalta avec un petit détachement de troupes de ligne, et quelques

---

(1) Porto-Ferrajo est le chef-lieu de la petite île d'Elbe, située à 6 lieues de Livourne, entre les côtes de Toscane et celles de la Corse. C'est un port avantageusement situé, défendu par un bon fort. Bonaparte avait trop peu de forces pour faire un détachement qui pût s'en emparer et s'y maintenir. Il eût compromis une partie de son armée pour un accessoire; et la possession de l'île d'Elbe était assurée par la conquête de l'Italie. Lord Elliot fit embarquer une partie de ses forces pour s'emparer de cette île : il parut devant Porto-Ferrajo le 10 juillet, et fit sommer le commandant Toscan, qui lui permit d'entrer dans la place et d'y mettre une garnison, conjointement avec la troupe nationale. Je ne sais trop si l'occupation de ce point ne fut pas une des causes de l'évacuation de la Corse; les Anglais ne firent du moins aucun effort pour s'y maintenir : il semble qu'ils n'attachaient d'autre prix à la possession de cette île, que celui d'y avoir une station avantageuse dans la Méditerranée, près de l'Italie, puisqu'ils l'évacuèrent dès qu'il fallut combattre pour la conserver. On était loin de penser alors au rôle que ce point presqu'inaccessible du globe jouerait en 1814.

patriotes. Ce général, bravant les croisières anglaises, luttant contre les élémens, parvint, malgré toutes les contrariétés, à descendre le 19 octobre dans l'île.

Le 20, il fut joint par un nombre assez considérable de patriotes Corses, avec l'assistance desquels il se porta le lendemain sur Bastia. Maître des hauteurs qui dominent la ville, et protégé par les habitans, il somma la garnison du fort. Les Anglais gagnèrent leurs vaisseaux; mais leur arrière-garde, où se trouvait le régiment émigré de Dillon, fut entamée, on leur fit quelques prisonniers. S^t.-Florent et Ajaccio furent bientôt aussi délivrés de leur présence; de sorte qu'en moins d'un mois, l'île rentra sous l'obéissance de l'empire dont elle faisait partie avant la défection de Paoli.

Tandis que ces choses se passaient dans l'Italie septentrionale, la Cour de Naples avait continué ses négociations à Paris, et un traité définitif fut conclu, le 10 octobre, entre cette puissance et la république française.

Les conditions en étaient bien douces, en comparaison de celles qui avaient été imposées au gouvernement de Rome et du Piémont. On peut attribuer sans doute cette modération au grand éloignement du royaume de Naples, à la difficulté d'y porter la guerre, et surtout à l'urgence de se débarrasser d'un ennemi dont

l'armée seule surpassait en nombre celle de Bonaparte. En cas de guerre il pouvait soutenir Rome, se renforcer de ses troupes, s'avancer jusque sur le Pô, et mettre encore en problême la conquête de l'Italie; mais lié par un traité, la tranquille possession de ce beau pays était certaine, Rome restait abandonnée à ses propres forces, et rien n'entravait le cours ultérieur des opérations militaires. Les stipulations de ce traité se bornèrent donc à une neutralité envers toutes les puissances belligérantes, à la recherche des auteurs des délits commis en 1793 envers l'ambassade de France, à la promesse d'un traité de commerce réciproquement avantageux; enfin au rétablissement de la bonne intelligence avec la République Batave.

La Cour de Rome, peu effrayée de la défection du seul allié dont elle pût attendre des secours, suivait au contraire avec obstination les sentiers de sa politique ordinaire. Pie VI ne voulait que la paix; mais influencé par quelques cardinaux, qui lui présentaient comme les devoirs du Saint-Siège ce qui entrait dans leur intérêt particulier, il ne prenait aucun parti qui pût la lui assurer, dans l'espoir d'éviter l'orage en gagnant du temps.

Les premiers succès de Wurmser, et le déblo-

cus momentané de Mantoue, avaient ranimé toutes les espérances du Sacré Collége ; il compta même tellement sur ces succès éphémères, qu'il chargea le prélat Lagreca de chercher à reprendre Ferrare. Il n'avait pas agi de très-bonne foi dans toutes ses démarches, et plusieurs articles de l'armistice n'avaient pas été fidèlement exécutés. On était convenu que le Pape n'enverrait point d'ecclésiastique pour traiter définitivement de la paix : au mépris de cette convention, le Saint-Siège avait envoyé à Paris les prélats Petrarchi et Vangelisti.

Cette obstination ôta au Gouvernement français toute confiance dans une négociation entreprise sous de tels auspices, il était de sa dignité de ne pas la souffrir. Ces deux agens reçurent l'ordre de quitter Paris dans les vingt-quatre heures. D'un autre côté, les Nonces et les Légats dans la marche d'Ancône et la Romagne, se conduisaient en ennemis déclarés de l'armée française. Enfin le Saint-Siége négociait une alliance plus étroite avec le cabinet de Vienne.

Le Général en chef, qui n'ignorait pas ces démarches hostiles, se préparait à y mettre fin, lorsque les opérations des armées impériales le forcèrent à dissimuler un moment son ressentiment, et à tourner toute son attention sur les efforts toujours croissans de l'Autriche, pour lui arracher ses conquêtes.

Le Pape, après le renvoi de ses agens, Petrarchi et Vangelisti, avait cherché à renouer des négocations à Florence. Le prélat Galeppi, le dominicain Soldati et le chevalier d'Azzara, ambassadeur d'Espagne, qui avait été le médiateur de l'armistice si mal observé, se présentèrent aux commissaires Salicetti et Garreau ; mais il ne leur fut pas possible de s'entendre. Ceux-ci exigeaient que le Pape retirât et déclarât nuls les brefs et les mandats qu'il avait publiés contre les événemens qui s'étaient passés en France pendant la révolution, qu'il fermât ses ports aux Anglais, qu'il fît réparation du meurtre de Basseville ; et, poussant l'inflexibilité jusqu'au dernier degré, ils présentèrent aux chargés de pouvoirs du Pape un traité en 64 articles, déclarant qu'il fallait l'adopter ou le rejeter tel qu'il était, attendu qu'ils n'étaient pas autorisés à entrer en discussion.

Galeppi retourna à Rome. Les conditions qu'il apportait parurent trop dures ; les espérances dans les secours de l'Autriche exaltaient les esprits. Le ministère du Pape ne rejeta pas seulement les propositions qui lui étaient soumises, mais il passa subitement aux démarches hostiles ; l'armistice fut annullé ; l'argent destiné à payer la contribution rétrograda, et l'on fit, dans les États ecclésiastiques, de nouveaux et de plus considérables armemens.

Les neuvaines, les prières, les processions, les bulles, tout ce qui pouvait, en un mot, enflammer la multitude d'un saint zèle pour la religion, fut mis en usage pour réveiller l'énergie des Romains. La foule se contenta de faire des vœux et des prières pour le succès d'une guerre aussi juste; quelques princes, mus par la crainte de perdre leurs priviléges, ne s'en tinrent pas là; le connétable Colonne leva un régiment, le prince Giustiniani offrit de la cavalerie.

Dans le temps que la Lombardie et le centre de l'Italie, plus paisibles, commençaient à s'organiser en nouveaux Etats; que Naples signait sa paix séparée; que Rome intrigant pour retarder sa perte, l'accélérait par sa conduite; que la Corse secouait le joug britannique, Gênes était dans une sourde fermentation.

Les premiers succès de l'armée française firent fermer le port de cette ville aux Anglais; ce n'était guères que de justes représailles des hostilités commises par eux en 1793. Le sénat Gênois avait refusé de reconnaître plus longtemps le comte de Girola, envoyé de l'Empereur, moteur des troubles excités dans les fiefs impériaux. Cependant Drack, agent anglais, accrédité près de la République, ne cessait d'y répandre les nouvelles les plus extraordinaires. Tantôt la

garnison de Mantoue, qui n'était que de 8 mille hommes (en juillet), avait remporté une victoire inouie et tué 9 mille Français ; tantôt les armées impériales avaient cerné et fait capituler celle des ennemis. Lorsque ces bruits avaient été démentis ou n'avaient pas atteint leur but, on changeait de tactique ; et alors, pour exciter le peuple au soulèvement, on signalait l'apparition d'une escadre française dans la rivière de Gênes, sur les opérations de laquelle on tenait les esprits en suspens. On en paraissait effrayé, car elle ne pouvait, disait-on, avoir d'autre objet que le bombardement du port de Gênes. Ces bruits, semés et répandus avec art, avaient percé jusqu'en Lombardie, et causèrent assez d'effet pour que Bonaparte crût devoir les faire démentir.

Le peuple génois, qui avait de grandes relations commerciales avec la France, était assez bien disposé ; mais c'était justement une raison pour que le sénat olygarchique, aussi ombrageux que celui de Venise, embrassât un parti contraire ; aucun Gouvernement n'est plus opposé à la vraie liberté que celui des olygarques ; toutefois les défaites de Wurmser et la paix de Naples avaient achevé d'accabler ceux des sénateurs ennemis de la France.

Il n'en était pas de même dans les fiefs impériaux ; le comte de Girola, après avoir protesté contre le refus de communiquer avec lui, con-

tinuait ses menées, et était parvenu à organiser un second soulèvement. Le fief de Sainte-Marguerite, situé militairement dans la vallée de la Serivia, fut le foyer de la révolte. On y rassembla les prisonniers de guerre échappés, et les déserteurs; de là on les envoyait ensuite dans le Tyrol, en passant par Sestri di Levante et Salo. Là était un dépôt d'armes et de munitions, qu'on retirait en secret de Gênes. Wurmser, instruit de ces mouvemens, avait chargé un officier de leur direction; il fut encore prévenu dans cette occasion. Les Français entrèrent dans les fiefs, dissipèrent le rassemblement, prirent des ôtages et s'emparèrent des armes. Au reste, à l'exception des Barbets, qui inquiétaient les passages de l'Apennin, tout le nord de l'Italie se trouvait alors assez tranquille.

Ces révolutions politiques, ces armistices et ces expéditions intérieures remplirent l'intervalle qui s'écoula depuis le combat de S^t.-George jusqu'à la bataille d'Arcole. L'armée française resta, pendant ces deux mois, autour de Mantoue et en observation sur la Brenta et l'Adige. Des fièvres endémiques avaient encombré les hôpitaux et diminué considérablement le nombre des combattans; les renforts arrivaient trop lentement pour qu'elle fût en état de se porter en avant. Les Autrichiens, au contraire, faisaient de grands préparatifs pour tenter de nouveau le sort des

combats. Nous verrons bientôt que la fortune, malgré l'inconstance dont on l'accuse, se range ordinairement du côté des combinaisons habiles et des grandes résolutions; elle devait tromper encore une fois les espérances que les succès importans, remportés par l'Archiduc en Allemagne, avaient fait concevoir à la cour de Vienne.